

Jim Thompson
Cent mètres
de silence





Jim Thompson
Cent mètres
de silence



Jim Thompson

**Cent mètres
de silence**

*Traduit de l'anglais
par Suzanne Flour*

Gallimard

I

ON DEMANDE femme seule 40-45 ans, pour tenir maison campagne. Pouvant porter uniforme taille 44. Bons gages. Écrire Box N°

Je dis à la jeune employée du comptoir :

— Je vous laisse le soin d'écrire le numéro. Que vous n'ayez pas l'air d'être payée à ne rien faire...

Elle sourit, comme sourit un garçon d'ascenseur à qui on demande : « Vous avez beaucoup de hauts et de bas, dans votre métier ? »

— Bien, monsieur. Votre nom, je vous prie.

— Oh ! je vous règle l'annonce tout de suite.

— Bien, monsieur, dit-elle d'un ton qui signifiait : « Et comment que vous allez payer tout de suite ! » Mais il nous faut votre nom et votre adresse.

Je lui déclarai que je venais insérer cette annonce pour une amie : M^{me} J.J. Williamson, chambre 419, Cristal Hôtel. Elle inscrivit nom et adresse sur un petit imprimé qu'elle piqua à la pointe d'une tige de métal, avec un tas d'autres.

— Vous dépassez d'un mot les trois lignes. Si vous le voulez, on pourrait éliminer...

— Je tiens à ce que l'annonce soit insérée telle quelle. Combien ?

— Pour trois jours de publication, cela fera deux dollars quarante-quatre *cents*.

Dans la poche de mon pardessus, il y avait un dollar quatre-vingt-seize *cents*, juste assez selon les calculs d'Élisabeth. Je déposai l'argent sur le comptoir et je fouillai les poches de mon pantalon pour y chercher d'autre monnaie.

Je trouvai une pièce de vingt-cinq *cents*, deux de dix et quelques jetons. Voyant que je n'avais pas l'appoint, je les enfouis dans mon veston et recommençai à chercher. La jeune femme fixait mes mains – les gants ! – les sourcils levés.

Je finis par découvrir un demi-dollar et le lui lançai.

— Voilà. Ça fait le compte.

— Un instant, monsieur. Il vous revient deux *cents*.

Du geste, je l'invitai à les garder. Je ne voulais pas tenter de ramasser cette monnaie avec ma main gantée, et quelque chose me disait qu'elle allait m'y forcer. Mon seul désir était de filer.

Elle me cria une phrase au moment où la porte se refermait, mais je ne me retournai pas. Une fois dans la rue, je marchai droit devant moi sans me retourner.

Je crois bien avoir fait au moins quinze cents mètres en avançant comme un fou avant de me rendre compte que j'agissais en parfait crétin. Je m'arrêtai pour allumer une cigarette. D'un coup d'œil, je m'assurai que personne ne me suivait. Et puis l'idée me vint qu'au fond, il n'y avait aucune raison pour qu'on me suivît. Je m'en voulais à mort d'avoir laissé Élisabeth manigancer toute cette histoire.

Elle m'avait forcé à mettre des gants, et je voyais bien maintenant que c'était une combine à la flan. Elle m'avait également fait taper d'avance le texte de l'annonce sur une feuille de papier à lettres bon marché. Ça aussi, ça faisait bizarre, surtout avec l'autre truc...

Et elle avait calculé le prix exact de l'annonce... à part que ce n'était pas le prix exact !

Je poursuivis ma route vers le quartier des distributeurs de films, en me demandant pourquoi je prenais la peine d'écouter Élisabeth, vu qu'elle me foutait toujours dans la mélasse. En me demandant si j'étais vraiment aussi gourde qu'elle le prétendait.

Aujourd'hui, je donnerais gros pour avoir continué de me le demander, au lieu de foncer tête baissée. Mais voilà, je n'ai pas continué. Et je ne crois pas que ça prouve que je n'étais pas dégourdi.

II

Quand j'ai épousé Élisabeth, il y avait un autre cinéma à Stoneville. Pas bien grand – cinq cents places – avec deux projecteurs Powers dignes d'une exposition rétrospective, et un système sonore impossible.

Mais c'était un cinéma, malgré tout, et il nous enlevait bien des clients, surtout le vendredi et le samedi soir où il donnait des spectacles de cow-boys. Par surcroît, il faisait passer les prix des programmes que nous louions du simple au double.

Dans une ville de sept mille cinq cents âmes, on ne devrait pas payer plus de trente à trente-cinq dollars de location pour le meilleur film. Et l'on n'atteint même pas ce chiffre quand on est propriétaire de l'unique cinéma. Mais s'il y a plus d'un cinéma, là, les distributeurs se régalent.

Si on ne veut pas traiter avec eux, ils courent proposer leur camelote au copain d'en face. Et le copain d'en face se jette dessus dans l'espoir de vous ruiner, ce qui lui permettra, l'année suivante, d'acheter ou de louer au prix qu'il voudra.

Le directeur de l'autre cinéma s'appelait Bower. Il n'est plus là ; et personne n'a jamais su ce qu'il était devenu. Lorsque son bail vint à expiration, j'allai trouver son propriétaire et je lui offris de prendre la suite, en me chargeant de tous les frais d'exploitation et en lui garantissant cinquante pour cent des recettes nettes.

Naturellement, il me signa le bail. Bower ne pouvait se permettre de lui faire pareille proposition. À dire vrai, moi non plus.

Je payai à Bower soixante mille francs pour son équipement, ce qui était un bon prix, quoi qu'il en dit. L'équipement d'un cinéma n'a de valeur que dans la mesure où il est lié à la salle pour laquelle il a été conçu. Ce sont des trucs impossibles à déménager et faits pour rester sur place.

Bower avait sous contrat à peu près autant de mauvais films que moi. Il les avait achetés d'une part parce qu'il ne pouvait pas faire autrement – à cette époque-là, on devait prendre un programme entier en bloc – et d'autre part, parce qu'il pensait que ça me mettrait dedans.

Logiquement, s'il s'était risqué à projeter ces films-là, il aurait rétabli l'équilibre avec deux courts sujets de qualité. Mais il y en avait quand même pas mal qu'il n'aurait jamais pu passer, les eût-il accompagnés de deux grands films de tout premier ordre.

Je pris donc ses navets avec les miens, et je les projetai dans ce cinéma, l'un après l'autre. Et je fis un choix de courts métrages adéquats, si vous voyez ce que je veux dire. En deux mois de temps, mes recettes brutes n'atteignaient pas quinze cents balles par jour.

Le propriétaire, c'était – c'est toujours du reste – le vieil Andy Taylor. Andy a débuté dans la vie, il y a une cinquantaine d'années, en assurant tous les types qui s'installaient dans les parages. Aujourd'hui la moitié de la province lui appartient en propre et il détient les droits hypothécaires de l'autre moitié. Il fallait l'entendre pousser les hauts cris quand il vit les difficultés à surmonter dans la province voisine. Mais là, il n'y avait rien à faire.

Je lui laissai le choix : accepter dix mille francs par mois ou cinquante pour cent de « vent ». On devine sans peine ce qu'il a pris. Je laissai la boîte fermée ; elle l'est encore.

En de telles circonstances, seul un crétin aurait pu avoir l'idée d'ouvrir un troisième cinéma ; et s'il l'avait ouvert, il n'aurait rien

eu à programmer. J'achète aux grosses sociétés toute leur bonne production et, chez les distributeurs indépendants, je prends tout ce qui est jouable. Dans notre cinéma, le programme est censé changer sept fois par semaine, mais nous ne le changeons en réalité que quatre ou cinq fois. Quant au surplus, on le paie et on le renvoie.

Nos factures de location de films s'élèvent à environ trente pour cent de plus par semaine qu'auparavant, et nos recettes brutes à environ quatre-vingt-dix pour cent de plus. Nous devons évidemment payer le loyer de l'autre salle. Et les frais accessoires, comme les assurances et le port payé par express, ainsi que les affiches et la publicité, forment un joli total. Mais ça n'a pas mal marché jusqu'ici. Pas mal du tout. Nous possédons le cinéma le plus moderne, le mieux équipé de n'importe quelle petite ville de notre province, et cela n'est dû qu'à un seul type.

Moi.

... Je ne fais mes locations que pour un mois à la fois. Mais me louer, à moi, pour trente jours, équivaut à louer à un exploitant ordinaire pour trois mois; et les gars de la distribution ne me jettent pas de pierres quand ils me voient arriver.

Je n'aurais jamais dû lâcher ceux de Playgrand.

Dès mon entrée, on m'entraîna à toute vitesse dans le bureau du directeur; celui-ci repoussa les papiers qui encombraient sa table et prépara à boire.

Ils avaient en distribution des courts métrages sur lesquels il voulait mon opinion. Donc, un moment plus tard, nous nous trouvions pour les visionner dans la salle de projection, aux dimensions de petit cinéma. Les films n'étaient pas mal du tout; depuis longtemps, même, je n'en avais vu d'aussi bien enlevés. Je pris plaisir à les regarder, malgré ce que j'avais en tête.

À Utopian, je connais le directeur depuis les jours lointains où il faisait des tournées dans les campagnes. De là aussi, j'eus du mal à partir. Chez Colfax, on se mit à parler de base-ball. Et chez Wolf, je dus encore visionner et vider quelques verres.

À Superior, je faillis ne rien louer du tout.

Tout le personnel avait changé, depuis le chef de la location jusqu'au directeur, et aucun d'eux n'avait l'air à la coule. Ils ne savaient même pas *qui j'étais*. Je donnai à la location des dates pour trois grands films et cinq courts métrages, et je fus obligé d'expliquer au moins six fois que c'était tout ce qui me restait de libre pour le mois. Mais l'employé ne voulait rien entendre. Il m'arracha presque mon registre des mains.

Et là, dit-il, nous avons fait une petite erreur, n'est-ce pas ?

Nous avons une date libre dimanche prochain.

J'ai quelque chose en vue pour cette date.

Voyons un peu. Qu'est-ce que nous pourrions vous donner ?
Que diriez-vous de...

— Cette date n'est pas libre.

— Nous arrangerons ça : on va préparer l'autre film. Pourquoi passeriez-vous un navet le dimanche, quand nous pouvons vous donner...

Ma foi, je ne déteste pas voir un bonhomme faire son travail avec ardeur, et tous les autres types de la distribution sont des vendeurs de pianos de première. Je ne me laisse pas distancer non plus, et je n'ai pas la langue dans ma poche.

J'étais sur le point de le rembarasser d'une manière aimable quand le directeur sortit de son bureau. Il arriva derrière moi et me passa la main dans le dos comme s'il me massait.

— Alors, ça marche ? demanda-t-il. Tout va comme vous le désirez, monsieur Barclay ?

Je me sentis piquer un fard.

— Je ne m'appelle pas Barclay, fis-je.

Il recula de deux pas.

— Oh ! je croyais que vous veniez de chez Barclay, à...

— Je suis Joe Wilmot, dis-je. Je tiens le cinéma Barclay depuis dix ans. La maison est au nom de ma femme. Compris ?

Avec un rire stupide, il essaya de laisser tomber, et il me secoua la main avec énergie.

— Enchanté de vous voir ici, Joe. Tout ce qu'on pourra faire pour vous, on le fera.

— Vous ne pouvez rien faire du tout ! Je ne veux pas reprendre les dates que je vous ai données, parce que je suis pressé. Mais il se passera un sacré bout de temps avant que je vous en redonne d'autres !

— Voyons, Joe... Retournons dans mon bureau, et...

— Allez-vous faire foutre ! criai-je.

Ils me suivirent tous deux jusqu'à la porte. Je la leur flanquai en pleine figure.

... Dans toutes les villes que je connais, il y a toujours au moins une maison de distribution comme celle de Chance, et un bonhomme comme Happy Chance. Pas exactement, bien sûr, mais vous voyez ce que je veux dire.

Ils se procurent chaque année trois ou quatre grands films qu'on peut passer vers le milieu de la semaine, une ou deux histoires d'amour croustillantes et quelques films à épisodes, ainsi que des courts sujets pornographiques. Ils achètent ferme les

copies positives des films d'amour et des pornos ; les autres, ils les louent à la commission pour les studios qui n'ont pas leurs propres maisons de location. Hap semblait se débrouiller mieux que la plupart des autres, mais rien d'étonnant à cela. Je le connais depuis plus de douze ans, alors qu'il était projectionniste dans un permanent, et que moi, je faisais du transport de films. Et s'il a jamais raté l'occasion de plumer quelqu'un, je me demande bien quand ça pouvait être ! Il a même réussi à flouer le circuit Panzpalace ; et pour endormir un type comme Sol Panzer, qui contrôle aujourd'hui une chaîne de quatre-vingt-dix salles en ayant débuté avec un piano mécanique, faut être rudement à la coule.

Je me demande pourquoi Hap me plaisait tant. Sans doute l'affinité des contraires, comme on dit dans les livres.

Content de te voir, fiston, me dit-il, après m'avoir offert un siège et un verre. Je pensais justement aller te rendre une petite visite. Comment ça marche, au Barclay ?

— Pourquoi blaguer ? répondis-je. Vous ne me croiriez pas.

— Non, sérieusement ! Tu dois faire du fric. Combien de fois changes-tu de programme dans ta semaine ?

Par-dessus mon verre, je grimaçai un sourire.

— Autant de fois qu'il le faut, Hap.

— Un copain me disait l'autre jour que tu changeais plus souvent que n'importe quelle autre salle de notre province.

— Ça se peut. J'ai ce qu'il me faut comme films. Mais pourtant je ne change pas plus de quatre fois par semaine.

— Tu planques le reste.

— Ce ne serait pas licite. On appelle ça : *entrave à la liberté du commerce*.

— Hum... hum... Bien sûr ! Je me doute que tu ne te permettras pas un truc comme ça.

— La ville est grande ouverte à tous ceux qui veulent s'y installer. Je passerai tous les bons films au Barclay et tous les navets au Bower, et je partagerai le reste avec mes concurrents.

— Tiens, tiens...

Hap eut un petit rire.

— Et combien vaut ton cinéma, fiston, si tu me permets cette question ?

— Voyons un peu... Dix fois le revenu annuel. De soixante-quinze à cent mille dollars.

— Il ne vaudrait pas un million, par hasard, non ?

— Pas sans la séance du dimanche soir. Il y a là une flopée de belles poules.

— C'est ça, c'est ça.

— Qu'avez-vous en tête ? Un acheteur ?...

— Ma foi...

Il hésita, fronça les sourcils, tirailla la manche de son veston de tweed. Hap a la marotte de tout ce qui est anglais. Et cela ne lui va pas si mal – ni si bien. Tiré à quatre épingles, il parlait comme un duc. Enfin, il détourna la tête et cracha par terre. Il effaça son crachat sur le tapis en le raclant avec l'un de ses souliers à semelles de crêpe.

J'avais envie de rire, mais je me retins. On ne se met pas à dos un type comme Hap. Je lui demandai :

— Et alors quoi ?

— N'en parlons plus, fiston – il soupira et secoua la tête – l'offre n'est pas tout à fait assez importante.

Il me contempla une minute ou deux, et je crus qu'il allait en dire plus. Mais il se tut, et je n'insistai pas. Cela n'aurait servi à rien. Et de toute façon, je saisisais sa pensée.

— À propos, lui dis-je, qu'est-ce que vous avez fait de votre film en seize bobines ? Comment l'appellez-vous donc... *Les Dangers de la Jungle* ?

Hap haussa les épaules.

Oh ! cet infect navet ! Ma foi, il n'est pas sorti de ses boîtes depuis des mois, fiston. Il...

Il coupa court et me jeta un regard aigu.

Oh ! tu veux dire... *Les Dangers de la Jungle* ! Il marche d'une façon formidable ! Loué pour les trois mois qui viennent.

Là, alors, j'éclatai de rire. Je pouvais me le permettre, il s'agissait de *business*.

— Il n'y a pas tant de prisons que ça dans le pays, fis-je.

— Parole d'honneur, Joe. Je suis étonné de voir à quel point on se l'arrache. Tu sais bien qu'à moi, ce film ne disait rien, malgré Clark Gable et Ingrid Bergman...

— Ouais ! On a affiché au Stork Club une photo de leurs têtes en très gros plan... Et ce qu'ils ont à voir avec le film, personne n'en sait rien !

— Mais on ne peut discuter des recettes, Joe. Les recettes, ça ne ment pas. Tu n'as pas vu, dans le *Herald*, la liste des recettes brutes du mois dernier ? L'Empire a encaissé sept mille dollars avec *Les Dangers*...

— J'ai lu ça. Il y avait aussi, comme autre attraction, l'orchestre de Tommy Dorsey, mine de rien !

— Laisse-moi te montrer quelque chose, Joe. Attends que je prenne le *Herald*. Je peux te faire voir les recettes brutes de simples petites villes pendant deux jours de l'automne dernier...

— Quels deux jours ? *Thanksgiving* et la Fête du Travail ?

— Bon. Mettons que ce soit un navet.

- Vous le savez bien.
- Mais tu voudrais l'avoir.
- Ma foi...

J'avalai ma salive, comme si j'oubliais de poursuivre.

Un sourire perplexe se répandit sur le visage de Hap.

— Oui, fit-il, tu le voudrais. Mais... pourquoi ? Tu as déjà plus de films que tu ne pourras en utiliser. Dis à Hap pourquoi tu veux celui-ci, fiston ?

— Merde ! Réfléchissez, Hap. On arrive en fin de saison. On se trouve toujours plus ou moins à court de métrage à cette époque-ci.

— Ah... ah... Tiens !

— D'habitude, oui, j'ai plus de films que je ne puis en passer, mais j'en ai déjà renvoyé pas mal. Je n'ai pas besoin de *Dangers*. Seulement, je viens de penser à l'instant que j'aurais pu le placer dimanche prochain.

— *Les Dangers de la Jungle*, un dimanche ?

— Très bien. J'ai fait l'idiot. Je réservais ce jour-là pour Superior, mais ils m'ont foutu en rogne, et je les ai lâchés.

Il sembla déçu, mais pas autant que je l'aurais voulu. Et toujours ce sourire perplexe.

Nous nous mîmes d'accord sur le prix, et je me levai pour partir ; c'est alors que je me collai dans la mélasse jusqu'au cou.

— Tu n'oublies pas quelque chose, mon vieux ?

— Vous voulez votre location maintenant ? Je ne joue pas ce petit jeu-là. Je paie à la livraison. Vous le savez, Hap.

Il secoua la tête.

— Alors... quoi ?

— Les affiches, dit-il, comme s'il parlait à quelqu'un d'autre. Le voilà qui loue un navet pour dimanche et il s'en va sans même prendre une affichette... Pourquoi Joe Wilmot irait-il oublier sa publicité ?

— Quel idiot je fais... commençai-je. Je crois que les types de Superior m'ont fait perdre la boule.

— Ah... ah... tiens !

J'étais tellement désarçonné que je me laissai coller deux fois plus de matériel de publicité que je n'en utilise d'habitude. Une douzaine d'affiches format 120 x 160, dix-huit de 160 x 240, et deux de très grand format américain. Ça, plus cinquante photos pour les vitrines et les panneaux publicitaires pour le hall d'entrée.

J'avais des frissons en retournant à l'hôtel. Même en pensant à Carol, je ne parvenais pas à me réchauffer.

Je vis Carol pour la première fois il y a un peu plus d'un an, un samedi matin. Nous devions avoir une séance pour les enfants à onze heures, et je me trouvais dans la cabine de projection, à visionner une bande. Je venais d'enchaîner, et je montais une bobine sur l'enrouleuse.

Élisabeth attendait que je me retourne, mais elle finit par s'apercevoir que je n'en ferais rien.

— Je te présente Carol Farmer, Joe, dit-elle. Elle va demeurer avec nous.

— Bravo, fis-je sans quitter mon film du regard.

— Notre groupe d'assistance féminine aide Carol à suivre les cours de l'École commerciale, continua Élisabeth. Mais elle cherche un foyer où elle pourra faire des économies. Je crois qu'elle nous serait très utile à la maison, qu'en dis-tu ?

Je ne me retournerai toujours pas.

— Pourquoi pas ?

— Merci, mon chéri, dit Élisabeth, en ouvrant la porte. Venez, Carol. M. Wilmot vous donne son accord.

Je savais bien qu'elle se moquait de moi. Elle n'avait amené Carol à la cabine que pour me narguer. Elle n'avait pas besoin de mon approbation, pour quoi que ce fût.

Un peu plus tard, je croisai dans la rue le vieux docteur Barrow, qui dirige l'École commerciale. Il me remercia de m'être montré si généreux en prenant Carol chez moi. Je me radoucis, tout en ayant un peu honte de la façon dont j'avais agi. Pas à cause d'Élisabeth, mais à cause de Carol.

Âgée d'environ vingt-cinq ans, elle avait passé la plus grande partie de sa vie dans une misérable ferme de la plaine sablonneuse, où elle élevait un tas de frères et de sœurs qui fichaient le camp dès qu'ils atteignaient l'âge de pouvoir l'aider. Son père tirait cinq ans de prison pour vol de pourceaux. Sa mère était morte. Et maintenant, la jeune fille voulait essayer de prendre son essor.

Nous devions changer de programme le lendemain, et je ne rentrai chez moi que passé minuit. Mais Carol veillait encore. Elle était assise à la table de cuisine, plusieurs livres ouverts devant elle, et l'or voyait bien qu'ils n'avaient aucun sens pour elle. Moins encore qu'ils n'en auraient eu pour moi.

Elle se dressa, saisie et tremblante, comme si je l'avais surprise en train de voler. Son visage rougit, pâlit-Elle s'empara d'un torchon et se mit à frotter la table.

Du calme, ma petite, dis-je. Ici, vous n'êtes pas de service à

longueur de journée.

Elle ne répondit rien. Elle n'aurait pas pu. Elle m'observa un instant, puis elle ramassa ses bouquins et alla s'asseoir sur un tabouret, dans un coin.

Elle feignait d'étudier, mais je savais bien que ce n'était pas vrai. Je devinais ses sentiments; j'aurais éprouvé les mêmes. Je comprenais ce que cela signifiait de n'être rien et de vouloir devenir quelque chose, et d'avoir une frousse bleue de recevoir un mauvais coup – non à cause de ce que l'on a fait, mais parce qu'on ne peut pas le rendre. Tout ça, parce que les autres aiment vous voir souffrir, ou parce qu'ils ont la migraine, ou que la façon dont vous vous coiffez ne leur plaît pas.

J'ouvris la porte du frigidaire et regardai à l'intérieur-Comme d'habitude, il était rempli de toutes les vagues bribes qui aux yeux d'Élisabeth passent pour de la nourriture. De petites assiettes de salade, des bols de consommé, des plats de compotes et de déserts amaigrissants. Mais, tout au fond, je repérai un jambon cuit et un gâteau au chocolat.

Je les plaçai sur la table, avec du pain, du beurre et une bouteille de lait.

— Vous ne... Il ne faut pas manger cela, monsieur.

— Hein ?

Je faillis laisser échapper le couteau à découper.

— Heu... Non, monsieur. M^{me} Wilmot a dit que c'était pour demain.

— Tiens ! Comme c'est mignon !

— Oui, monsieur. Il y a du potage sur le fourneau. C'est ce que je... ce que nous... devons manger ce soir.

Je ne discutai même pas. Je pris deux assiettes dans le placard, et j'en remplis une à ras bords.

— Approchez, dis-je, et mangez ça. Toute la platée. Et si *on* gueule, je dirai que c'est moi.

Bon sang, si vous l'aviez vue ! Elle devait être complètement vide en dedans ! Elle n'engloutissait pas la nourriture. Elle mangeait avec méthode, comme si elle accomplissait un travail indispensable. Et ma présence lui importait peu. Elle paraissait savoir qu'à sa place, j'en aurais fait autant.

Quand elle eut terminé, je lui enjoignis de prendre ses livres et d'aller se coucher. Elle répondit « Bien, monsieur », et partit.

Cela me troublait un peu de la voir à ce point obéissante et pourtant je ne puis dire que cela me déplût. Non que j'eusse l'idée de lui demander quoi que ce fût de mal. Je ne la voyais pas sous cet angle-là. Je ne la voyais pas du tout, si vous comprenez ce que je veux dire. S'il y eut jamais une femme qu'on ne désirât pas

regarder deux fois, ce fut bien celle-là.

Plus j'y réfléchis, plus je me convaincs que je vois en elle ce que personne d'autre ne peut y voir. Et il m'a fallu trois mois pour en arriver là.

Un dimanche après-midi, Élisabeth était partie faire des visites avec sa voiture. J'étais allongé sur mon lit. Le dimanche après-midi, nous fermons notre cinéma. À cause des préjugés locaux.

On frappa à ma porte ; je dis :

— Entrez, Carol.

Et elle entra.

— Je voulais vous montrer la nouvelle robe que m'a donnée M^{me} Wilmot, fit-elle.

Je me redressai.

— Elle est très jolie, Carol.

Je ne sais pas ce dont j'avais le plus envie, de rire ou de pleurer.

Elle louchait légèrement. Je ne vous l'ai jamais dit ? Bon. Et elle marchait les pieds en dedans. Le costume n'était pas neuf. C'était une vieille harde qu'Élisabeth lui avait donnée et elle l'avait rapetassée du haut en bas. De plus, elle portait une vieille paire de souliers à Élisabeth, qui ne la chaussaient pas aussi bien que les miens l'auraient fait.

Le corsage était trop étroit pour ses seins, ou ses seins trop gros pour le corsage, comme vous voudrez. Ils étaient trop gros pour autre chose qu'une grande taille. Une bonne aspiration l'aurait mise en sérieuse difficulté.

Je sentis mes yeux se remplir de larmes, et pourtant j'avais envie de rire. Elle avait une dégaine impossible. On eût dit d'un sac de son qui ne sait pas de quel côté tomber.

Et alors le rideau se leva, si on peut s'exprimer ainsi, et tout changea.

Et je commençai à penser à autre chose qu'à rire ou pleurer.

Ce petit soupçon de strabisme lui donnait un air futé, ardent, et la façon dont elle marchait en dedans faisait ressortir ses fesses et creusait une petite vallée sous sa jupe, et... et ça ne tient pas debout, mais tout cela me fit penser au Psaume XXIII.

Jusqu'ici, je l'avais trouvée gauche et lourde, mais merde, je voyais bien que ce n'était pas vrai du tout. Ses seins n'étaient pas trop gros. Bon Dieu, ses seins !

Elle paraissait diablement rusée et drôlement gentille. Elle semblait venir de loin et s'être fait trousseur en chemin.

C'était un amour. C'était un délice. C'était une garce.

Je dis :

— Venez ici, Carol.

Et elle s'approcha.

Je me mis à l'embrasser comme si j'avais attendu ce moment-là toute ma vie et elle en fit autant.

Je ne sais combien de temps s'écoula. Lorsque je relevai les yeux, je vis Élisabeth sur le seuil.

IV

Quand je me rends en ville, je descends toujours au Cristal Hotel. On sait que je paie largement, sans discuter, et chaque fois qu'on peut m'y rendre service, on le fait.

Dans mon casier, je ne trouvai que quelques billets de faveur. Je les remis au chef des grooms et pris l'ascenseur pour monter. On venait seulement, d'ouvrir les bouches de chaleur et la chambre était encore glacée. Je tirai un fauteuil près du radiateur et m'assis sans enlever manteau ni chapeau.

Je ne me tourmentais pas. Pas trop. Je crois que j'avais un petit coup de cafard. Je pouvais tout espérer de l'avenir et j'avais le cafard. Je sortis un flacon entamé que j'avais dans mon sac de voyage et j'allai me rasseoir.

Les lumières naissaient, brouillées par la nuit brumeuse qui recouvrait la ville. Là-bas, dans les bassins, la sirène d'un cargo émit un appel prolongé. Je bus un coup et fermai les yeux. Je tâchai d'imaginer mon arrivée quinze ans plus tôt sur le cargo, lorsque la ville m'apparut pour la première fois. Et je songeai : « Mince, s'il fallait que tu aies le cafard, pourquoi pas à cette époque-là plutôt que maintenant ? »

Quand je vis qu'il faisait vraiment nuit, je fis un effort et changeai de chaussettes et de chemise. Je descendis deux étages et frappai à la porte de Carol. Par la bouche d'aération, je l'entendis barboter dans sa baignoire.

— Le détective de l'hôtel, fis-je. Ouvrez !

Elle vint à la porte, tenant une grande serviette de bain devant elle. Quand elle vit que c'était bien moi... Moi!... elle laissa tomber la serviette et recula pour me laisser entrer. Elle tira le verrou, marcha vers le lit et s'allongea.

— Ça va, dis-je en m'asseyant près d'elle. Tu peux mettre quelque chose sur toi si tu veux.

— Tu le désires ?

— Je ne tiens pas à ce que tu attrapes un rhume.

Elle répondit qu'elle ne risquait rien.

Je lui offris à boire en lui tendant mon flacon et j'allumai une cigarette pour chacun de nous. Elle s'accouda, se mit à tousser et à s'étouffer ; je dus lui taper dans le dos. Je me rappelai alors que je ne l'avais encore jamais vue fumer et que je lui donnais de l'alcool pour la première fois.

— C'est la première fois que tu fumes une cigarette ?

— Oui, Joe.

— Et c'est ton premier verre d'alcool ? Pourquoi l'as-tu accepté ?

— Parce que tu me l'as donné.

— Nom de Dieu ! Tu n'étais pas obligée de le prendre.

Une petite boucle pendait au milieu de son front. Elle la regarda, en louchant un peu plus et souffla dessus. La petite boucle se souleva et retomba sur son front.

J'éclatai de rire et lui tapotai les fesses. Je mis ma tête contre sa poitrine, en appuyant. Elle libéra une de ses mains...

... Le dîner nous fut servi dans sa chambre : des sandwiches, des pommes soufflées, du fromage, une tarte aux pommes et du café. Je me cachai dans le placard quand le garçon apporta le tout. Elle n'avait jamais vu de pommes soufflées. Elle les tournait dans ses doigts et grignotait les extrémités.

— Tout a bien marché, aujourd'hui ? demanda-t-elle enfin.

— Pas trop mal.

— Pourquoi fais-tu cette tête, alors ? Il est arrivé quelque chose au journal ?

— Un détail.

Et je lui racontai ma visite.

— C'est bien fait pour Élisabeth. Elle a toujours agi comme si nous étions complètement dénués de bon sens.

— C'est peut-être le cas.

— Hein ?... Que veux-tu dire, Carol ?

Elle n'avait jamais beaucoup parlé et ceci me surprit. Je devais lui paraître assez brutal. Elle baissa les yeux.

— J'ai peur, Joe. J'ai peur qu'Élisabeth ne nous mette volontairement en danger.

— Mais tu es folle ! Nous sommes tous les trois dans le coup. Elle ne pourrait pas nous tendre un traquenard sans y tomber elle-même.

— Si. Elle... Si, je crois qu'elle le pourrait, fit Carol. C'est toi et moi qui faisons tout. Nous courons tous les risques.

— Mais écoute ! J'admets que, sur le moment, j'ai été un peu désarçonné. Mais qu'aurait-il pu arriver de pire aux bureaux du journal ? Qu'ils refusent d'insérer l'annonce, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête, comme si elle ne m'avait pas entendu.

— En tout cas, elle essaie de me mettre en danger, *moi*... Avait-elle besoin de me faire descendre ici sous le nom de M^{me} J.J. Williamson ?

— Pourquoi pas ? Il fallait bien trouver un nom, pour te prévenir en cas d'urgence. Et pour que tu puisses recevoir les réponses à l'annonce.

— Mais pas *ce nom-là*, Joe. J'y ai réfléchi toute la journée... Ce sont les mêmes initiales que les tiennes. Le nom est presque le tien.

— Ma foi... (j'eus un petit rire) simple coïncidence. En quoi cela pourrait-il nous nuire ?

Elle ne me répondit pas. Elle secoua de nouveau la tête.

— Si quelqu'un a fait des conneries, c'est bien moi.

Et je lui racontai ma conversation avec Hap Chance.

— Cela semblait bizarre, tu comprends ? Avec toutes les copies que j'ai sur le bras, pourquoi est-ce que je lui demandais encore un film en seize bobines ?

Carol haussa les épaules.

— Tu le lui as expliqué.

— Oui. Mais ça avait une drôle d'allure. Surtout que j'oubliais la publicité.

— Alors ?...

— J'avais l'air de ne pas vouloir projeter son film. J'aurais aussi bien pu lui dire que je le voulais à cause de ses seize bobines, qui feraient une bien meilleure flambée que...

Ce n'était pas vrai. Ma maladresse ne pouvait amener Hap à concevoir de tels soupçons, Carol le savait. Elle vit bien que j'essayais de détourner son attention d'Élisabeth.

Nous avions éteint toutes les lampes, sauf celle de la salle de bains. Je tenais Carol sur mes genoux, dans un grand fauteuil, devant la fenêtre. Elle se mit à respirer profondément. J'écartai son visage de ma poitrine et je vis qu'elle pleurait.

— Pas de ça ! Je t'en prie, Carol.

— Tu... tu l'aimes ! Elle te traite comme un chien et... et tu continues de l'aimer.

— Merde alors !

— Si... Et ce n'est pas juste ! Je ferais tout au monde pour toi, tout, Joe ! Et elle te déteste. Et... et cela n'y change rien. Tu... continues...

— Mais non, bon sang !

— Si, tu l'aimes !

On aurait pu continuer comme ça toute la nuit, mais j'y mis un frein.

Comme disait un type le soir de ses noces, ce n'était pas le moment de bavarder.

V

Le lendemain après-midi, j'avais un cafard fou.

En sortant de la ville, je dépassai un bonhomme qui allait à pied, un pauvre diable fatigué et mal mis, qui semblait bien avoir besoin d'une bonne nuit de sommeil et d'un repas copieux ; et je ralentis pour le prendre dans ma voiture. Mais juste au moment où il allait me rattraper, j'appuyai sur le champignon et filai.

C'était une sale blague et je n'avais pas eu l'intention de la faire. Je voulais l'emmener aussi loin que possible dans la direction où il allait et lui offrir un bon repas, avec quelques billets. Au lieu de cela, je m'étais enfui au moment où il allait poser la main sur la portière.

Tout à coup, j'eus l'explication de mes récents coups de cafard. Je sentais que je ne valais plus grand-chose. Je n'étais plus à la hauteur des autres ; je ne devais plus fréquenter des gens qui ne feraient pas ce que je faisais.

Dans mon subconscient j'avais craint que ce vagabond ne sentît quelque chose, qu'il ne dépassât ma voiture ou peut-être qu'il ne me demandât de le laisser descendre au bout de quelques minutes.

Dans mon subconscient, je me disais que c'est ainsi qu'il aurait dû se comporter.

Je me demandai à nouveau, comme je l'avais déjà fait mille fois, comment diable tout cela avait commencé...

... Un jour, il y a bien des années, j'assistais avec Élisabeth à une réunion de son club littéraire. On y discutait d'une poétesse. Ce que cette femme écrivait, ce n'était pas vraiment de la poésie. En fait, ça ne ressemblait à rien. C'étaient des mots enfilés l'un après l'autre, sur Dieu sait quoi, et qui ressassaient la même chose.

Malgré tout, cela paraissait avoir un sens quand on comprenait ce que cette dame essayait de faire. Elle écrivait à la fois sur tout. Elle écrivait sur un sujet plus que sur les autres, naturellement, mais elle y fourrait tout ce qui s'y rapportait et elle feignait d'ignorer ce qui avait le plus d'importance. Elle l'étalait devant vous et vous faisiez votre choix.

Il va me falloir l'imiter.

À première vue, on pourrait dire que tout avait débuté le

dimanche après-midi où Élisabeth nous avait surpris ensemble, Carol et moi. Mais s'il devait y avoir un meurtre chaque fois qu'un mari ou une femme est pris en flagrant délit, il ne resterait pas grand monde sur terre. Donc...

Ça pouvait être à l'époque où j'avais fermé le cinéma de Bower et où j'avais transporté une partie de l'équipement dans notre garage. Ou tout de suite après notre mariage, lorsque Élisabeth et moi avons contracté une assurance de vingt-cinq mille dollars, au dernier vivant. Ou à l'époque où je faisais du transport de films, quand j'avais ramené Élisabeth chez elle par une pluie battante, dans le camion de la société.

On pouvait aussi remonter aux vols de pourceaux faits par le père de Carol. Ou aux brutalités subies par moi dans la maison de redressement. Ou à l'orphelinat – bien que la vie y fût moins cruelle. La directrice était une vieille Irlandaise, pesant environ cent trente kilos et si louchonne qu'elle m'avait terrorisé la première fois que je l'avais vue. Mais un ange lui-même ne m'aurait pas paru plus doux à l'époque.

Enfin... je vous raconte l'histoire du mieux que je peux.

Un soir, j'avais égaré mon trousseau et je ne pouvais fermer le cinéma. Élisabeth, qui portait toujours ses clés sur elle, ne se trouvait pas à la maison. J'allai donc au garage, en haut, où elle vérifiait de la pellicule.

— Ne t'amuse donc pas à ça, lui dis-je. Je peux faire la vérification demain matin, avant l'ouverture.

— Je suis très capable de la faire.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Merci. Je suis heureuse que tu me reconnaises quelque utilité.

— Ça va ! Fais-en à ta tête.

Je pris les clés et me préparai à partir.

— Où est le nouveau fil pour ce moteur ?

Elle me regarda sans paraître comprendre.

Je lui dis que j'avais acheté un nouveau fil et que je l'avais posé à côté de son petit déjeuner ce matin même.

— J'ai cru que tu aurais assez d'intelligence pour savoir à quoi ça servait. Ce fil-ci provoque des courts-circuits.

— Comme c'est galant de ta part, Joe ! dit-elle.

Mais elle était effrayée.

Je pris le fil neuf et l'installai, et je jetai le vieux dans le baquet. Seulement, lors de ma visite suivante au garage, je m'aperçus qu'elle l'avait repêché et rangé sur l'une des étagères métalliques.

Et maintenant que j'y pense, on pourrait aussi remonter à sa

mère. La vieille gardait toujours tout. Plusieurs mois après sa mort, Élisabeth et moi jetions encore des ballots entiers de ficelles et de papiers d'emballage et un tas de saletés dans le même genre.

Je ne sais plus. Il est difficile de déterminer ce que l'on doit garder et ce dont on doit se défaire.

Il y avait des tas d'histoires à la radio, dans les actualités et dans les journaux. Des gens qui se faisaient écraser, qui sautaient, se noyaient, s'asphyxiaient, mouraient de faim, ou étaient lapidés. Des meurtres commis par pitié, des pendaisons, des électrocutions, des suicides. Des gens qui ne voulaient plus vivre. Des gens qui méritaient d'être tués. Des gens qui étaient plus heureux une fois morts.

Je ne crois pas que ce fut plus extraordinaire que de coutume, ni différent de ce qui avait toujours été et qui serait toujours. Mais arrivant ainsi, juste à ce moment-là, cela semblait signifier quelque chose.

Chaque jour, chaque nuit, il y avait une scène. Ou Élisabeth nous enjoignait tout de go d'avoir à foutre le camp ; ou deux secondes après, elle nous menaçait du pire si nous partions.

— Mais, sacré bon sang, qu'est-ce que tu veux ? hurlais-je. Tu veux qu'on divorce ?

— Pour qu'une souillon pareille me fasse la nique devant tout le monde... Tu ne voudrais pas !

— Alors, je filerai. Et Carol aussi.

— Avec quoi ? Et comment ferai-je marcher le cinéma ?

— On le vendra.

— On ne peut pas. On n'en obtiendrait pas le dixième de son prix. Je reconnais ta valeur, Joe. Tu représentes au moins la moitié de l'affaire.

C'était exact. Les gens du métier le savaient. Et ceux qui n'étaient pas du métier n'auraient pas acheté.

— Je crois comprendre, dis-je. Tu veux que je renonce à tous mes droits sur l'affaire. Alors, tu pourrais liquider à n'importe quel prix et tu aurais quand même un bon petit tas.

Elle leva les sourcils.

— Quel langage, Joe ! Que dirait ta mère ?

— Nom de Dieu...

— Combien, Joe ? Que me donnerais-tu pour avoir le champ libre ?

— Tu sais fichtrement bien que je suis sans le sou.

— Ce n'est que trop vrai. Hum !...

Conversations. Entre Carol et moi. Entre Élisabeth et moi. Entre nous trois. Harcelantes, exaspérantes, et nous rendant de plus en plus enragés et dissimulés. Et ces histoires dans les journaux, les

actualités, la radio ! Il y eut l'histoire des voyageurs canadiens, celle de la fermière, dans la province voisine, qui, ayant trébuché dans une cuve de saindoux bouillant, fut brûlée au point qu'on ne put la reconnaître. Et il y eut les primes de notre assurance qu'on allait bientôt nous réclamer. Vingt-cinq mille dollars, sur la dernière tête.

Enfin, un jour, Élisabeth me dit :

— Eh bien ! Joe, je me suis arrêtée à une belle petite somme rondelette.

Et moi, je me mis à trembler intérieurement, car je savais quelle était cette somme et je feignis de plaisanter.

— Oui... je suppose que tu voudrais vingt-cinq mille dollars.

Il doit y avoir eu d'autres choses encore, mais je ne puis me les rappeler pour l'instant.

VI

Notre salle de cinéma se situe à quatre maisons de la Grand-Rue. À l'angle, de notre côté et donnant sur la voie principale, se trouve un prisunic. La Banque des Fermiers est au coin d'en face. Plus bas dans notre rue s'élève le City Hôtel et, tout de suite après, l'arrêt de l'autobus et un garage.

Ce n'est pas moi qui ai choisi cet emplacement, mais je n'aurais pu en trouver de meilleur. Quand on se trouve à proximité d'une banque, d'un hôtel, d'un garage, d'un arrêt d'autobus et d'un bazar – par-dessus tout un prisunic – on tient le bon bout.

N'importe qui s'imaginerait qu'il vaudrait mieux être situé directement sur la Grand-Rue, mais c'est inexact. On a trop de mal à garer les autos dans la Grand-Rue.

Je stoppai ma voiture et demeurai assis une bonne minute, plein de joie et de fierté comme chaque fois que je contemple ma salle. Elle n'est pas aussi importante que les salles des grandes villes, mais aucune autre ne pourrait la surpasser dans une bourgade comme la nôtre. Et puis, c'est mon « enfant ». Je l'ai construite en partant de rien.

Elle possède une marquise de cuivre et de verre que vous ne pourriez reproduire pour cinq mille dollars, bien que, naturellement, je n'aie pas payé ce prix-là. J'ai fait faire le travail par une société étrangère à la ville qui, comme par hasard, n'a pu obtenir de nos inspecteurs locaux le visa d'acceptation. Vous voyez ce que je veux dire. On s'est arrangés pour cinq cents dollars. Avec

les quelques billets que j'ai passés aux inspecteurs, c'est tout ce que m'a coûté la marquise.

Le hall a cinq mètres de profondeur; il s'ouvre comme un éventail dont les doubles portes formeraient la base, avec au centre une caisse de marbre et de verre. De chaque côté de la caisse se trouve un panneau d'affichage, sous verre et encadré d'or. Les murs du hall ont une plinthe de marbre de plus d'un mètre. La partie supérieure est couverte de vitrines pour la publicité, avec des glaces incrustées tous les deux mètres.

Un tapis court de chaque porte à la rue.

Ce tapis vaut bien quinze dollars le mètre, mais je l'ai eu pour rien. Je fus dans la région le premier exploitant à poser un tapis dans son hall. Je fis miroiter cette idée devant les directeurs de la société d'équipement en appelant leur attention sur les immenses possibilités que cela leur ouvrirait, et ils me l'installèrent gratis. Naturellement, je leur permis de me photographier devant mon cinéma et je leur signai une déclaration où j'évaluais le nombre de kilomètres qu'on avait parcourus sur ce tapis sans qu'il en portât la moindre trace.

La salle n'a pas de balcon. Le plafond est trop bas. Je ne veux pas dire pour cela que nous soyons écrasés. L'entrée a sept mètres de haut, ce qui dépasse d'un mètre trente le plafond normal des autres salles. Mais cela ne donne pas assez d'espace pour un balcon.

Nous n'avons que trente-deux mètres de la cabine de projection à l'écran et l'inclinaison du sol ne peut dépasser deux centimètres et demi tous les trente centimètres. Il me faudrait doubler cette inclinaison pour avoir un balcon et, à l'heure actuelle, les gens attrapent déjà des torticolis quand ils prennent des fauteuils de premier rang. N'importe, nous nous débrouillons très bien sans balcon. J'ai quatre rangs de fauteuils au fond de la salle, qui vont jusqu'à la cabine. Pas des rangées entières, bien sûr, à cause de l'entrée et de la sortie et de l'allée du milieu. C'est plutôt comme des loges.

Quand je les installai, mon assurance-clients monta de cent dollars par an, parce qu'on ne peut jamais prévoir si un ballot quelconque ne s'y cassera pas le cou. Mais ces places supplémentaires valent bien ça.

... Jimmie Nédry, mon projectionniste, faisait justement un enchaîné quand j'entrai dans la cabine. Il mit en route le second projecteur et plaça une main sur le dispositif sonore. À l'instant précis où il le fallait, il tira sur le cordon qui ouvre un volet et ferme l'autre. Il coupa le courant sur le premier appareil, enleva la

bobine qu'il mit sur l'enrouleuse. Il n'y eut pas la moindre solution de continuité. On eût dit que la même bobine continuait de se dérouler.

— Alors, Jimmie, fis-je, ça marche ?

Il resta une bonne minute sans rien dire, mais je devinais qu'il rassemblait tout son courage. Il me fait de la peine. Chaque fois que je le puis, j'essaie de l'aider. Sa fille aînée est ouvreuse dans ma salle et j'emploie ses garçons aussi souvent que possible pour coller mes affiches.

— Écoutez, monsieur, éclata-t-il tout à coup. Grâce et moi nous causions hier soir et nous nous demandions si vous ne pourriez pas la mettre à la vente des billets. Elle s'assierait de telle façon que les gens ne verraient pas qu'elle est... enfin, ne pourraient pas la voir distinctement. Et...

— J'aimerais bien engager Grâce, répondis-je. Mais vous savez que j'ai les mains liées. Il faut que j'emploie des femmes des Auxiliaires de la Légion. Sans cela, je prendrais Grâce tout de suite.

— Nous avons besoin d'argent, monsieur. Si vous pouviez utiliser mes garçons pour l'entrée ou pour s'occuper de...

— Je dois distribuer le travail de façon à employer des étudiants du collège. Je fais tout ce que je peux pour vous, Jimmie.

— Mais... fit-il en hésitant de nouveau. Il me faut un peu plus d'argent.

— Il m'est impossible de vous en donner. Vous êtes classé comme second opérateur. Le syndicat ne me permet de vous faire travailler que vingt-quatre heures par semaine.

— Vous voulez dire que vous me payez pour vingt-quatre heures... jeta-t-il. Mais je travaille en réalité environ soixante heures !

— C'est tout ce que je peux vous régler, dis-je.

Et c'était vrai. Les syndicats veillent jalousement sur les dossiers de la Sécurité sociale.

— Si le travail ne vous convenait pas, vous pourriez vous en aller.

— Oui ? grogna-t-il. Et où en trouverais-je d'autre ?

— Comme projectionniste ?

— C'est mon métier. Je n'ai jamais fait que ça.

— Bien dommage ! Si vous possédiez deux mille dollars pour votre transfert et votre cotisation, vous pourriez vous faire engager ailleurs. Mais cela m'étonnerait.

Il me jeta un regard noir, faillit parler, puis retourna à ses appareils. Je redescendis pour sortir.

J'étais debout sur le trottoir en train d'allumer une cigarette, quand un grand cabriolet noir stoppa et Mike Blair en descendit. C'était bien le dernier que j'eusse envie de rencontrer ! Agent d'affaires du Syndicat des Projectionnistes, je l'avais plus qu'assez vu six ans auparavant, alors que notre bourgade faisait partie de son secteur.

Nous nous serrâmes la main sans beaucoup d'ardeur. Je lui demandai où il allait. Il repoussa son chapeau en arrière, prenant son temps pour me répondre, avec un sourire hypocrite.

Il enleva son cigare de sa bouche, le contempla, puis se remit à le sucer.

— Je viens d'arriver, Joe. Votre ville est de nouveau sous mon contrôle.

— Oui ? fis-je... Vraiment ?

— C'est chic, hein ?

Il poussa le cigare dans le coin de sa bouche.

— En réalité, il y a déjà trois jours de cela. J'ai passé la soirée d'hier à refaire connaissance avec cette bonne vieille bourgade ; et la soirée d'avant-hier.

— Tiens, c'est drôle que je ne vous aie pas vu.

— Ça'aurait été fichtrement plus drôle si vous m'aviez vu. Vous fichez pas de moi, Joe. Vous me plaisez assez par votre cynisme, mais je déteste qu'on se fiche de moi. Vous étiez absent.

— Je n'y peux rien. Je...

— Je m'en fous pas mal. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit lors de mon départ ? Ce que je vous ai seriné vingt fois ?

— Mais...

— Je vais vous le répéter pour la dernière fois. Vous êtes un « indépendant ». Vous pouvez faire marcher vous-même vos appareils et employer un syndiqué comme second. Nous vous porterons alors sur notre liste des gens « bien ». Ça, ou sinon... sinon, on vous forcera à prendre deux hommes dans votre cabine. Au plein tarif.

— Voyons, écoutez, Blair. Raisononnons un peu. Vous...

— Nous n'avons pas le temps de raisonner, Joe. Jimmy Nédry a déjà dépassé ses vingt-quatre heures.

— Mais comment voulez-vous que je fasse marcher les appareils et que je m'occupe de la salle ? Montrez m'en le moyen, Blair, et je...

— Vous ne le pourriez sans doute pas. Je vous enverrai un autre opérateur et vous n'entrerez plus dans la cabine. Qu'en dites-vous ?

Il le savait sans avoir besoin de le demander. Deux opérateurs, à plein tarif, me coûteraient cent quatre-vingts dollars par

semaine.

— Écoutez, fis-je. D'où sortez-vous cette histoire de deux projectionnistes et ce salaire de quatre-vingt-dix dollars, pour commencer ? Je vais vous le dire. « Panzpalace » a comploté ça pour ruiner ses concurrents. Chez eux, ils peuvent entretenir quatre hommes à cent cinquante dollars s'il le faut, mais les exploitants indépendants ne le peuvent pas ; alors, vous vous êtes mis en cheville avec eux. Je...

— Que de paroles ! Et alors ?

— Je ne puis payer. Nom d'un chien, vous le savez bien !

— Montez à la cabine et restez-y. Sauf vingt-quatre heures par semaine.

— Je ne peux pas faire ça non plus.

Il sourit, hocha la tête et s'en alla. Je dus le suivre jusqu'à sa voiture.

— Vous allez fermer ma boîte ?

— Vous savez bien que oui, Joe.

— Après tout ce que j'ai fait pour fournir du travail aux ouvriers syndiqués de la ville, vous allez... vous allez...

Je ne pus continuer. Son expression m'arrêta.

— Sacré cochon de voleur ! fit-il d'une voix douce. Vous avez le culot de parler de ce que vous avez fait pour les ouvriers syndiqués ! Vous leur avez fait construire un cinéma tout neuf pour rien, etc.

— J'ai payé le tarif syndical pendant tous les travaux.

— Sûrement ! Avec des carnets de billets. Et qui n'étaient même pas exonérés : rien que dix *cents* de rabais. Les gars travaillaient pour vous huit heures par jour et, le soir, ils vendaient les billets. On en arrive à ceci : ils vous ont bâti un cinéma et ensuite ils vous l'ont rempli de clients.

— Ils ont tous reçu leur argent. Je n'en ai entendu aucun se plaindre.

— Très bien, Joe. Ça ne me regarde pas, du reste. Mais l'autre affaire me regarde. Vous êtes sur la liste noire à partir de demain.

Vous ne savez sans doute pas ce que signifie le fait d'avoir une salle mise à l'index dans une ville comme la nôtre. Il faut céder en vitesse ou faire faillite. Il y aura des indicateurs de chaque syndicat qui surveilleront la boîte. Chaque fois qu'un syndiqué ou un membre de sa famille achètera un billet, il sera frappé d'une amende de vingt-cinq dollars. Par conséquent, on ne pourra vendre aucun billet dans une bourgade où tout le monde se connaît.

— Parfait, dis-je. Mais j'aimerais vous poser une ou deux questions, Blair.

— Autant que vous le voudrez, Joe.

— Quand vos hommes ont-ils pris des cartes syndicales de maçons.

— Hein ? fit-il en cillant des yeux. Que voulez-vous dire ?

— Je parle du boulot que vos gars ont fait dans la salle de Fairfield la semaine dernière.

— Oh, ça ! dit-il avec un rire forcé. Mais ce n'était pas un travail de maçons. Il ne s'agissait que de mettre quelques briques sous les projecteurs. Pour les relever un peu. Il leur fallait un champ plus vaste et...

— C'étaient des briques, non ?

— Mais les maçons n'auraient pas pu monter ça ! Ça ne pouvait être fait que par les opérateurs.

— Alors, vous auriez dû avoir des représentants du Syndicat des Maçons pour les surveiller, dis-je. Vous savez ce que je pense, Blair ? Je crois que les maçons vont déposer une plainte contre vous auprès de la Fédération nationale. Je crois que le travail exécuté à Fairfield devra être détruit et refait par les syndiqués locaux.

Son sourire s'effaça et son visage se rembrunit.

— Vous vous déplacez, n'est-ce pas, Joe ?

— Plus que vous ne le croyez, fis-je. Plus que vous, apparemment. Saviez-vous que les projectionnistes du Point de Vue avaient installé cinquante fauteuils dans leur salle ?

— Bien sûr que je le savais, aboya-t-il. Il n'y avait pas assez de menuisiers pour faire le travail et les projectionnistes l'ont terminé.

— Pourquoi les menuisiers n'ont-ils pas fait d'heures supplémentaires ?

— Parce que les fauteuils devaient être en place pour la séance du soir !

— J'ai compris. Les règlements sont les règlements, sauf quand ils commencent à vous chatouiller. Alors, vous les flanquez par la fenêtre !

Il restait debout près de sa voiture, à réfléchir, mordillant son cigare. La corporation des maçons et celle des charpentiers sont des plus importantes chez nous. Comme du reste presque partout. Si elles apprenaient que... (et Blair se doutait bien qu'il en serait ainsi après une petite visite de ma part)... elles pourraient bien lui faire souhaiter n'être jamais venu au monde.

— O.K., Joe, fit-il enfin. Je me suis peut-être un peu trop pressé.

— Je savais bien que vous verriez les choses à ma façon, dis-je. Sans rancune ?

— Je vous garde un chien de ma chienne !
Il jeta un regard sur ma main tendue et secoua la tête.
— Je n'en ai pas fini avec vous, Joe. Un de ces jours, je vous épinglerai de telle façon que vous n'en réchapperez pas.

VII

Notre maison d'habitation s'élève en lisière de la ville, à une centaine de mètres de la route nationale. C'est tout ce qui reste de l'ancien domaine des Barclay : la maison, environ quatre-vingts ares de terrain et les dépendances.

J'y arrivai peu après minuit. Je garai la voiture dans la cour, derrière celle d'Élisabeth, la fermai à clé, puis j'entrai dans la maison par la cuisine. Le percolateur sifflait ; sur la table traînaient du fromage, des cornichons et d'autres trucs. Je traversai la salle à manger et commençai à monter l'escalier.

— Tiens, te voilà, mon chéri ! s'écria Élisabeth.

Elle était assise dans le salon, un livre sur les genoux et la lampe baissée.

— Ce n'est pas gentil de ma part de t'avoir attendu ? Je t'ai même préparé à souper. Je devine que tu meures de faim.

Elle portait une petite robe de maison en fine cotonnade et elle souriait. Un instant, je fus assez crétin pour penser qu'elle ne se fichait pas de moi. Puis, je me rappelai toutes les fois où elle m'avait ramassé rien que pour le plaisir de me flanquer par terre à nouveau. Et je continuai de monter l'escalier sans répondre.

Je me lavai, me brossai les cheveux et redescendis.

— Bon, ça va, crache ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne veux rien manger, Joe ?

— J'ai mangé.

— Tu as dîné avec Carol ?

— Vas-y ! J'ai l'habitude. Merde, comment aurais-je pu dîner avec Carol ? J'ai quitté la ville ce matin.

— J'espère que vous n'avez pas été assez bêtes pour vous inscrire ensemble à l'hôtel, Joe ?

— Non. Je ne sais pas au juste quand Carol y est descendue. Dès l'arrivée de l'autobus, je suppose.

Elle me considéra sans dire un mot, la tête un peu rejetée en arrière, les yeux mi-clos. Je lui racontai la bévue qu'elle avait faite au sujet du prix de l'annonce ; elle se contenta de secouer un peu la tête, comme si rien de ce que je dirais ne présentât la moindre

importance.

Au bout d'un long moment, elle prononça, comme se parlant à elle-même :

— Non, c'est vrai. *C'est vrai !*

— Quoi ?

Elle tendit la main.

— Fais-moi voir ton agenda de location, Joe.

Je le lui lançai. Il tomba à terre. Elle le ramassa. Elle tourna les pages pour arriver aux locations du mois.

— Je vois que Playgrand t'a de nouveau consulté. J'espère que tu as reçu de bons émoluments pour ça ?

— Ce sont de bons documentaires. Après tout, il faut que nous en achetions à quelqu'un, non ?

— Et qu'avons-nous fait chez Utopian ? Ne lui avons-nous pas réservé un tiers de nos locations parce que c'est un de nos vieux amis ? Ou bien étions-nous un tout petit peu... hum... gais ?

— Ça va ! Oui, je fais des faveurs à mes amis. Qu'est-ce que ça fout tant que ça ne nous fait pas perdre d'argent ? Tu ne m'as jamais vu perdre de l'argent lorsque j'ai aidé des amis, hein ?

— Non, Joe, jamais. Et tu n'en as jamais perdu non plus en rendant les coups à tes ennemis. Mais dis-moi... Que t'ont-ils raconté à Superior ? Ne savaient-ils pas que tu étais le grand Joe Wilmot, propriétaire exclusif des biens de son épouse ?

— Ils n'ont rien dit du tout. C'était là tout ce que j'avais de libre comme dates.

— Vraiment ?

— Oui, *vraiment*. Et à ta place, je me garderais d'aller trop loin avec cette histoire « des biens de mon épouse ». Quand je t'ai connue, tu ne possédais qu'une vieille baraque avec deux cents fauteuils qui ne valaient même pas le chewing-gum collé dessous.

Elle secoua la tête, toujours avec ce sourire fixe et bizarre.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? Absolument fantastique.

— Nom de D... s'il y a là quelque chose qui ne te plaise pas, dis-le. On peut encore changer.

— Mais tout me va, Joe ! Je... ne te critique pas. Je cherchais à évaluer. Je pesais le pour et le contre, comme tu dirais.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu bafouilles ! Et ce n'est que la moitié de l'histoire.

— Stupide, dit-elle. Oui, en vérité... stupide. Ça va avec le reste. Prétentieux, vindicatif, menteur, malhonnête, coureur. Et stupide. Et pourtant...

— Tu en oublies. Répugnant et écoeurant.

Elle acquiesça.

— Oui, Joe. J'oubliais.

Elle paraissait attendre d'autres paroles, me regardant avec un sourire et caressant des mains les appuis du fauteuil.

— Tu baisses, fis-je. Je vais manger un morceau, puis je me coucherai.

— Joe !

Sur le seuil, je me retournai. Elle s'était levée. Comme si elle s'apprêtait à me suivre.

— Alors, quoi ? demandai-je.

— Rien, Joe. Je crois... Rien !

Je me rendis dans la cuisine.

Je préparai un sandwich et une tasse de café. Au milieu de mon repas, les lumières clignotèrent, baissèrent, puis reprirent tout leur éclat.

Durant une seconde, je n'enregistrai pas la signification de l'incident. Puis, lorsque je tentai de bouger, une main parut me retenir.

Il me semblait être sur le point de voir quelque chose : je veux dire que je voyais presque la scène. Et cela me fit tellement peur que mon estomac se souleva et que mes cheveux se hérissèrent. Je repris mes sens et allai en trébuchant jusqu'à la porte. Je faillis tomber en bas des marches et je courus jusqu'au garage. Je montai à toute allure l'escalier extérieur et je me lançai contre la porte.

La pièce était entièrement recouverte de panneaux métalliques. Parquet, plafond, murs. Les appareils et les tables sonores que j'avais rachetés à Bower étaient rangés dans un coin. Au centre de la salle se trouvait la table à films avec une bobine métallique à chaque bout et un moteur d'un quart de H.P. au milieu.

Sur un tabouret d'acier, devant la table, Élisabeth était assise, penchée en avant. Son visage n'était qu'à quinze centimètres du film qui se déroulait sous ses yeux.

Deux bobines entières de pellicule reposaient sur la table, près du moteur. Elles étaient en partie déroulées et leurs bouts pendaient dans le bac ouvert. Dans le bac, il y avait sept autres bobines. Il s'agissait d'un grand film : sept bobines dans le bac, deux sur la table et une sur l'enrouleuse. Une boîte contenant un documentaire en deux bobines et une autre avec un dessin animé d'une bobine se trouvaient sous la table. Tout près des pieds d'Élisabeth. Tout cela était ouvert.

La pellicule était humide. En se déroulant, elle envoyait une fine écume sur le moteur, les gouttelettes formaient un ruisseau qui coulait le long de l'arrière du moteur en forme de poire.

Le fil électrique lançait des étincelles.

Le filet d'eau semblait prendre feu.

Il y eut un éclair, comme si l'on avait lancé un tonneau de

peinture jaune dans la pièce.

Je donnai un grand coup du plat de la main, quelque chose parut la happer et repousser mon bras jusque dans mon épaule. Un éclair jaillit sur la table. Il y eut deux petits tourbillons de feu à chaque bout. Puis un « pop » éclatant, l'obscurité, et le bruit de la pellicule cassée net qui fouettait la table.

Et Élisabeth qui pleurait.

Je trouvai le fil et l'arrachai. Je tâtonnai le long du mur pour découvrir le disjoncteur et les lumières reparurent.

J'éteignis, et j'ouvris la porte. Je saisis Élisabeth et l'emportai jusqu'à la maison, dans la cuisine. Je mis un pied sur une chaise, Élisabeth en travers de mon genou, et je lui administrai la plus belle raclée de sa vie.

Elle s'arrêta de pleurer et de rire, et se mit à pleurer pour de bon.

Elle réussit à se retourner et passa ses bras autour de mon cou.

VIII

On ne croirait pas qu'après cela nous pussions avoir faim. Et pourtant si. Nous nous servîmes des sandwiches et du café ; ensuite Élisabeth me fit monter à la salle de bains avec elle, pour soigner ma main.

La brûlure n'était pas grave, seulement vilaine. Mais comme Élisabeth insistait pour la panser, je la laissai agir à son gré.

— Pourquoi allais-tu faire une pareille folie ? lui demandai-je.

Je lui avais déjà posé la question mille fois.

— Tu sais bien pourquoi.

— Non, pas du tout !

— Si !

Elle s'obstinait, comme une petite fille. À ce moment-là, elle avait l'air d'une petite fille. Sa peau était toujours si claire qu'on aurait pu voir à travers, et maintenant elle était rougissante, enflammée.

Elle agissait comme si elle craignait de me regarder. Timidement. Elle inclinait la tête et regardait de l'autre côté. Je voyais sa chevelure soyeuse penchée vers ma main. De la soie noire, avec au centre une raie blanche large d'un doigt.

— Tu es ravissante ! dis-je tout à coup.

— Je parie que je suis toute noire et bleue.

— Fais-moi voir.

— Voyons, Joe... tu ne...

Mais elle ne me repoussa pas.

Je mis un baiser sur ma main et caressai Élisabeth.

— Ça va mieux, maintenant ?

— Hum... oui... Et maintenant, couche-toi.

— Nous avons à parler d'abord.

— Bon. Mais pas longtemps. Tu es à bout de forces.

Je ne devinais pas pourquoi elle rougissait ; pourquoi elle ne désirait pas parler. Pas à ce moment-là. J'aurais dû comprendre, bien sûr, mais on sait ce que c'est. On ne pense pas à l'eau fraîche quand on n'a pas soif.

Elle demeura assise au bord du lit tandis que je me déshabillais avant de m'étendre.

— Et maintenant, de quoi s'agit-il ? demandai-je.

— Je ne sais pas, Joe. Sur l'instant, il m'a semblé que c'était la seule chose à faire.

— Nous n'avons pas besoin d'exécuter notre projet. Nous pouvons peut-être trouver autre chose.

— Est-ce bien la peine, Joe ?

— Mais que veux-tu dire ?

Elle s'accouda, les jambes ramenées sous elle. Elle leva les yeux et me lança un long, long regard. Elle ne répondit pas.

— Eh bien, non... peut-être n'y sommes-nous pas obligés. Bon sang, Élisabeth, je ne sais pas... je ne sais plus ce qu'il faut faire ou non. Je ne l'ai jamais su.

— Je sais, moi, que je suis horriblement difficile. Non, je pense ce que je dis. Mais tu comprends, j'espère, que mes intentions étaient bonnes ?

— Oh ! bien sûr que je le comprends.

— J'ai bien peur que non, fit-elle (et elle se mit à rire), mais nous n'allons pas nous disputer pour ça. Cela n'a plus aucune importance. J'espère que cela n'en aura plus jamais.

— Dis-moi quelque chose. Au sujet de ce que nous allions faire. As-tu éprouvé les mêmes sentiments que moi... je veux dire, as-tu désiré ne plus avoir personne autour de toi ? Comme si tu avais honte, non pour toi, mais pour les autres ?

— Mon Dieu...

— Je ne suis pas très sûr de ce que je veux dire moi-même. Ce qui me tourmentait, ce n'était pas la pensée de violer les lois, ni d'aller en enfer. Je ne voyais pas bien clairement que ce que nous allions faire était mal. S'il s'était agi de quelqu'un que nous connaissions, ça n'aurait pas été pareil. Ou de quelqu'un de respectable, un citoyen de valeur ou autre, oui, ç'aurait pu être différent. Mais dans le cas contraire... ma foi, si on peut sacrifier...

Si trois personnes peuvent trouver le bonheur, avancer dans la vie, se tailler une belle place rien qu'en écartant quelqu'un... quelqu'un qui ne compte absolument pas... rien qu'en l'écartant de leur route, ma foi...

— Je vais te dire pourquoi tu éprouvais tout cela, fit Élisabeth. C'était trop simple.

— Non, ce n'est pas cela...

J'hésitai.

— Je crois que je ne te comprends pas, Élisabeth.

— Nous sommes des êtres forts, Joe. Plus forts que bien d'autres. Sans nous flatter, nous pouvons affirmer que nous avons la tête solide, le corps bien équilibré, une bonne assise financière.

— Pas si fameuse que ça !

— On peut encore l'améliorer, dit Élisabeth. C'est toujours possible. Il arrive un moment où cette amélioration devient urgente. Alors, à quoi nous autres, gens supérieurs, avons-nous recours ? Comment employons-nous notre talent en cas d'urgence ? Nous ne l'employons pas du tout. Nous faisons une chose que le premier venu ferait beaucoup mieux que nous. À la portée de n'importe qui. Nous... nous balançons par-dessus bord un être plus confiant ou moins fort que nous.

— C'était la seule chose à quoi nous pouvions penser.

— Oui, Joe. C'était la seule chose à quoi nous pouvions penser.

Je fronçai les sourcils et elle dut croire que je me fâchais.

— Dors maintenant, mon chéri, dit-elle. Nous reprendrons cette conversation plus tard.

Elle se leva, tira les rideaux, éteignit. Elle revint se pencher sur moi, le visage empourpré, plus petite fille que jamais.

— Tu crois que tu pourras dormir, Joe ?

Et sans me laisser le temps de répondre, elle s'était étendue à mes côtés, attirant ma tête contre sa poitrine.

Nous demeurâmes ainsi un long moment. Assez longtemps pour me donner toutes les occasions du monde. Et je la sentais se contracter et vieillir de minute en minute.

Elle ne se fâcha pas.

Elle semblait désolée et comme résignée. Elle s'écarta de moi et se releva.

— Quand était-ce, Joe ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Était-ce avant que tu me reviennes... ce soir ?

— Bon sang, tu sais très bien ce qu'il en est. Tu le sais depuis des mois.

— Je n'en étais pas *tellement sûre* jusqu'ici, Joe. Mais là n'est pas la question. J'aurais donné ma tête à couper que cette fois-ci,

pour parler comme toi, tu n'aurais pas loupé l'occasion. Puisque je me suis trompée, très bien, ce moment ne reviendra jamais. Nous n'avons plus rien de commun. Je ne peux plus rien pour toi.

Comme elle allait vers la porte, je lui demandai :

— Alors, que veux-tu faire ? Tu es toujours décidée à aller jusqu'au bout ?

— Comment donc ! Je ne suis plus d'avis que c'était trop simple pour nous.

Je la laissai partir. J'avais un peu perdu le Nord quand je l'avais crue en danger. Mais j'aurais bien dû me douter qu'il n'y avait pas de rafistolage possible. Je n'étais toujours pas très chaud pour le crime... qui l'eût été?... mais si c'était le seul moyen de mener une vie heureuse et décente, après tout...

IX

Si vous me ressemblez, vous avez probablement repéré au cours de votre existence des centaines de couples devant qui vous vous êtes demandé pourquoi diable ils avaient bien pu se marier. Et si vous ressemblez à ce que j'étais, vous avez probablement attribué ça aux dérèglements de la boisson ou à la force de persuasion des armes à feu.

Non que je puisse vous expliquer pourquoi j'ai épousé Élisabeth, ni pourquoi elle m'a épousé. Pas exactement. Mais je puis vous dire ceci. Nous savions tous deux exactement ce que nous prenions, à part quelques détails, et nous avons marché à fond malgré tout.

Et, en me reportant en arrière, je trouve cela parfaitement naturel.

Ce fameux soir de pluie où je la ramenai chez elle dans le camion de la société de transport de films, elle descendit, fouilla dans son sac, et me tendit cinquante *cents*.

— Si, je veux que vous les acceptiez, Joe, me dit-elle, alors que je commençais à balbutier. Cela m'aurait coûté beaucoup de prendre une voiture.

— Mais... voyons, mademoiselle Barclay...

— Bonsoir, Joe. Faites attention aux massifs en repartant.

Je lui dis où elle pouvait se mettre ses massifs et ses sous. Je lui dis qu'elle pourrait marcher dans la boue jusqu'aux oreilles avant que je la reconduise une autre fois. Je...

Mais j'avais déjà parcouru plus de quinze kilomètres quand je

lui dis tout cela ! Sur le moment, je ne pus pas plus trouver mes mots que je ne le puis maintenant quand elle me possède. Surtout que je n'avais pas encore la pratique acquise à présent.

Notre rencontre suivante eut lieu un dimanche, quinze jours plus tard. J'étais toujours en fureur, ou du moins je le pensais ; mais quand elle me fit signe de la rejoindre près de la caisse, je courus à elle, comme un chien après un os.

— Venez jusqu'à la porte, me dit-elle. Ici, vous gênez les clients.

Et j'avancai jusqu'à la porte. Là, elle me dit :

— J'aimerais que vous me fassiez une commission, Joe.

Et je répondis :

— Oui... merci.

Elle poursuivit :

— Toute une rangée de fauteuils s'est affaissée. Je voudrais que vous alliez au temple méthodiste et que vous y preniez une trentaine de chaises pliantes. J'ai déjà téléphoné à ce sujet.

J'avalai ma salive, et partis si rapidement que je ne compris pas tout à fait ce qu'elle me demandait. J'avais bien entendu, mais sans comprendre. Et quand je compris, du moins le pensai-je, je ne pouvais toujours pas le croire.

J'obtins les chaises en même temps que quelques regards glacés du pasteur, les ramenai au Barclay et les installai. Tout cela me fit tellement retarder mon départ pour ma tournée qu'une heure ou deux de plus importaient peu. Je m'arrangeai donc pour trouver une réparation à faire à mon moteur, qui dura jusqu'à la fermeture du cinéma. C'est ainsi que je pus de nouveau reconduire Élisabeth chez elle.

Ce soir-là, elle ne m'offrit pas d'argent. Elle dit vaguement qu'elle n'avait pas de monnaie – je savais qu'elle en avait un sac plein – et qu'elle me dédommagerait une autre fois.

Je pris mon courage à deux mains :

— Vous en serez quitte pour pas cher. Dites-moi... je veux dire... puis-je vous poser une question ?

— Mais... certainement.

— Ces chaises... vous les aviez prêtées au temple ?

— Non. Je crois vous avoir dit qu'elles étaient à eux.

— Vous avez emprunté trente chaises au temple pour une séance de cinéma un dimanche soir ?

Elle fronça un peu les sourcils, puis son visage s'éclaira :

— Vous croyez qu'ils en auraient eu besoin ? Oh ! mais je sais bien que non. Il n'y a jamais beaucoup de monde au temple le dimanche soir.

— Eh bien ! tant mieux, ça arrange tout !

Je découvris plus tard que son paternel, ou son grand-père plutôt, avait dans le temps fait des dons de terrains à la plupart des églises de la ville ; à mon idée, elle était persuadée qu'en échange on devait lui rendre quelques services. Et les autres pensaient de même.

Mince, quelle façon de se faire remercier ! C'est comme si on voulait coucher avec la femme d'un type parce qu'il vous doit un billet de mille !

Après cela, alors que je commençais à remarquer bien des choses et à me rendre utile, au lieu de déposer simplement mes boîtes de films dans l'entrée et de filer illico, je la vis s'enfoncer dans toutes sortes de bourdes. Et au lieu de tourner mon nez de l'autre côté, je tombai à pieds joints dans ses ennuis pour essayer de la dépanner.

Son air indiquait bien que tout ne marchait pas fort. Elle avait toujours eu cet air-là. Je le savais et je ne voulais pas la voir autrement... alors.

On n'achète pas une montre de vingt-trois rubis pour la transformer en réveille-matin. Je n'avais pas la moindre intention de la transformer jamais.

L'affaire la plus curieuse arriva un soir, au sujet d'un film en couleurs.

Elle utilisait des appareils Simplex avec des Mazda de neuf cents watts, et la projection sur l'écran donnait des résultats épouvantables. La plupart du temps, on pouvait distinguer s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, mais ils paraissaient tous s'être bagarrés dans un placard à confitures.

— Je vais leur demander de me faire une ristourne, me dit-elle. Je n'ai jamais rien vu de plus mauvais !

— Vous n'obtiendrez aucune ristourne, répondis-je. Cette copie est toute neuve ; c'est justement le hic. Les quelques bandes en couleurs que vous avez passées jusqu'ici étaient vieilles, et les rayons de Mazda les traversaient facilement. Mais maintenant, on fait de plus en plus de films en couleurs, et vous allez probablement en recevoir des quantités.

— Ah ? (Elle s'assombrit.) Alors que faut-il faire, Joe ?

— Bazarder ces lampes et les remplacer par des charbons dont les rayons traversent n'importe quoi.

— Ils sont... très chers ?

— Le changement vous coûtera certainement quelque chose. Mais vous devriez vous en sortir facilement. Parlez-en donc au directeur de la compagnie d'électricité. Prouvez-lui que les charbons utiliseront beaucoup plus de jus, et que le remplacement des lampes lui sera profitable. Si vous vous débrouillez bien, vous

pourriez l'inciter à se charger de la transformation.

Son visage s'éclaira, et elle me répondit qu'elle allait le faire.

Quinze jours plus tard, elle se servait toujours de ses lampes, et, par le peu de paroles que je pus lui tirer, je conclus qu'elle continuerait de s'en servir tant que ça dépendrait du directeur de l'électricité.

Je choisis un soir de tournée courte, conduisis pendant seize heures sans arrêt, et me trouvai de retour à Stoneville de bonne heure le lendemain matin. Après m'être donné un coup de brosse, je me rendis aux bureaux de la compagnie d'électricité.

Le directeur n'était ni un imbécile, ni un péquenot, ni un escroc ; je ne m'attendais pas non plus à ce qu'il le fût. C'était un homme de commerce assez agréable, qui avait passé pas mal de temps à apprendre à fond son affaire. Mais il n'était disposé à se laisser donner de leçon par personne, même s'il avait trotté de par la ville comme un pauvre chien à l'époque où Élisabeth pouvait se permettre de changer de robe six fois par jour.

Je ne me rappelle plus ce que je lui racontai. Rien de bien spécial, je présume. Notre conversation dura environ une demi-heure, ensuite nous allâmes prendre un café ensemble, et ce fut tout.

Le surlendemain, les charbons à arc étaient posés.

Je pourrais vous raconter des quantités de cas semblables, mais ils ne vous apprendraient rien de plus. Il vaut mieux, probablement, que j'emploie ce qui me reste de temps à vous rapporter qu'elle avait découvert pas mal de choses à mon sujet. Tout ce qu'il y avait à découvrir.

Sa mère était en mauvaise santé, et je demandais souvent de ses nouvelles. En retour, Élisabeth s'inquiéta des miens, de mes parents. Et ses questions amenèrent le sujet de l'orphelinat, une chose conduisant à l'autre. Au début, je lui avais raconté que j'avais appris le métier de projectionniste à l'orphelinat. Mais ensuite, je me rappelai lui avoir dit que je m'en étais enfui à l'âge de quatorze ans et, plutôt que de passer pour un hâbleur, je lui avouai toute la vérité.

— Est-ce que la maison de redressement... je veux dire l'école professionnelle... était très dure, Joe ?

— Je le croyais à l'époque. Mais après avoir vu quelques...

Je lui parlai des prisons.

Je lui expliquai ce que l'on éprouvait quand on se trouvait vraiment plus bas que terre, comment on attrapait soixante-douze heures de taule pour vagabondage à peine entrain-on dans une ville, comment on vous rejetait sur les routes avant même que vous puissiez trouver du boulot, ou même ingurgiter un bon repas.

— Je ne retournerai jamais à des trucs pareils, fis-je. Il faudra qu'on me tue d'abord.

— Sinon ? demanda-t-elle.

— Oui. Ce sera *sinon* avant qu'on me rattrape.

Je n'avais pas besoin de lui dire pourquoi je restais attaché à ce qui pouvait sembler un travail misérable, car je *savais* qu'elle *savait*. Elle ne s'y connaissait probablement pas plus en affaires ou en administrations publiques qu'un môme de deux ans. Mais elle voyait les choses de loin, surtout en ce qui me concernait. La plupart du temps, on eût dit que nous regardions tous deux par la même fenêtre.

Ma tournée me menait chez une cinquantaine de clients. Ils achetaient toute la production, que ce fût pour deux jours ou pour une semaine. Je veux dire qu'ils avaient le droit de garder les films une semaine si ça leur chantait, ce qui ne signifie pas qu'ils le fissent toujours. Ils payaient une longue option pour être tranquilles.

Une supposition qu'ils décident de garder le programme quatre jours ou moins, puis qu'ils me le rendent, je l'emporte plus loin et le confie à un autre cinéma pour la moitié du prix. Ce cinéma peut donc faire par semaine un changement de plus qu'il n'était prévu, et moi, j'empêche une petite somme rondelette.

Je devais faire très attention. Ce genre de business est un délit puni par la loi. Mais un type qui transporte lui-même les copies – un type qui sait exactement *qui* achète et à *quelle* société – s'en tire toujours. Les maisons de distribution ne peuvent se permettre de surveiller toutes les bourgades. Elles se doutent bougrement bien qu'elles sont flouées, mais à moins qu'on ne dépasse vraiment les limites, elles laissent courir.

Je ne dépassais jamais les limites.

Ma foi, il ne reste plus grand-chose à ajouter. Stoneville ne contenait pas de spectacles assez importants pour que le Syndicat s'en souciât, et Élisabeth n'avait qu'un pauvre type pour s'occuper de sa cabine. Un de ces gars si délurés qu'ils ont besoin de réfléchir dix à quinze minutes pour savoir par quel bout on frotte une allumette.

Son plus joli succès, c'était de passer le film à l'envers, ou de se tromper de bobines. Mais il en connaissait bien d'autres. Il ratait tous ses enchaînés. Il oubliait de donner le son. Il envoyait le rayon des arcs avant que le film tournât.

Ce fut ce dernier coup qui finalement me mit hors de moi.

À cette époque, j'avais arrangé mes tournées de telle sorte que Stoneville fût mon dernier arrêt, au lieu d'être le premier ; et j'y passais la nuit avant de retourner en ville... Mais oui, à l'hôtel.

Qu'est-ce que vous croyez ?

Bon. Un soir, j'étais donc assis dans la salle du Barclay, quand, subitement, j'en eus plus que marre de ce conard. Déjà, il avait passé une bobine à l'envers. Il avait raté deux enchaînés. Il avait mis le son à plein rendement et oublié de le baisser. Tout cela, ça fait plus de couillonnades qu'un bon projectionniste n'en fait de toute sa vie, mais le conard n'en avait pas encore fini. Immédiatement après son second enchaîné, le voilà qui fout le feu au film.

Si vous êtes allé souvent au cinéma, surtout à ses débuts, vous avez dû voir ceci arriver quelquefois : le film semble frapper l'écran comme une vipère. Ensuite, on dirait que, de derrière, quelqu'un appuie dessus le bout d'un cigare grésillant.

Cela vient de ce qu'on ne fait pas rouler le film pendant que les arcs sont allumés. Car les arcs sont une fournaise ardente, et rien ne s'enflamme avec plus de facilité ou de rapidité que la pellicule.

Les appareils sont faits de telle façon que seule l'image se trouvant dans le volet brûle. Mais tout le monde ne sait pas ça, et même si on le sait, on s'en fout. Personne ne vous remerciera de ne pas l'avoir fait brûler vif. Personne ne va vous donner son fric pour mariner dans une salle obscure, pendant qu'un imbécile répare sa pellicule.

D'un bond, je fus dans la cabine sans dire un mot, et l'idiot ne me demanda rien. Je lui arrachai la presse à coller et le flacon d'acétone, réparai la pellicule et remis le projecteur en marche. Je m'approchai de lui visage contre visage.

— Comment que tu veux sortir d'ici ? demandai-je. Sur les pieds ou sur les fesses ?

Avant qu'il pût prononcer ce qu'il se préparait à dire – que je n'avais pas le droit de le sacquer et que, si Élisabeth le payait davantage, il travaillerait mieux – je lui cognai dessus. À la manière des flics.

Un coup pour me faire perdre mon temps, un coup pour ne pas répondre à mes questions, un coup parce qu'il ne pouvait pas répondre, un coup parce que ça me faisait mal à la main, un coup parce qu'il avait l'air du dernier des enfants de salaud avec le sang qui lui dégoulinait de partout. Et une douzaine de gnons encore plus forts, rien que pour le principe.

Je lui jetai quinze dollars – son salaire de la semaine – lui enjoignis de filer par la sortie et de continuer tout droit, et lui lançai son veston et son chapeau. Je ne l'ai jamais revu.

Lorsque, après avoir fermé la caisse, Élisabeth monta à la cabine, j'étais encore tellement furieux que je lui dis ce que je venais de faire. Dans tous ses détails.

— Croyez-vous que c'était bien utile, Joe ? demanda-t-elle, en levant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il peut bien foutre ? criai-je. Il a bien trop peur pour vous attaquer, et il n'a ici ni amis ni famille.

— Joe, fit-elle. Ah ! Joe...

Je la reconduisis chez elle, et je m'assis dans la cuisine pendant qu'elle préparait du café et des sandwiches. Elle avait à peine ouvert la bouche depuis notre départ du cinéma, et elle n'en dit pas davantage avant le repas. Enfin, elle s'assit en face de moi et m'examina, le menton appuyé sur ses mains.

— Combien d'argent avez-vous, Joe ? demanda-t-elle enfin.

Je lui répondis que je possédais environ deux mille cent cinquante dollars.

— Moi, je n'ai rien, fit-elle. Rien que le capital investi dans ma salle. En outre, je ne pourrai continuer plus longtemps sans renouveler mon équipement, et, en plus de ça, cette maison-ci est hypothéquée pour quinze cents dollars.

— Je vous prêterai l'argent, dis-je. Vous pouvez prendre tout ce que j'ai. Et je vous trouverai un projectionniste capable.

— Pour quinze dollars par semaine, Joe ?

Elle secoua la tête.

— Et je ne veux rien accepter de vous. Je ne pourrai jamais vous le rendre.

— Alors...

J'hésitai.

— J'ai une bonne dizaine d'années de plus que vous, Joe.

— Et alors ? Écoutez... est-ce que nous parlons de la même chose ? Alors, mettons-nous d'accord. Je ferai marcher la cabine jusqu'à ce que j'aie pu dresser un petit gars assez malin pour exécuter le travail convenablement. Je demanderai quinze jours de vacances. Et vous pourrez avoir mon argent, soit comme cadeau, soit comme prêt. Merde, on ne sait jamais si la veine tournera. Mais tant que...

— Joe... Non...

— Je n'ai pas l'habitude d'acheter les femmes. Pas vous, toujours !

Elle me regarda ; ses yeux devinrent de plus en plus grands, de plus en plus noirs. Ils étaient baignés de larmes, et pourtant il y avait aussi un sourire, un sourire qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais jamais vu, ou de ce que je devais revoir jamais – venant d'elle ou de quiconque.

— Joe, vous êtes tellement bon ! J'espère que vous penserez toujours à ça : vous êtes bon.

— Oh, merde ! répondis-je. Vous devez me confondre avec un

autre. Moi, je ne suis qu'un pauvre type.

Elle secoua la tête d'une manière imperceptible, et ses yeux se firent plus profonds encore, et plus sombres; et elle aspira longuement, comme un nageur qui va plonger.

— C'est vraiment dommage, Joe, que vous ne vouliez pas m'acheter... alors que vous êtes le seul être à qui je pourrais me vendre...

... Je n'ai plus qu'un petit détail à ajouter à notre propos : notre mariage, et il est sans doute inutile.

Ce qui sent bon chez l'épicier peut très bien puer dans la marmite. On ne peut en vouloir à un train de suivre ses rails. Et dix ans, ça fait un sacré bout de temps.

Alors, pour en revenir au présent...

X

Le lendemain matin, lorsque je descendis vers dix heures, Élisabeth se trouvait dans le salon avec le vieil Andy Taylor. On se serra la main et je demandai à Élisabeth pourquoi elle ne m'avait pas appelé.

— Je l'en ai empêchée, fit Andy. Je ne m'arrête qu'une minute ; rien d'urgent. Vous avez fait un bon voyage en ville ?

— Comme ci, comme ça.

— Comment vous êtes-vous blessé à la main ?

— Je me suis blessé en ouvrant une bouteille, répondis-je. Ce n'est pas grave.

C'est un vieux busard malin. Un busard, c'est justement à cet oiseau-là qu'il ressemble, maintenant que j'y pense. Il a des cheveux d'un gris roux qui pendent toujours sous son chapeau, parce qu'il est trop radin pour les faire couper, et son nez ressemble à un bec. Je n'ai jamais aperçu ses yeux, à vrai dire, tellement ils sont enfoncés dans leurs orbites. Et je ne lui ai jamais vu porter autre chose qu'un vieux costume trop lâche qu'on aurait pu battre une éternité sans en faire partir toute la poussière. Il a plus de soixante ans. Il habite un rez-de-chaussée, dans l'un de ses immeubles.

— Où est donc votre boniche ? demanda-t-il tout à coup.

— Comment ? fis-je. Vous voulez parler de Carol. Mais je crois qu'elle est...

— Je lui ai donné quelques jours de vacances, dit Élisabeth. La pauvre petite n'est encore allée nulle part et n'a rien pu faire

depuis qu'elle est entrée chez nous.

— Je l'ai vue à l'arrêt du car. Je me demandais où elle se rendait.

Je me mis à rire et j'allumai une cigarette.

— Ne me dites pas que vous ne l'avez pas appris ?

— J'en avais l'intention, puis ça m'est sorti de la mémoire.

Il eut un demi-sourire. Il devine que chacun sait comment il est, et il s'en fiche. Il est bien assez riche pour se le permettre.

— Je prendrais bien une de vos cigarettes, fit-il.

Je lui en offris une Élisabeth s'excusa et sortit.

Andy restait assis, à tirer sur sa cigarette, tellement que je m'attendais à chaque instant à la voir disparaître dans son gosier. Tant qu'il fuma, il resta silencieux. Il alla ainsi jusqu'à la dernière bouffée.

— Et alors, qu'est-ce qui vous amène, Andy ? lui demandai-je, lorsqu'il eut laissé choir son mégot dans le cendrier. Des exos pour ce soir ? Je vous les laisserai à la caisse.

— Merci, Joe.

— Je crois que mon assurance-clients vient à échéance ce mois-ci. Je puis vous donner un chèque tout de suite si vous le désirez.

— Rien ne presse, Joe. Rien ne presse.

Je commençais à m'impatisser. Je devinais ce qu'il avait en tête. Il n'avait jamais cessé de me harceler à ce sujet depuis que c'était arrivé.

— Vous ne venez pas me proposer de vous louer une autre salle avec un pourcentage sur les recettes brutes, hein ? demandai-je.

— Non. Sûrement pas.

— Parfait. Je vous écoute. Vous parlerez quand vous voudrez.

— Vous m'avez eu jusqu'au trognon, Joe. Vous l'admettez ?

— Mais oui ! Vous m'en auriez fait autant si vous aviez pu.

— Non, Joe. Je suis dur en affaires, d'accord, mais je n'ai encore jamais volé un sou à personne.

— Je ne vous ai pas escroqué. J'ai été plus malin que vous.

— À votre place, je ne m'en vanterais pas, Joe. On n'a pas besoin d'être très intelligent pour tromper celui qui a confiance en vous. Pour ça, il existe d'autres qualificatifs.

— M..., vous l'avez voulu. Mais comment voulez-vous y remédier, maintenant ?

— Je laisse ça à votre jugeote, Joe. Vingt-cinq dollars par mois, cela ne paie même pas les impôts et les charges de l'immeuble. Quelles sont vos intentions ?

— Je vous l'ai déjà dit, Andy. Je serais d'accord pour annuler le bail, si vous acceptiez de transformer l'immeuble, d'en faire autre chose qu'une salle de cinéma.

Il grommela :

— Hum ! Et ça coûterait ?

— Énormément. Assez pour que vous ne puissiez le reconvertir en cinéma, quelque somme qu'on vous offre.

— C'est votre dernier mot, Joe ? Vous êtes décidé à ne rien faire ?

— Absolument rien ! Vous devriez le savoir maintenant. Vous n'avez pas besoin d'argent, alors je ne m'en fais pas pour vous. Et rien au monde ne peut me forcer à vous verser plus de vingt-cinq dollars par mois.

— Et vous-même, Joe ?

— Comment ?

— Ne croyez-vous pas que vous devriez agir autrement, pour votre santé ?

— Pour que ma conscience ne me tourmente pas ? Me faites pas rigoler, Andy.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

L'air renfrogné, il se leva.

— Je vois bien qu'il est inutile de discuter avec vous. Mais écoutez-moi, Joe Wilmot. Vous feriez bien de changer, sinon... sinon...

Il fit demi-tour et sortit sans terminer sa phrase.

J'allai dans la cuisine me verser une tasse de café.

Élisabeth, elle aussi, buvait du café ; j'essayai d'entrer en conversation avec elle. Après tout, nous étions mariés depuis dix ans, et il nous restait peu de temps à demeurer ensemble.

Mais elle n'ouvrit pas la bouche et je ne m'en souciai pas.

Elle n'avait plus rien de la petite fille, ce matin. Elle paraissait bougrement vieille.

Je roulai vers la ville en bâillant, avec le désir que toute cette affaire fût terminée pour que je puisse me détendre et me reposer.

... Je pris mon courrier à la poste dans mon casier, et le lus dans ma voiture. Rien que du banal. Confirmations de locations, publicité, un numéro du *Motion Picture Herald*. Je mis les lettres dans ma poche, et j'ouvris le *Herald*.

Il y était question d'une affaire que je suivais avec intérêt. Un exploitant de l'ouest de notre province avait déposé une plainte contre les grosses maisons de distribution pour les obliger à lui fournir régulièrement des films. Il y avait deux ans de cela, et on continuait toujours de demander des preuves. Mon opinion personnelle, c'est que ce brave type aurait mieux fait de transformer son cinéma en stand de tir.

On ne peut jamais gagner contre les maisons de location. Elles

ont trop d'atouts dans leur jeu. Les substitutions en sont un exemple.

De temps en temps, je reçois à la place d'un autre un film que je n'ai pas loué. Il faut qu'il en soit ainsi dans un commerce où une denrée éminemment périssable a plus de cent acheteurs.

À moi, cela arrive rarement, parce que je suis un exploitant important. Mais si je ne l'étais pas... vous voyez ce que je veux dire? Je recevrais vraisemblablement dix fois sur dix un autre programme que celui sur lequel je comptais. L'argent que j'aurais dépensé pour ma publicité serait fichu. Mes clients ne sauraient jamais au juste ce que je passe.

Dans une salle de petite ville, une grosse partie de la clientèle est formée par les fermiers et les habitants des bourgades avoisinantes. Si je me mets sur le pas de ma porte, je vois arriver des gens d'une douzaine de villages différents. Pourquoi? Parce que je reçois les films avant les petites bourgades.

Ce n'est que justice, du reste, puisque je possède une salle plus grande et plus belle, et que je puis payer plus cher que les exploitants des petites villes. Et les distributeurs ne demandent pas mieux que de me donner la préférence. Sinon, je n'aurais plus qu'à boucler. Cela ne m'amuserait pas du tout de diriger mon entreprise, alors que n'importe quel bourg voisin pourrait passer de grands films avant moi. Cela ne m'amuserait pas plus que de prouver devant les tribunaux en quoi j'ai le droit d'enlever ses clients à un autre exploitant.

Jimmie Nédry arriva vers onze heures, et nous entrâmes dans la salle. Nous en étions au jeudi, et notre programme du vendredi aurait dû être arrivé pour être visionné. Mais il n'était pas là. Je téléphonai à la maison; on ne l'y avait pas déposé.

Je demandai l'inter, et j'obtins Jiggs Larrimore au bout du fil. Jiggs est directeur de l'une des petites maisons de location. Je n'ai pas particulièrement besoin de lui, mais lui a fichtrement besoin de moi.

— Je crois qu'il y a une petite erreur, Joe, me dit-il. Écoutez, voilà ce que vous allez faire. Continuez de passer le film que vous aviez cette semaine, et nous prendrons à notre charge le supplément de location.

— Oui? Eh bien, moi, je vais vous dire ce que vous allez faire. Vous allez me faire livrer mon programme, et vivement!

— Voyons, écoutez, Jo...

— Il me le faut pour mon week-end. Vous savez bien qu'il me faut un *western* le vendredi et le samedi. Les péquenots ne veulent rien d'autre.

— Mais il est trop tard pour...

— Tu parles ! À d'autres, Jiggs. Craig-City a annoncé ce film pour aujourd'hui. J'ai vu la publicité dans mon journal local. Vous allez m'envoyer la copie qui leur est destinée, Jiggs. Peu importe, dans une ville comme la leur, si on présente une revue de cow-boys ou si l'on passe un film.

— Mais... mais... (je l'entendais avaler sa salive) je ne crois pas que nous puissions faire ça, Joe.

— Pourquoi ? Parce que c'est une des salles de Sol Panzer ?

— C'est que, vous comprenez...

— Écoutez. Combien en fournissez-vous, de ces Panzpalaces ? Sol vous donne une date quand ça lui chante, et ce n'est pas souvent. Moi, je vous prends tout en bloc. Envoyez-moi cette copie, Jiggs. Et illico. Sinon, j'annule toutes les commandes que je vous ai passées.

Jiggs soupira :

— J'ai compris, Joe. Je vous l'envoie.

Je raccrochai et me retournai vers Jimmie Nédry.

— Ça va faire les pieds à notre ami Sol Panzer, dis-je. Il s'y reprendra à deux fois avant de faire de la publicité dans notre patelin.

— Oui, fit Jimmie. Et après ?

Je laissai tomber et sortis. Je savais bien que Jimmie se tourmentait avec ses histoires d'argent, et j'aurais cru que ça le ravigoterait un peu de m'entendre engueuler Jiggs Larrimore. C'est une des raisons qui m'avaient poussé à crier comme ça. Mais Jimmie n'avait pas réagi comme il aurait dû. Il ne pensait à rien d'autre qu'à ses propres embêtements.

Une seconde, l'idée me vint qu'il y avait derrière cette erreur plus que le désir de Sol Panzer de me jouer un sale tour. Et, si bête que ce fût, j'en eus le frisson.

C'était une de ces choses qui arrivent tous les jours. Cela ne pouvait être rien d'autre. J'avais fait du Barclay un cinéma si puissant que personne ne pouvait y toucher, et tout le monde le savait.

Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser :

Est-ce que ce ne serait pas la fin de tout ? Est-ce que ce ne serait pas croquignolet d'aller s'embringer dans un crime pour découvrir ensuite qu'il était inutile ?

Je traversai la place à grand renfort de poignées de mains, de tapes dans le dos, parlant récoltes et gosses, et j'arrivai au café de Sim. J'entrai, je bus une bouteille de bière et j'en offris une à Sim. Il y avait là pas mal de jeunes gens et, en un clin d'œil, ils se groupèrent autour de moi : j'avais récolté un tas de nouvelles histoires de cinéma. Après avoir bien ri, ils me payèrent un ou deux demis et je repartis... Au fait, avant, j'achetai un sac de pastilles de menthe.

Un peu plus loin, je rencontrai le Pasteur Connors, de l'Église Chrétienne. Je lui achetai deux des billets qu'il vendait pour une vente de charité et lui remis une invitation pour une de nos séances. Je savais qu'il ne s'en servirait pas et qu'il ne pourrait la donner à personne, puisque j'avais inscrit son nom dessus.

— Écoutez, Monsieur le Pasteur, lui dis-je. Si vos dames patronnesses désirent dresser un de leurs comptoirs dans mon hall, je serais heureux de leur faire ce plaisir.

— Merci, frère Wilmot ! Elles seront enchantées.

Il me quitta tout content. Moi aussi, j'étais content. Ce comptoir amènerait de la foule, et où il y a de la foule, il y a des affaires.

Environ une demi-heure plus tard, je croisai Jeffery Higginbotham, le principal du Collège. Nous n'avons jamais été très intimes, mais nous nous comprenons à merveille. Il se tourmentait... à mon sujet. Ses élèves de quatrième donnaient une pièce le mois suivant. Ils avaient choisi un samedi soir pour leur fête. Qu'en pensais-je ?

Naturellement, ça m'embêtait beaucoup, mais je ne lui en dis rien.

— Mais c'est parfait, fis-je. Je vous prêterai ma salle.

— Nous ne pouvons accepter, répondit-il. Vous n'allez pas perdre la recette d'une soirée pour nous, monsieur Wilmot.

— Oui, ce serait une perte, mais je vous la prêterais quand même si ce n'était que je risque de contrarier les commerçants. Vous savez qu'une séance de cinéma amène beaucoup de monde en ville. J'ai bien peur que cela ne leur fasse pas plaisir si je ferme un samedi soir.

— Non, cela ne leur fera pas plaisir. Mais...

— J'ai une idée ! Je vous abandonnerai ma salle à partir de minuit. Les gosses seront ravis. Un spectacle à minuit, comme dans les grandes villes ! Et vous aurez ainsi quantité de spectateurs que vous n'auriez pas eus autrement. Car la plupart de ceux qui viendront voir le film resteront pour la pièce.

— Pas mal raisonné, fit-il avec un sourire malicieux. Et la plupart de ceux qui ont l'intention d'assister à la pièce arriveront plus tôt pour voir le film. Vous n'y avez pas pensé ?

— Pas une seconde !

Nous éclatâmes de rire tous les deux, et je poursuivis ma route. J'arrivai au cinéma à deux heures, au moment où la matinée commençait.

M^{me} Artie Fletcher, ma caissière – oui, et en même temps la présidente des Auxiliaires de la Légion – téléphonait, le dos tourné au guichet. Au-dessus du téléphone, j'ai fait mettre un écriteau : LES COMMUNICATIONS PERSONNELLES SONT INTERDITES, et je lui ai fait plus d'une allusion à ce sujet. Mais cela ne l'émeut en rien. Elle doit se dire que les règlements ne s'appliquent pas aux Auxiliaires de la Légion.

Je ne le crois pas non plus.

Plusieurs personnes attendaient pour prendre leurs billets.

Mon portier est Harry Clinkscapes, capitaine de l'équipe de football du Collège. Si je pouvais l'acheter pour sa valeur intrinsèque et le revendre pour la valeur qu'il se donne, je me retirerais millionnaire... Il ne possède même pas la simple honnêteté qu'on pourrait attendre d'un grand imbécile à face de citrouille comme lui. Je sais qu'il truque le distributeur à cacahuètes, et si je ne le surveillais pas de près, il ferait passer gratis une douzaine de poules par jour.

Je fermerais les yeux s'il n'y en avait qu'une ou deux.

La journée passa vite. J'arrivai à cinq heures sans m'en apercevoir. Je dînai au Palace Restaurant, j'allai manger des gâteaux et avaler un café chez Mike, et j'achetai des cigarettes au tabac de la ville.

Peut-être trouverez-vous cela mesquin et intéressé, cette façon de distribuer ma clientèle un peu partout et peut-être critiquerez-vous aussi les autres détails que je vous ai rapportés. Mais quand tout le monde fait pareil, pourquoi se gêner ?

Bower – le type qui tenait l'autre cinéma auparavant – ne se prêtait jamais à ces combinaisons. Et voyez ce qui lui est arrivé. Élisabeth non plus, et voyez dans quelle situation elle se trouvait lors de notre première rencontre.

... Je ne vous l'ai pas dit, je crois, mais Élisabeth avait choisi d'exploiter un cinéma parce qu'elle se savait peu avenante et elle pensait que dans ce métier elle n'avait pas besoin de l'être.

Les gens déposeraient tranquillement leurs sous, passeraient à l'intérieur et la transaction serait terminée...

Qu'elle croyait !

À six heures, je remplaçai Jimmie Nédry pendant deux heures. Ensuite, je retournai dehors.

Le Shérif Rufe Waters et son adjoint Randy Cobb, sortant de la foule, m'accrochèrent.

— Le spectacle est bon ? demanda Rufe.

— Pas mauvais.

— Vous n'auriez pas une ou deux places libres ? fit Randy.

— Bien sûr que si, dis-je, en faisant un signe de la tête au portier. Entrez donc.

Moins d'un quart d'heure après, Web Clay, le juge d'instruction du canton, se montra avec sa femme et je dus les faire entrer également. Avant la fin de la soirée, j'ai bien dû faire entrer une douzaine de personnes.

Bon sang, je ne comprends pas ces gens-là ! Je ne comprends pas leur sentiment. Bien sûr, que j'ai des places libres ! C'est même le seul genre de places que je peux vendre ! Et si, moi, j'entrais dans une banque pour demander si on n'aurait pas un ou deux petits billets de mille de livres...

C'est la même chose !

Un jour, le Club littéraire avait invité un auteur et, comme je m'étais laissé avoir d'un billet, j'allai l'entendre. C'était une espèce de grand empoté appelé Thomas ou Thompson, peu importe, et je présume qu'il devait en avoir gros sur la patate, parce qu'il mettait toute la gomme.

Il passa le plus clair de son temps à nous parler des gens qui lui demandaient ses livres gratis et qui semblaient persuadés lui faire ainsi un plaisir extraordinaire. Il déclara qu'on perdait son temps à faire de l'ironie avec eux, et que le code criminel devrait bien être révisé pour permettre l'homicide quand il s'agit de crétins pareils.

Il n'y avait pas un seul individu dans la salle qui ne m'eût, à un moment ou à un autre, demandé des entrées de faveur. Eh bien, figurez-vous qu'au lieu de se fâcher ou d'avoir honte, ils manquèrent se décrocher les bras à force d'applaudir ! Ils ne se rendaient nullement compte qu'ils étaient de ceux dont parlait l'auteur.

Bref...

À dix heures et demie, M^{me} Artie Fletcher ferma son guichet si vite qu'elle faillit arracher les doigts d'un client, et Harry Clinkscales déguerpit avant même d'avoir débranché l'appareil à cacahuètes.

Je jetai un regard à l'intérieur. Jimmy Nédry faisait justement l'un de ses enchaînés parfaits, et sa fille Lottie, mon ouvreuse, nettoyait les allées. Je ressortis. Je n'avais pas besoin de m'inquiéter au sujet de ces deux-là. Ils resteraient fermes au poste tant qu'il y aurait un spectateur dans la salle, et tout serait en ordre parfait quand ils partiraient.

J'allai à la caisse, vérifiai la recette et l'enfermai dans le coffre-fort. Juste avant minuit, pendant que j'inspectais la salle pour la

dernière fois, les deux fils de Jimmie arrivèrent avec ce qu'il leur restait de publicité. Ils avaient couru toute la journée et ils tremblaient de fatigue, tellement hors d'haleine qu'ils pouvaient à peine parler. Avec Lottie, ils se dépêchèrent de rentrer chez eux pour préparer le souper avant l'arrivée de Jimmie.

La pensée me frappa subitement que, seuls, ceux à qui on pouvait se fier et qui travaillaient le plus dur, étaient justement ceux qui ne comptaient pas. Ce n'était pas juste, mais c'était ainsi. Et je me demandai pourquoi.

Je me demandai, puisqu'il y en avait tant et tant, pourquoi ils ne se groupaient pas pour diriger les choses par eux-mêmes. Et je me promis que, si jamais ils réussissaient à s'organiser de façon efficace, ils pourraient me compter parmi eux !

XII

Le samedi matin Élisabeth m'éveilla de bonne heure.

— On vient d'apporter le film, Joe. Il est là.

— *Les Dangers de la Jungle ?*

— Oui. Lève-toi vite. Nous avons beaucoup à faire.

Je dis : « O.K. », et elle quitta la pièce. Je n'avais pas envie de me lever. Je voulais rester où j'étais et laisser tout ce qui allait arriver dans la brume lointaine de l'avenir. Et je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas parce que, alors que je ne voulais pas faire la chose, je ne voulais pas *non plus ne pas* la faire. Cela doit paraître idiot, mais je ne vois pas comment je pourrais dire autrement.

Quelques jours auparavant, n'importe quel petit incident eût suffi à me faire stopper net. Comme par exemple, l'affaire du vagabond. Mais maintenant, je savais que rien ne m'arrêterait. La combine ne m'avait pas plu, mais je ne l'avais pourtant pas combattue. Je m'étais laissé balancer avec elle, m'y habituant de minute en minute, et maintenant elle se balançait toute seule.

Je ne pouvais plus reculer.

Je ne *voulais* pas reculer.

En sortant de la salle de bains, je jetai un coup d'œil dans la chambre d'Élisabeth. Un chapeau couvert d'un voile épais gisait sur une chaise, près du lit. Tout près se voyait une petite valise. Le chapeau était vieux et nul ne s'apercevrait de sa disparition... en supposant que quelqu'un eût des soupçons et se mit à contrôler. Les quelques objets qu'elle emportait dans la valise passeraient, eux aussi, inaperçus.

Je descendis, avalai une tasse de café, et me dirigeai vers le garage.

Avec les *Dangers de la Jungle*, j'avais reçu un documentaire, des actualités et un dessin animé. Cela faisait en tout vingt-trois bobines de pellicule.

— Je pense à une chose, dis-je. Et si Carol ne recevait aucune réponse ? Il faudrait peut-être mieux attendre que...

— Comment peux-tu attendre ? demanda Élisabeth. Il faut que tu te rendes en ville.

— Pas besoin.

— Mais si, Joe. Plus tu seras loin, mieux cela vaudra. Si Carol ne trouve personne, tant pis. Je rangerai tout et nous essaierons à nouveau dans quelques semaines.

— Mais si quelqu'un venait et voyait...

— Ne dis pas de bêtises ! Je fermerai la porte à clé.

Nous passâmes les bobines sur l'enrouleuse pour en ôter l'humidité. Comme nous les passions à toute vitesse, étant donné que nous ne contrôlions pas le film, cela ne prit pas longtemps.

Je déroulai cinq ou six mètres du comique, et Élisabeth en mélangea le bout avec la bande du grand film. Nous poussâmes le tout sous la table.

J'enlevai le fil neuf de la prise et branchai le moteur avec le fil usagé. Je l'enroulai avec une partie du dessin animé et j'éparpillai le restant sous la table.

Je reculai un peu et inspectai l'ensemble.

Le film touchait le fil dénudé en deux ou trois endroits. Je le déplaçai un peu jusqu'à ce qu'il fût bien placé. Il ne faudrait pas plus d'une minute à Carol. Mais il la lui faudrait bien.

Élisabeth était assise sur le tabouret. Elle semblait encore plus pâle que de coutume.

— Tu n'avais pas besoin de m'aider, fis-je. J'aurais fait ça tout seul.

Elle se leva.

— Tu as fini ? Tu ne vas pas laisser l'autre fil par terre, dis ?

— Pourquoi pas ? C'est le meilleur moyen de s'en débarrasser.

— C'est vrai, dit-elle.

Et ce n'est pas un effet de mon imagination, mais elle pâlit encore davantage.

Elle sortit devant moi. Je fermai le cadenas et lui remis la clé.

C'est ainsi que cela se passa. Nous avions exécuté ces mouvements si souvent en esprit qu'il nous aurait paru plus étrange de ne pas les faire que de les faire.

Je montai dans ma chambre, jetai quelques objets dans une valise et redescendis. Élisabeth, assise dans le salon, se leva et

s'avança vers moi. Je fis un pas vers elle.

— Alors, Joe ?...

— Alors... Ça y est. Je pense que nous ne nous reverrons plus jamais. Du moins, si Carol trouve... une personne.

— Elle en trouvera une, dit Élisabeth. Je n'ai jamais eu le moindre doute là-dessus.

— Eh bien... adieu. Je ne t'oublierai jamais, Élisabeth.

— Tu feras bien, Joe.

— Je... Que veux-tu dire ?

— Vingt-cinq mille dollars.

— Tout cela est réglé. À quoi bon discuter ?

J'espérai qu'elle ne dirait plus rien. C'est affreux d'avoir envie de cogner sur sa femme la dernière fois qu'on la voit.

— Je veux être très explicite, Joe. Si jamais la mémoire te faisait défaut, les conséquences en seraient extrêmement désagréables.

— M... dis-je, pour qui me prends-tu donc ?

— Je ne me suis jamais fait d'illusions.

Et je partis.

... En temps normal, si j'avais décidé d'aller à la ville, je ne me serais pas soucié de trouver des prétextes pour me justifier. J'y serais allé, tout tranquillement. Mais aujourd'hui, c'était différent. Il me fallait une excellente raison pour partir, et une seule me vint à l'esprit.

J'arrivai au cinéma une bonne demi-heure avant Jimmie Nédry et montai à la cabine de projection. Lorsqu'il entra, j'avais décroché du mur le placard aux pièces détachées et j'en avais étalé tout le contenu sur la table de l'enrouleuse.

Tout d'abord, il ne dit rien, se contentant de me lancer ce regard désespéré qui ne le quittait plus, et il enleva son veston, sa chemise et son maillot de corps. Les charbons à arc chauffaient rudement la cabine. Je continuai de farfouiller ; finalement, il me demanda ce que je cherchais.

— Je cherche les cellules photoélectriques de rechange pour nos têtes sonores, dis-je. On dirait que nous n'en avons plus.

— Si, on en a, grommela-t-il.

— Je ne crois pas, Jimmie. Hier soir, je les ai cherchées pendant votre pause et je n'ai rien trouvé. Maintenant, je viens de sortir tout et...

— Je suis sûr qu'elles sont là. Laissez-moi regarder.

Il se mit à trier les pièces avec impatience, d'un air furieux. Il ramassait chaque objet séparément et le remplaçait au fur et à mesure dans le petit placard. Son visage s'assombrit.

— Je... je n'en crois pas mes yeux, monsieur Wilmot. Nous en avons de rechange là-dedans, il n'y a pas plus de deux ou trois jours.

— Vous ne vous en êtes pas servi depuis ?

— Naturellement pas ! Si je l'avais fait, je vous aurais prévenu pour que vous en commandiez d'autres.

— Hum... Avez-vous vu les cellules elles-mêmes, ou seulement les petits cartons dans lesquels elles sont arrivées ?

— Mais...

— Voilà ! À un moment ou à un autre, nous avons dû remplacer les cellules dans les appareils et nous aurons remis les cartons vides dans le placard. Je ne dis pas que ce soit vous. C'est peut-être moi.

— Mais où seraient les cartons ?

— Ils ont dû tomber et on les aura balayés. Personne n'y aura fait attention, s'ils étaient vides.

— Oui, mais...

— Je ne vous reproche rien, Jimmie. Mais il est urgent de nous en procurer d'autres. Il ne faut pas risquer de passer nos films en muet, surtout un dimanche.

— Non, ça la ficherait mal. Vous rapporterez d'autres cellules si vous allez en ville ?

— Je n'avais pas l'intention d'aller à la ville, mais il faut bien que je m'y rende maintenant. Il est trop tard pour que le transport-express puisse nous les apporter, et demain les magasins sont fermés.

— Oui... je vois.

Il se frotta le menton en me lançant un étrange regard perplexe.

— Quand serez-vous de retour ?

— Je reviendrai dès que je me serai procuré les cellules. Sans doute de bonne heure demain matin.

— Vous... vous n'avez pas d'autre raison de passer la nuit là-bas ?

— Quelle raison pourrais-je avoir ?

— Sais pas, marmonna-t-il en se tournant vers ses appareils. Une idée comme ça.

... À cent cinquante kilomètres de Stoneville, je m'arrêtai pour manger un morceau dans un restaurant, et je téléphonai à Carol d'une cabine publique. Elle devait attendre près de son appareil, car elle me répondit immédiatement.

— Je viens en ville, dis-je. Est-ce que je te verrai ?

Elle répondit :

— Non. Je pars tout de suite.

C'était dans l'ordre. C'était ce qu'elle devait répondre.
— Tu as fait partir tes bagages ?
— Pas *tous*, j'enverrai chercher le reste plus tard.
Ça aussi, c'était dans l'ordre.
— Tu as pu voir la personne dont tu parlais ?
— Oui. Elle nous sera très utile.
— Alors, bon voyage. Et sois prudente.
— Oui. Sois prudent, toi aussi.
Nous nous dûmes au revoir, et je raccrochai.

XIII

La voiture chauffait dur lorsque j'arrivai à la ville, et j'avais une excellente raison pour la mener au garage. Je déclarai que je voulais avoir le radiateur décapé, un graissage, et un changement d'huile. Comme on était samedi, les gars étaient très bousculés, et ils ne purent me promettre le travail avant neuf heures du soir. Je rouspétai un peu, mais je leur laissai la voiture.

Évidemment, même si j'étais reparti tout de suite, je n'aurais pas pu arriver chez moi avant Carol. Mais je ne tenais pas à vaguer sur les routes lorsque les choses se déclencheraient. Je voulais pouvoir prouver où je me trouvais.

J'achetai deux cellules photoélectriques à l'établissement de fournitures pour théâtres et cinémas, et les jetai dans la première boîte à ordures que j'aperçus. C'était comme si je fichais douze dollars en l'air, mais ça, on ne pouvait l'éviter. J'avais gardé dans ma voiture les deux cellules que j'avais dérobées dans ma cabine de projection, et je n'aurais pu expliquer la présence des deux nouvelles. Et, après tout, qu'est-ce que c'était, douze dollars ?

Je pouvais prouver que j'avais été obligé de venir à la ville et que j'avais vraiment acheté les deux cellules. Douze dollars pour ça, c'était donné.

Je dînai dans un restaurant du quartier des distributeurs, puis je me promenai au hasard, énervé, ne sachant que faire de moi-même. Toutes les maisons de location, excepté celle de Hap Chance, étaient fermées depuis midi, et je n'étais pas bien sûr de désirer perdre mon temps avec lui. Par contre, un vieux malin comme lui, c'était utile à employer comme alibi en cas de besoin.

Je m'arrêtai en face de sa maison, de l'autre côté de la rue, essayant de décider si oui ou non j'irais chez lui, quand il regarda dehors et me vit. Il se leva, baissa les lumières et tira les volets. Je

me demandais ce qu'il fabriquait, lorsqu'il ouvrit sa porte et me fit signe.

Je traversai la rue.

— Que se passe-t-il, Hap ? demandai-je.

— Entre, fiston, je te dirai ça dans une seconde.

Il ferma la porte, la verrouilla, et nous retournâmes dans son bureau. Il sortit le whisky et deux verres et nous bûmes. Il se versa une seconde rasade.

— Alors, Hap ?

— J'ai un renseignement à te communiquer, mon vieux. Mais je ne voudrais pas qu'on sache que ça vient de moi.

— Très bien. En douce.

— Tu te rappelles notre conversation d'il y a quelques jours ?

— Oui.

— Qu'en as-tu conclu ?

— Ma foi, je n'y ai pas beaucoup pensé. J'ai supposé que vous aviez un acheteur pour une de vos salles, et que vous aviez pensé faire l'affaire avec la mienne.

— Rien d'autre ?

— Non.

Il fronça les sourcils, secoua la tête.

— Peut-être bien. Je ne t'ai pas donné grand-chose comme base... Pourtant, lorsque tu as oublié de prendre ta publicité pour les *Dangers*...

— Je ne prétends pas avoir une mémoire infailible. Qu'avez-vous en tête, Hap ?

— Tu es ruiné, fiston.

— Quoi ?

— Tu es au bout de ton rouleau. Je te l'aurais déjà annoncé l'autre soir, mais je n'étais pas sûr de mes tuyaux. En tout cas, je ne crois pas que tu aies pu y faire grand-chose.

— Mais vous ne m'avez encore rien dit ! Comment ça... je suis ruiné ?

— Sol Panzer commence à s'en prendre à toi.

J'éclatai de rire.

— C'est idiot, Hap !

— Si tu veux, mon gars.

— Stoneville est trop petit pour un Panzpalace. Quatre fois trop petit.

— C'est assez grand, répondit Hap. C'est assez grand, si Sol en décide ainsi. Réfléchis. En dix ans, partant de rien, tu as monté un magnifique cinéma qui marche à merveille.

» Sol pourrait se servir de cet argument s'il avait besoin de se justifier, ce qui n'est pas le cas. Sol Panzer contrôle la Société

Panzpalace. Il a toujours payé de bons dividendes aux actionnaires. Maintenant...

— Je me fous pas mal de tout ça ! Panzpalace ne construit pas de salles en dessous d'un million de dollars. Et un cinéma d'un million de dollars ne ferait pas ses frais chez nous.

— Parce qu'il n'aurait pas assez de clients ?

— Certainement. Comment pourrait-il s'en tirer autrement ?

— Oh, fiston... (et Hap fit claquer sa langue)... d'où sors-tu ?... Tu es né d'hier ? On peut s'en tirer en diminuant les frais de direction, ou plutôt en répartissant ces frais. Toi, tu ne peux pas le faire parce que tu n'as pas d'autre salle pour les répartir. Mais Sol en possède quatre-vingt-treize. Il ne dépend que de lui qu'une salle rapporte gros ou rien du tout.

— Oui, mais... pourquoi agirait-il ainsi ?

— J'y ai fait allusion l'autre soir. Je t'ai demandé si par hasard ta salle ne vaudrait pas un million... ce qui voulait dire, naturellement : est-ce qu'on risquerait la prison si on t'en payait ce prix ? J'ai pensé que nous pourrions nous amuser à la lui refiler.

— Vous avez essayé ?

— À quoi bon ? Ce n'était qu'une bonne intention de ma part. Quand on change un million de dollars, ça fait pas mal de monnaie, mais si on veut en profiter, il faut commencer par le changer. Il faut que Sol construise. Je l'ai compris dès que j'ai pris le temps d'étudier la question.

Je commençais à trembler intérieurement. Je m'essuyai le visage.

— Vous ne me racontez pas de blagues, Hap ?

— Je te jure, mon vieux... Mais je comprends fort bien que ça te chatouille. Si tu veux être convaincu, fais le tour des distributeurs et essaie un peu d'effectuer tes locations pour la prochaine saison. Je crois que tu t'apercevras très vite qu'ils cherchent à t'amuser.

— Bon Dieu !

— Ils ont déjà commencé ?

— Je comprends que c'étaient des prétextes, maintenant. Je n'y ai pas songé sur l'instant. C'est un tel soulagement de constater qu'ils n'essaient pas de vous coller toute leur marchandise que je...

Hap fit de nouveau claquer sa langue, comme s'il compatissait. Je comprenais son point de vue. Sol n'avait pas eu besoin de ses films pour me flouer. Les autres distributeurs lui suffisaient. Et comme cela ne lui coûtait rien, Hap se mettait de mon côté, dans l'espoir qu'il coïncerait Panzer d'une façon ou d'une autre.

— Je ne peux pas te dire à quel point je sympathise, mon vieux. Je me demandais justement...

— Oui.

— Tu pourrais peut-être obliger Sol à s'arranger avec toi. Tu trouveras probablement une bonne douzaine de films chez les petits loueurs et, naturellement, compte sur ma production. Jusqu'au dernier de mes films, et...

— Mais de quoi diable parlez-vous ? Si j'avais la possibilité de louer votre production, elle ne serait pas libre ! Et vous ne seriez pas là en train de me l'offrir.

— Je t'en prie, fiston. Pas si fort.

— Des blagues, tout ça ! Panzer a essayé de jouer sans vous et vous vous en êtes aperçu. Vous vous foutez pas mal qu'il sache que vous m'avez tout dit. Vous espérez même qu'il le saura. Ça lui apprendra à venir vous voir la prochaine fois qu'il partagera un gâteau.

Hap soupira.

— Nous aurions dû nous associer. Vives intelligences... etc. Tu sais ce que j'ai pensé quand je t'ai aperçu ce soir ?

— Je m'en fous éperdument !

— Pas de grossièretés, Joseph. Je pourrais t'en faire repentir.

— Bon... Alors, qu'est-ce que vous avez pensé ?

— J'ai pensé qu'après tout, tu avais compris mon avertissement et que c'était ça qui t'amenait en ville.

— Je ne saisis pas. Je suis venu ici pour acheter des cellules photoélectriques.

— Parfait ! (Son visage s'illumina.) Mais ne soyons pas si cachottiers, toi et moi. Tu connais mon sentiment envers les compagnies d'assurances. Je trouve que c'est plus ou moins le devoir d'un bon citoyen de les rouler.

— Mais, attendez un peu. Je... je...

— Je me suis dit : il y a Joe sur le point de perdre jusqu'à sa chemise, et il y a cette police d'assurance qui reste dans son coin à se couvrir de poussière sans profiter à personne. Et je me suis mis à ta place, fiston. Je me suis dit : que va faire un type malin comme Joe ?

— M... mais...

— Ton cinéma est bien assuré ?

— Naturellement. Mais, nom de D...

— Te fâche pas, fiston. Je suis de ton côté.

— Oui... oui... mais... mais...

Comme j'élevais la voix, il se rembrunit et me fit signe de me taire. Puis ses yeux se rétrécirent et il resta assis à me contempler. Il était inutile de me faire taire. Je ne pouvais plus rien dire. Je ne pouvais plus bouger.

Vous comprenez ? Il se trompait du tout au tout et pourtant il

avait raison. Il avait assez raison pour me flanquer par terre et pour m'écraser s'il le désirait. Et il le désirerait. Il irait jusqu'au bout.

Mais, si mauvaise que fût ma situation, ce n'était pas cela qui me foudroyait. Ce qui m'épouvantait, ce qui me rendait à moitié fou, c'était l'idée que la femme allait mourir *pour rien*. Sa mort ne signifierait exactement rien. Ce n'était qu'un assassinat, rien qu'un assassinat qui ne nous avancerait pas plus que si elle avait continué de vivre.

Et maintenant, je ne pouvais plus rien empêcher. Je connaissais par cœur les horaires des autocars et je savais qu'il était trop tard !

Rien n'est plus silencieux que le quartier des distributeurs le samedi soir. Playgrand était à une demi-douzaine de portes plus loin, mais quand le téléphone y sonna, ce fut comme s'il sonnait dans la pièce voisine.

La sonnerie cessa à Playgrand et commença à Utopian. Puis elle passa chez Colfax, puis chez Wolfe. Et, finalement...

Hap me guettait, tel un vautour. Il cracha sur le tapis sans me quitter des yeux et saisit son récepteur.

— Oui, fit-il. C'est cela... Passez-le-moi... M. Wilmot ? Mais... oui... je crois que je puis le joindre. Y a-t-il un message que vous...

— Donnez-moi ça ! m'écriai-je, et je voulus saisir l'appareil.

Hap me planta son pied dans l'estomac et je me pliai en deux, le souffle coupé.

— Quoi ? fit-il. Mais c'est terrible !... Je ne puis vous dire combien cela me navre... Certainement, je le lui dirai. Certainement ! Tenez, il vient justement d'entrer dans mon bureau. Je vais lui annoncer la nouvelle aussi doucement que possible.

Il raccrocha, versa un plein verre de whisky qu'il me tendit.

— Du courage, mon vieux. Un terrible accident... Ta femme...

Un large sourire illuminait sa figure.

XIV

... Tout Stoneville déplore la mort d'Élisabeth Barclay-Wilmot, femme de Joseph J. Wilmot, le magnat du cinéma local, victime de l'incendie qui éclata samedi soir dans la propriété des Wilmot... On n'a pu encore préciser l'origine de cet incendie, mais on soupçonne que les rats ayant rongé les fils électriques peuvent en être l'une des causes... L'incendie éclata vers neuf heures, peu après le retour de M^{me} Wilmot qui avait été chercher M^{lle} Carol Former, son employée de maison, à

Wheat City. M^{lle} Farmer, qui rentrait à Stoneville après quelques jours de vacances, avait manqué son autocar à Wheat City et avait téléphoné à M^{me} Wilmot de venir la chercher. À leur arrivée, M^{lle} Farmer entra dans la maison et M^{me} Wilmot, pénétrant dans le garage, monta au premier, installé pour la vérification des films. Quelques minutes plus tard, le feu faisait rage. M^{lle} Farmer appela les pompiers de Stoneville qui se transportèrent immédiatement sur les lieux. Mais ils furent impuissants à vaincre les flammes. Bien que la salle de vérification fût ignifugée, la chaleur était si ardente que les murs de soutènement et la maçonnerie extérieure s'embrasèrent et croulèrent... M^{me} Wilmot fut coincée sous une banquette de travail... M. Wilmot, qui se trouvait en voyage pour affaires, fut informé du drame par téléphone. Hébété par le coup fatal et par la douleur, il fut ramené par M. Harbert A. Chance, administrateur d'une société cinématographique. M. Chance, ami de longue date de M. Wilmot, restera provisoirement à Stoneville pour aider son ami dans ses affaires. M. Wilmot a été admis au sanatorium de Stoneville, mais il sera...

... J'ai lu un jour l'histoire d'un garçon qui, par pur hasard, s'était trouvé porté à la tête d'une situation très importante, président d'une société ou quelque chose dans ce genre-là. Il ressemblait comme un sosie au vrai président et, lorsque ce dernier avait pris la fuite, ou avait disparu par accident – on n'avait jamais su au juste – les circonstances avaient voulu que mon héros le remplaçât. Il n'y connaissait absolument que dalle et son seul espoir était de rester à ce poste assez longtemps pour faire sa pelote et peut-être devenir un peu plus intime avec la petite amie de l'autre. Mais il s'aperçut bientôt que l'assiette au beurre était alléchante et il décida de ne s'en aller qu'après avoir fait fortune. Naturellement, il avait une trouille bleue, parce qu'il ne savait pas plus ce qu'il avait à faire qu'un éléphant à qui on donnerait des patins à glace. Mais il réussit à bluffer assez pour que cela parût normal.

Le travail était tout cuit, vous comprenez ? Les secrétaires lui apportaient des lettres à signer ; il les signait. Quand il recevait du courrier, ses vice-présidents ou ses secrétaires généraux s'en occupaient. Quand il y avait des conférences, il n'avait qu'à ouvrir tout grands ses yeux et ses oreilles, et il voyait bien ce qu'il lui restait à faire. Il n'avait rien à décider. On décidait pour lui. À la fin, il se trouva président d'un tas d'autres sociétés, il épousa la fiancée du disparu, et personne ne s'aperçut jamais de rien.

Quand j'avais lu cette histoire, je l'avais trouvée idiote. Je me doutais bien qu'on en tirerait un film et que je serais obligé de le visionner. Mais aujourd'hui, je ne trouvais pas le roman si idiot

que ça. Si je ne m'étais pas tourmenté au sujet de Hap Chance et de ma ruine menaçante, je n'aurais pas été trop malheureux. Jusqu'à un certain point.

Je n'avais pas eu besoin d'expliquer l'accident – si l'on peut dire ! Plusieurs versions circulaient déjà, plus belles que celle que j'aurais pu inventer. Je n'avais pas à jouer l'homme démoralisé et accablé. On m'assura que je l'étais.

Une délégation de citoyens m'apporta des vêtements de deuil le mardi après-midi. Rufe Waters, le shérif, Web Clay, le juge d'instruction, et deux membres de la Chambre de Commerce m'emmenèrent au dépôt mortuaire en conduite intérieure. Rufe et Web m'entraînèrent dans la chapelle pour contempler le cercueil – mais pas l'intérieur – puis ils me firent sortir immédiatement.

La plus grande partie du service se déroula sans moi, parce qu'on m'avait trouvé trop touché et que l'on m'avait installé dans la petite salle de repos. On me fit avaler deux verres d'alcool pour me remettre, et on m'allongea sur le divan. Une fois le service terminé, on vint me chercher.

J'allai au cimetière avec Rufe, Web, un envoyé de la Légion et un délégué de l'Association des Fermiers. Rufe est le leader du Parti démocratique et Web celui des Républicains. Si j'avais dû composer un quatuor pour faire plaisir à tous les partis, je n'aurais pas été plus heureux dans mon choix. Et je n'eus pas à m'en soucier : on le fit pour moi.

Nous avions à peine quitté la ville qu'il se mit à pleuvoir ; à l'instant où nous passions devant notre... *ma*... maison, le rideau de pluie était déjà épais. Je lançai un regard vers le garage... le garage avait disparu. Il ne restait que quelques ferrailles tordues et un enchevêtrement de charpentes et de cendres. Mais il y avait un type qui se démenait à couvrir le tout avec de grands morceaux de bâche.

Je demandai qui c'était.

— L'enquêteur envoyé par la compagnie d'assurances, me répondit Rufe. Il devrait avoir la pudeur de se cacher pendant la cérémonie.

— Je l'ai à l'œil, fit Web. J'espère qu'il fera quelque bourde. Je ne le vois pas très bien venant sur mon territoire pour m'apprendre à travailler !

J'avais envie de demander ce qui se passait, mais je me dis que ce serait déplacé. Et stupide. Plus je resterais à l'arrière-plan, en laissant mes amis discuter pour moi, et mieux cela vaudrait.

Je crois que toute la province se trouvait au cimetière. Il n'y avait pas de place pour la moitié des gens dans l'enceinte et leurs voitures s'étiraient sur la côte à plus de quinze cents mètres de

chaque côté des grilles.

Ils se dressèrent tous au moment de notre passage, les uns debout à même la route, d'autres sur leurs marchepieds, la tête baissée. Cela faisait un drôle d'effet. On eût dit le Jour du Jugement dernier, comme si on les avait arrachés de partout où ils se trouvaient, de tout ce qu'ils faisaient, et qu'ils attendissent la sonnerie de la Trompette avant de pouvoir remuer. C'était impressionnant.

Je me souviens en particulier d'une bonne femme. Elle était debout dans une carriole, un gros bébé hurlant sur chaque bras. Ils semblaient presque aussi grands qu'elle, et elle avait commencé à leur donner le sein, je suppose, parce que son corsage était largement ouvert, et ce que les bébés recherchent pendait de chaque côté. Et ça ne pendait pas droit, ce qui rendait les bébés fous furieux ; ils se tortillaient, hurlaient, essayaient d'agripper les trucs en levant la tête. Mais elle demeurait impassible, le front baissé comme tout le monde.

Nous franchîmes l'entrée du cimetière et descendîmes de voiture. Web et Rufe étaient à mes côtés devant la fosse.

Le pasteur commença son oraison ; un tas de bla-bla-bla au sujet du sang de l'Agneau, et qu'il valait mieux être mort que vivant ; et avec ça, sérieux comme un pape. Et les différents orchestres se mirent à jouer : *Plus près de toi, mon Dieu* ; ils ne pouvaient se mettre d'accord entre eux, encore moins les uns avec les autres. Et les chœurs de l'église étaient toujours en avance ou à la traîne. Et... mais tout ça n'était pas drôle. De ma vie, je n'eus jamais autant envie de hurler.

Certaines choses sont faites d'une manière si médiocre et si peu soignée qu'on donnerait je ne sais quoi pour qu'elles ne fussent pas bien intentionnées, et qu'on puisse en rire sans passer pour un salopard. J'ai eu souvent cette impression en projetant des actualités sur les cérémonies au Tombeau du Soldat Inconnu. Les cliques jouent, les gens chantent, chacun à sa façon qui, à leurs yeux, est la bonne ; les généraux, les hommes politiques, les présidentes d'associations féminines débitent chacun un petit discours pour soi-même. Et leurs intentions sont pures, sacré bon sang (du moins, je l'imagine), et leur responsabilité équivaut à ce qu'était la mienne dans cette mort.

Je me mis à brailler, là, devant la tombe, sous la pluie qui tombait de plus en plus fort. Je me sentais aussi déchiré que si j'avais connu la femme.

Je pleurais tellement que j'y voyais à peine. Une seconde, j'aperçus Carol de l'autre côté de la fosse, puis tout se brouilla de nouveau.

Web et Rufe m'entraînèrent. Nous retournâmes vers la voiture et ils m'y firent entrer, tandis qu'ils restaient à l'extérieur, un devant chaque portière.

Tout à coup, je me dis que j'étais prisonnier; que c'était pour cela qu'ils me gardaient ainsi. Je me penchai pour sortir de la voiture et Web Clay m'aida doucement à reprendre ma place.

J'essayai encore. Je lui frappai la main pour l'écarter.

— Je veux m'en aller d'ici, hurlai-je. Je ne peux plus ! Emmenez-moi d'ici !

— Cela vaudrait mieux, Web, dit Rufe. Joe vient de subir un terrible choc.

Web approuva, et il alla chercher les deux autres. Nous partîmes.

Web m'entourait de son bras, ma tête presque appuyée contre sa poitrine, et Rufe me donna un mouchoir de soie tout neuf pour me moucher. Ils me firent entrer dans la maison.

— Joe, il vous faut un verre bien tassé, fit Web. Rufe, avez-vous de l'alcool dans votre voiture ?

— J'en ai, dis-je, en me redressant un peu. Nous avons tous besoin de nous remonter.

Nous nous rendîmes dans ma chambre; je leur servis des alcools corsés; on essaya de parler un peu. Rufe et Web étaient plus cordiaux avec moi que je ne les avais jamais vus. En bas, Carol et quelques dames de la ville préparaient du café, des sandwiches, des gâteaux.

Lorsque la foule arriva, de retour de l'enterrement, on me fit descendre.

On me fit asseoir, lever, manger des gâteaux, des sandwiches, boire du café, et lorsque les assistants défilèrent devant moi avant de partir, ceux qui s'occupaient de moi allèrent jusqu'à parler à ma place.

— Oui, oui. Vous êtes trop bon.

— Joe est excessivement touché...

— Joe vous remercie infiniment...

Je crois qu'ils auraient serré les mains pour moi s'ils l'avaient osé.

Lorsque la nuit tomba, presque tout le monde avait disparu, sauf les dames qui aidaient Carol. Je remontai, bus encore quelques verres et m'efforçais de ne pas penser. Il tombait maintenant des hallebardes, et le vent se levait. J'entendis Rufe et Web mettre en marche pour retourner en ville, et tout de suite après une autre voiture suivit la leur.

Celle de l'enquêteur de la compagnie d'assurances.

Il me sembla sentir un courant d'air froid. Je crus que l'on avait

laissé une fenêtre ouverte. J'avalai un autre verre d'alcool et parcourus l'étage, pièce par pièce. Toutes les fenêtres étaient fermées. Je redescendis au rez-de-chaussée.

Toutes les dames étaient parties, sauf la femme du pasteur Whitcomb. Elle passait la nuit à la maison, question de convenances. Pendant près d'une heure, elle m'accabla de sa sollicitude. Enfin, elle rejoignit en boitillant la chambre du rez-de-chaussée et referma la porte. Elle doit bien peser dans les cent kilos, et elle n'est pas plus haute que trois pommes. Depuis le temps qu'elle a l'habitude de se faufiler dans les portes, on dirait qu'elle valse quand elle marche.

Lorsqu'elle se mit au lit, un des ressorts claqua comme un coup de feu. Puis il y eut un bruit métallique comme si on traînait un rouleau de barbelés sur un toit en zinc, et toute la maison trembla.

— Tout va bien, madame ? lui criai-je.

Elle demeura silencieuse, du moins pas tout à fait, car je l'entendais respirer bruyamment. Enfin, elle prononça :

— Très bien, merci, frère Wilmot.

J'hésitai.

— Vous êtes sûre que je ne puis rien pour vous ?

Je savais fichtrement bien qu'elle avait cassé le sommier.

— Oh, non, frère Wilmot. Je suis parfaitement bien. Couchez-vous donc.

Carol rangeait toujours la cuisine. Je montai dans ma chambre, bus un verre de plus, et me couchai.

Je ne l'entendis pas monter l'escalier. Elle ouvrit la porte et entra sans allumer ; à la vague lueur d'un éclair, je la vis enlever sa robe.

— Non, il ne faut pas, Carol, murmurai-je.

Elle chuchota.

— Aucun danger. J'ai jeté un coup d'œil dans la chambre de M^{me} Whitcomb. Elle dort à l'intérieur du lit. Le matelas et les ressorts se sont écroulés sous elle.

Je souris. J'eus même un petit rire. C'est drôle qu'on puisse rire, malgré tout.

— Il vaut mieux que tu me laisses, Carol, je t'assure. J'ai attrapé un fichu rhume. Je risquerais de te le passer.

— Je te tournerai le dos, dit-elle.

J'étais couché en chien de fusil, les mains sous l'oreiller, occupant presque tout le lit.

Elle s'allongea, le dos contre moi, et me repoussa doucement pour faire descendre mes genoux. Elle passa un de mes bras sous son corps, et l'autre par-dessus, et elle les croisa sur ses seins ; elle les retint de ses deux mains.

— Maintenant, tu vas te réchauffer, dit-elle.

Et, presque tout de suite :

— Tu as eu peur, c'est ce qui t'a gelé. Tu n'as pas besoin d'avoir peur, Joe.

Je ne répondis rien ; je réfléchissais. Elle reprit la parole.

— Tu m'aimes ?

— Bien sûr que je t'aime.

— Il le faut, Joe. Il le faut ! Tu ne le sais sans doute pas, mais il est trop tard pour changer. Il faut que tu m'aimes.

— Bon sang... mais qu'est-ce que tu racontes ? Je t'aime... sinon je n'aurais pas fait tout ça, hein ?

Elle ne répondit pas immédiatement, mais je sentais qu'elle s'y préparait. Je savais, à un mot près, ce qu'elle allait dire parce que nous n'étions plus les mêmes. Si on ne recule pas devant un meurtre, on ne recule pas devant le mensonge ou la trahison.

— Je ne sais pas, Joe. Sans doute... sans doute aviez-vous peur de moi, de ce que je pourrais faire... toi et Élisabeth. Peut-être que tes affaires ne marchent pas si bien que ça et que tu croyais... enfin...

— Carol ! Je t'en prie...

— Je ne dis pas que c'est ainsi... Je... Ne te fâche pas, Joe ! J'ai dû... j'ai dû faire presque tout, et il faut que je parle ! Je veux parler pour que tu me dises que je me trompe.

— Eh bien, tu te trompes.

Et je me disais : « Mince alors, qu'est-ce qu'il se passerait si je lui racontais la vérité sur Hap et Panzer, et sur le lessivage de mon cinéma ? » Je me disais qu'il me fallait arranger les choses. Elle était assez stupide pour...

— Tu n'essaieras pas de revoir Élisabeth, Joe. Tu me le promets ?

— Mais bien sûr. Pourquoi la reverrais-je ?

— Il ne le faut pas. Tu es à moi, désormais. Tu es tout ce qui me reste.

— D'accord.

— Tu ne chercheras pas à la voir, ni à lui écrire, ni rien ? Promets-le-moi, Joe. Je t'en supplie, Joe.

— Nom d'un chien... C'est entendu, je te le promets.

— Tu me laisseras lui envoyer moi-même l'argent de l'assurance à la poste restante, comme convenu ?

— Oui. Quand je l'aurai reçu.

Et nous continuâmes de parler, chuchotant dans l'obscurité, tandis que la lueur pâle des éclairs frappait les fenêtres, que la pluie martelait la toiture et dégoulinait dans la gouttière. Elle me dit que tout s'était bien passé. La femme n'avait ni amis, ni

parents. Elles s'étaient assises loin l'une de l'autre dans l'autocar. La femme avait à peu près la même taille et les mêmes cheveux qu'Élisabeth.

Carol lui avait annoncé qu'elles repartiraient de Wheat City en voiture, qu'une amie habitant la campagne viendrait les chercher. Et si la femme avait trouvé ce détail bizarre, elle n'en avait rien dit.

Elle et la femme avaient retrouvé Élisabeth dans une rue peu passante. Élisabeth avait quitté sa voiture et était repartie tout de suite. Carol avait ramené la femme à la maison et l'avait fait entrer dans le garage pour lui montrer où elle coucherait...

— Arrête-toi, lui dis-je. Je ne veux plus rien entendre.

— Bon, fit Carol.

— Pardon ! Je voulais dire que je ne désirais plus que tu en parles. Je sais par quoi tu as dû passer.

Après cela, il n'y eut plus beaucoup de paroles échangées.

Au bout d'un moment, Carol se leva, alla verrouiller la porte. Puis elle remonta le réveil.

XV

Le lendemain matin, lorsque je descendis, Appleton, l'enquêteur de la compagnie d'assurances, se trouvait déjà là. J'allai jusqu'aux vestiges du garage pour me présenter à lui.

C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, au langage mordant et sarcastique. À mon arrivée, il était penché sur une espèce de valise posée sur le marchepied de sa voiture. Une valise ouverte en haut, contenant quantité de flacons, de bouteilles et d'enveloppes, avec de petites planches et des crochets pour les maintenir.

— Il ne vous reste pas grand-chose sur quoi travailler, lui dis-je, en regardant autour de nous.

— Oh, j'ai déjà tout ce qu'il me faut. Hier, j'ai fini mes recherches. Ce matin, je jette un dernier coup d'œil.

— Auriez-vous trouvé... un indice quelconque ?

Il eut un demi-sourire.

— Je ne sais pas encore. Tout ce que j'ai ramassé est à mon hôtel. J'ai signé assez de reçus pour permettre à votre juge d'instruction d'en remplir un panier.

— Je suis heureux qu'on vous ait facilité la besogne, fis-je. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit...

— Merci ! Vous n'avez qu'à prévenir le juge d'instruction, le shérif et leurs cohortes que, sitôt mon enquête terminée, vous aurez votre argent.

— Je ne suis pas tellement pressé.

— Ma foi, on est toujours pressé de toucher de l'argent. À quoi attribuez-vous cet incendie ?

— Je ne sais pas trop. D'après les journaux, les rats...

Il renversa la tête dans un grand rire.

— Je parie que vous vous en êtes tenu les côtes, hein ?... Est-ce qu'on trouve des rats dans une pièce recouverte de métal ? S'il y avait eu des rats, votre femme l'aurait su. Aurait-elle seulement osé s'en approcher ?

— Je ne suis pas très calé en ce qui concerne les incendies. Vous avez une idée ?

— J'en ai deux. Ou c'est un incendie volontaire... (il m'épiait, tout souriant)... ou alors, un accident.

— Tiens...

— Pas mal, hein ? Il ne me reste plus qu'à écarter l'une de ces deux hypothèses. Alors, ou je vous ferai remettre votre chèque, ou je vous ferai jeter en taule.

Avant que je pusse ouvrir la bouche, il éclata de rire, en me tapant sur le dos pour me montrer qu'il plaisantait.

— Excusez-moi, monsieur ! Je sais ce que vous devez éprouver en ce moment, et je n'avais pas l'intention de blaguer. Mais je vois tellement de drames que je suis un peu endurci. N'y faites pas attention.

— Il n'y a pas de mal.

— Je serai franc avec vous, Joe... monsieur Wilmot...

— Dites « Joe ».

— Je me sens assez perplexe, Joe... Vous n'aviez pas du tout de fil libre ici ? Tout était sous tube ?

— Certainement. Comme dans ma salle de cinéma.

— Et le fil sur le moteur de l'enrouleuse ?

— Il était bon. Autant que je sache.

Il secoua la tête, d'un air de reproche.

— Vous voulez dire par là que vous n'en êtes pas sûr ?

— Mais si, j'en suis sûr ! M^{me} Wilmot, certainement, aurait été au courant. Elle se livrait à ce travail depuis des années. Si le fil avait été endommagé, elle s'en serait aperçue.

— Selon toute apparence, oui, Joe. Elle ne fumait pas, je crois ?

— Non.

— Eh bien, voilà, fit Appleton. Logiquement, rien n'a causé l'incendie. Et pourtant il y a eu incendie. Vous voyez la raison de ma perplexité, Joe ?

— Oui. Je la vois.

— Depuis quand M^{me} Wilmot effectuait-elle ce travail, dites-vous ?

— Depuis une dizaine d'années. Presque depuis le début de notre mariage.

— Et pourquoi le faisait-elle ? Comprenez-moi bien. Nous ne contestons pas le risque.

— Je présume que, si elle le faisait, c'est parce qu'elle le voulait bien.

— Uniquement pour ça ? dit-il en riant.

— Oui.

— Vous visionnez vos films avant de les passer, n'est-ce pas ? Le fait de les vérifier ici sur la table de montage ne vous faisait gagner ni temps ni argent.

— On ne peut pas dire. Elle tombait parfois sur une bobine enroulée à l'envers ou qui avait besoin de quelques collures...

— Mais pas très souvent... Pas assez souvent pour justifier une telle perte de temps et d'argent ? J'ai l'impression très nette que cette installation était plutôt un embarras qu'autre chose.

— C'était vrai, après tout. Je ne pouvais le nier.

— Dites-moi... effectuait-elle d'autres travaux pour votre salle ?

— Oui. Un certain nombre. Elle mettait de temps à autre la comptabilité à jour. Elle établissait les reçus de dépôt. Des choses comme ça.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?... demandai-je. (Mais je savais bien ce qu'il voulait dire.)

— Mais oui. D'après ce que j'ai appris sur vous, Joe, vous n'aviez nullement besoin de son aide. Vous êtes un homme d'affaires de tout premier ordre. On m'a dit que M^{me} Wilmot n'était pas très experte en la matière.

— Je ne vois pas le rapport que tout cela peut avoir avec l'incendie.

— Il n'y en a peut-être pas.

Il souriait toujours, mais son regard se durcit.

— Pour vingt-cinq mille dollars, je peux me permettre de poser des questions idiotes.

— Je crois comprendre où vous voulez en venir, dis-je avec lenteur. Vous insinuez que ma femme se mêlait de ce qui ne la regardait pas, et que cela m'irritait.

— Eh bien ! Joe ?

Je hochai la tête. Quelque chose me poussa à hocher la tête. Et lorsque j'ouvris la bouche, on eût dit que quelqu'un me soufflait mes mots, les mots qu'il fallait.

— Sans doute vous est-il difficile de comprendre, fis-je. Voyez-vous, M^{me} Wilmot était un peu plus âgée que moi. Nous n'avions pas d'enfant. Je crois que, dès le début, elle s'imaginait ne pas donner assez d'elle-même dans notre association.

Il toussota, comme embarrassé. Je continuai. Je m'entendis prononcer :

— Les tâches qu'elle accomplissait ne m'étaient d'aucune utilité; c'était plutôt une gêne pour moi. Je passais des heures à refaire ce qu'elle avait fait; et quelquefois je m'impatiençais et je criais après elle. Mais je crois que j'en éprouvais toujours un peu de honte après coup. Elle essayait de me dédommager... pour ce qu'elle ne pouvait me donner, et elle sentait qu'elle devait... Dieu veuille qu'elle fût encore là! Elle pourrait bien transformer mon cinéma en établissement de bains que je n'élèverais pas la moindre protestation. Enfin... bref, voilà ce qu'il y avait. Elle se mêlait de tout, et ça me mettait en rogne. Mais nous nous comprenions bien, quand même. Je ne vois rien d'autre à vous dire.

Appleton se moucha.

— Je crois que je... que je saisis la situation, Joe. Je regrette de l'avoir mal interprétée avant.

— Vous faites votre travail.

— Je serai franc avec vous. Nous n'aimons pas beaucoup ces incendies où tout est complètement détruit. Quant à cette petite Farmer... (il baissa la voix)... c'est la dernière personne qui ait vu M^{me} Wilmot en vie. Elles s'entendaient bien toutes les deux ?

— Pas mal du tout, je crois. Cela, je puis vous l'affirmer. Si Élisabeth n'avait pas voulu d'elle, elle ne serait pas restée une minute de plus ici.

— Ça colle avec mes renseignements.

— Si j'avais la moindre idée que Carol...

— Il ne faut pas que je vous influence, coupa-t-il rapidement. Je tâtonne dans les ténèbres.

Je jetai un coup d'œil sur ma montre.

— Je dois partir tout de suite pour la ville, dis-je. Je présume que vous restez encore quelque temps par ici ?

— Mais oui ! Vous me reverrez souvent avant que cette histoire soit réglée.

Je savais bien qu'il pensait ce qu'il disait, et rien de plus. Je m'étais livré à lui autant que je le pouvais étant donné les circonstances. Il avait gobé tout ce que je lui avais raconté au sujet d'Élisabeth.

Carol préparait le petit déjeuner quand j'entrai dans la maison. Je m'assis à la table de la cuisine et j'attendis. Je crois que je prononçai quelques mots au sujet de la bonne odeur du café. Elle

ne me répondit pas, ne se retourna même pas. Bientôt, je la vis porter la main à sa figure.

Je jurai tout bas et me levai. La porte de derrière était fermée et les stores baissés. Je m'approchai d'elle.

— Qu'y a-t-il ?

— R... Rien.

— Allez, accouche !

Je parlais rudement, mais j'étais exaspéré. Tout m'exaspérait. D'un seul mouvement, elle se tourna vers moi, les yeux étincelants.

— J'ai entendu ce que tu lui as dit !

— Ce que je lui ai dit ?

— Oui. Au sujet d'Élisabeth.

Il me fallut une minute pour comprendre. Puis je dis :

— Nom de D... qu'est-ce que tu voulais que je lui raconte ? Que je ne pouvais plus la voir en peinture, et que j'étais foutrement ravi de sa mort ? Ça aurait fait bien dans le tableau, hein ?

— Non... non... Mais tu ne le pensais pas, dis ?

— Naturellement, que je ne le pensais pas.

Elle s'essuya les yeux et essaya de sourire. Je m'assis sur une chaise, et l'attirai sur mes genoux.

— Écoute, Carol, il faut absolument que tu refrènes tes soupçons et ta jalousie. Sinon, ils éclateront au mauvais moment, et ça fera du vilain. Comprends-tu ? Si les gens flairent qu'il y a quoi que ce soit entre toi et moi, cela leur donnera un mobile pour la mort d'Élisabeth... de cette femme.

— Je le sais. Je ferai attention, Joe.

— Il le faut, Carol. Si l'idée leur venait jamais que toi et moi désirions nous débarrasser d'Élisabeth, ils exhumeraient le... cadavre pour l'autopsier. Et comme ils ne sauraient pas au juste ce qu'ils cherchent, ils chercheraient tout ! Et ils découvriraient que ce n'est pas Élisabeth.

— Mais enfin... il ne restait rien...

— Oh, que si ! Il restait les dents, et cela leur suffirait. Les dents leur prouveraient que ce n'est pas Élisabeth.

Elle ignorait ces choses-là. Elle me regarda pour se convaincre que je ne plaisantais pas.

— Peut-être... Tu ne crois pas qu'ils aient déjà ?...

— Pas de danger ! Sinon, nous ne serions pas assis tranquillement ici... Oh, évidemment, il y a eu instruction. Ils ont décrété qu'elle était morte dans l'incendie, et ainsi de suite. Mais ils s'en sont tenus là, et nous ne devons leur donner aucun prétexte pour chercher plus loin. Il faut que tu t'en ailles, pas plus tard que demain...

— Non ! (Elle jeta ses bras autour de mon cou.) Je t'en prie, ne

m'y oblige pas, Joe !

— Mais il le faut, Carole. Cela fait partie de nos plans. Ça la fout mal que nous restions ici ensemble.

— Non ! Ce que nous avons projeté importe peu. Maintenant, c'est différent.

— Tout ira bien pour toi. Tu te trouveras un petit boulot quelconque en ville, et tu pourras continuer tes études. Dans six ou sept mois, quand tout sera apaisé, nous pourrons recommencer à nous voir et...

— Mais s'il arrive quelque chose que j'aie besoin de savoir ? Tu ne pourrais pas m'avertir avant... avant qu'il soit trop tard.

— Ce serait trop tard de toute façon. Ceci n'est pas une affaire que nous pourrions esquiver si les choses s'envenimaient. En tout cas, à la moindre alerte, tu le saurais aussi tôt que moi.

— Non, Joe.

— Mais pourquoi, nom de Dieu ?

— Élisabeth était ta femme, et je suis la dernière personne qu'on ait vue avec elle... Toi, tu étais en voyage lorsque la chose est arrivée. C'est à toi qu'ils s'adresseraient avant d'agir.

— Et puis après ? Tu ne vas pas au Pôle Nord. Si les choses allaient aussi loin et que ma présence te réconforte, je puis t'atteindre facilement.

Elle ne me regardait plus.

— Ils ne peuvent rien prouver contre toi, Joe, dit-elle d'un ton bizarre. Mais contre moi, oui. Si... si l'on m'accusait...

— Oh ! dis-je lentement, je vois.

— Je t'en supplie, Joe...

— Pourquoi ne vas-tu pas au bout de ta pensée ? m'écriai-je. Tu crois que si j'en avais l'occasion, je rejetterais tout sur toi. C'est bien ça ?

Je la remis sur ses pieds et me dressai, mais avant que j'aie pu m'écarter, elle m'avait passé ses bras autour du cou. Elle se remit à pleurer et ses seins frémissaient contre moi ; je la caressai pour la calmer et, finalement, je l'étreignis.

— Tu as tort de penser cela, Carol. Il faut que nous ayons confiance l'un dans l'autre.

— Je... J'ai confiance, Joe ! J'ai confiance en toi, et je t'aime tant que... Ce n'était pas pour cette raison-là que je voulais rester ! Je... j'ai besoin d'être auprès de toi. Il me semble que je ne vis plus quand je ne suis pas auprès de toi.

Nom de Dieu ! J'étais persuadé qu'elle éprouvait ce sentiment, mais même si elle me mentait, cela me faisait du bien. Aucune femme ne peut fâcher un homme en tenant un langage pareil.

— Bon, dis-je, nous en reparlerons. Je crois que tu peux rester

encore quelques jours. Tout s'arrangera peut-être.

— Ce M. Chance... il va séjourner encore longtemps en ville ?

— Je n'en sais rien ! (Et j'aurais donné gros pour le savoir.) J'ai beaucoup à faire. Il se peut qu'il reste quelque temps pour m'aider.

— S'il demeurerait ici avec toi, je pourrais rester aussi ?

Ce coup-là, je ne sus plus que dire. Si cela n'avait dépendu que de moi, Hap se serait trouvé maintenant au fond d'un puits, à vingt pieds sous terre.

— Nous verrons, répondis-je.

XVI

Je déclarai à Carol que je n'avais pas faim, et je quittai la maison sans terminer mon petit déjeuner. Si jamais de ma vie j'avais eu besoin de garder l'esprit clair, c'était le moment ; aussi me défilai-je avant de me trouver embarqué dans une nouvelle discussion.

Je m'arrêtai au Café de l'Elite, où je demandais des œufs au jambon ; et, pendant que je déjeunais, Web Clay entra pour acheter un cigare. Il me vit et s'approcha de ma table. Il avait déjà mangé, mais je le persuadai d'accepter une tasse de café.

Après avoir échangé quelques phrases, je lui dis :

— Web, que pensez-vous de l'incendie ? Et de la mort d'Élisabeth ?

— Vous n'avez pas besoin de me le demander, Joe, répondit-il. La disparition d'Élisabeth est une perte irréparable pour notre communauté. Je la pleure avec vous.

— Je vous en suis reconnaissant, Web. Mais voici ce que je vous demande : croyez-vous qu'Élisabeth ait été assassinée et qu'on ait allumé cet incendie pour maquiller le crime ?

Le sang afflua lentement à son visage. Il alluma son cigare et laissa tomber l'allumette dans sa tasse.

— Vous trouvez que mon enquête n'a pas été assez approfondie ?

— Voyons, Web...

— Vous êtes un ami, Joe. Je savais... je croyais que vous aviez confiance en moi, et je désirais éviter autant que possible de vous faire de la peine. Maintenant, je vais vous dire quelque chose, quelque chose que Rufe et moi sommes seuls à savoir. Alors que les cendres fumaient encore, avant que ce touche-à-tout d'Appleton arrivât ici, j'ai fait venir un inspecteur du Service des

Recherches Criminelles. Il a soigneusement examiné le terrain sans y trouver rien qui prouve que le feu ait été mis volontairement. D'après lui, l'incendie a été provoqué par des rats.

— Mais...

— Je sais. Nous ne voyons pas comment cela aurait pu se produire. Mais, sans l'impossible et l'improbable, il n'y aurait jamais d'accidents ! Avez-vous lu, il y a quelques années, l'histoire de cet employé de quincaillerie qui trouva la mort en ouvrant une caisse de fusils ? Le fusil n'avait jamais été sorti de la caisse d'emballage, mais il était chargé. Cela *n'avait pas pu être* fait à l'usine : l'inspecteur principal l'avait examiné et avait scellé de son poinçon la fermeture. Cela *n'avait pas pu être* fait au magasin, car le fusil n'avait jamais quitté sa caisse. Et pourtant, cela *est* arrivé, Joe.

— Je me souviens de cette affaire, dis-je. Bon. Alors, une supposition que cet incendie n'ait été qu'un accident... et, tout comme vous, je me suis dit que c'en était un. Pourtant...

— Les deux vont ensemble, Joe. La mort d'Élisabeth a sans aucun doute été causée par l'incendie. Il est exact que l'autopsie, telle qu'elle a été effectuée, n'a pu révéler grand-chose. Le cadavre, excusez-moi, Joe, était coincé sous les débris de la table métallique et autres décombres. Mais nous avons pu nous assurer que la mort avait été causée par le feu, et par rien d'autre. Cela nous suffit.

— Je vois.

— Elle est morte par le feu, Joe. Par conséquent, en l'absence de toute preuve d'incendie volontaire, nous savons que son décès est accidentel...

— Oui... oui...

Il ouvrit les mains.

— Vous voyez, Joe ? Je n'ai pas traité cette affaire d'une manière aussi légère que vous paraissez le croire. Je n'ai pas fait beaucoup d'esbroufe...

— Voyons, Web, je ne pensais nullement à critiquer...

— C'est bon ! Je sais que cet Appleton vous harcèle. Épuisons le sujet pendant que nous y sommes. Quand j'affirme que l'incendie a causé la mort d'Élisabeth, je ne néglige pas la possibilité qu'elle ait été assassinée et laissée sur place pour mourir dans les flammes. Vous alliez me poser une question à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Ma foi, l'idée m'est venue que...

— Mais où serait le mobile, Joe ? Il faut bien un mobile, n'est-ce pas ? Vous profitez – excusez-moi – de cette mort. Mais vous étiez absent, et, comme je vous l'ai dit, on n'a trouvé aucune trace de mécanisme à retardement ou quoi que ce fût de ce genre. Et il

reste toujours des traces quand on se sert de trucs semblables... Aurait-elle pu être victime d'un vol ou d'une attaque à main armée par un inconnu ? Nous savons que non. Il n'y avait pas le temps matériel. Elle venait à peine d'arriver quand l'incendie s'est déclaré.

« Il y a bien – comment s'appelle-t-elle donc ? – Carol Farmer. Elle fut la dernière à voir Élisabeth en vie, et elle se trouvait sur les lieux. Mais cela ne nous apprend rien. Élisabeth et elle étaient dans les meilleurs termes. Élisabeth l'hébergeait et lui avait trouvé du travail. Elle venait de lui offrir quelques jours de congé. Elle avait été jusqu'à Wheat City en auto pour la ramener.

« Nous avons beau être amis, Joe, j'ai toujours fait passer mon devoir avant mes amitiés. J'ai été jusqu'à envisager la possibilité – ah, ah ! *l'impossibilité* devrais-je dire – d'une liaison entre vous et M^{lle} Farmer. Ah, ah ! Je n'oserais pas me présenter devant un jury avec une théorie pareille. Un regard jeté sur elle, et on m'enfermerait ! Avec la camisole de force. Ah, ah, ah ! »

J'éclatai de rire avec lui. Je crois avoir déjà dit que personne ne voyait en Carol ce que j'y voyais, moi. Cela me convenait à merveille.

Il continua de parler pendant que je mangeais, en se forçant à la bonne humeur. En quittant le café, nous rencontrâmes Rufe Waters. Appleton était venu l'agacer pour une raison ou pour une autre, et il était fou furieux. Il nous déclara qu'il lui casserait la figure la première fois qu'il le verrait.

Je pris congé de Web et de Rufe et m'en allai droit à mon établissement. Je rangeai ma voiture devant le vieux cinéma de Bower, enchanté de moi-même. Appleton n'arriverait à rien. D'ici quelques jours, il se déciderait probablement à me régler et à ficher le camp.

Je descendis de voiture et m'apprêtai à traverser la rue. C'est alors qu'un papier placé sur le guichet du cinéma de Bower attira mon regard. Je me retournai et remontai le trottoir. C'était une des pancartes d'Andy Taylor. On y lisait :

À LOUER

Société Immobilière Taylor.

Debout, interdit, je contemplais la pancarte, ne sachant si je devais rire ou me fâcher, lorsque Andy s'amena. Il avait dû guetter mon arrivée, quelques maisons plus bas.

— Qu'est-ce que ça signifie, Andy ? m'exclamai-je. Vous savez bien que vous ne pouvez pas louer cet immeuble. J'ai un bail.

— Mais pas le bail qu'il faut, Joe. (Il secoua la tête.) Vos vingt-cinq dollars par mois ne paient même pas mes impôts.

— Pas de ma faute. Je...

— Comment va votre main ?

— Quoi ? Oh, très bien.

— La brûlure semble profonde. Comment ça vous est-il arrivé ?

— Oh, zut ! fis-je, sans réfléchir. Quand on travaille dans les films, on est exposé à...

— Ça vous est arrivé dans la cabine, hein ?

— Où diable voulez-vous que ça me soit arrivé ? Bon sang, Andy, enlevez cette pancarte...

— Cela aurait pu vous arriver chez vous. Dans votre garage, il aurait pu y avoir quelque chose qui ne marchait pas dans vos appareils. Quelque chose que vous auriez négligé de réparer et qui aurait provoqué l'incendie.

— Et ça vous ferait joliment plaisir ! dis-je, mais mon cœur se mit à battre avec violence.

— Ce n'est pas dans votre cabine que vous vous êtes brûlé, Joe.

— Ben merde alors !

— Hum... hum... Je vous ai vu le soir où vous traînassiez devant le Barclay et vous n'aviez rien à la main. Mais elle était bandée le lendemain matin quand je vous ai parlé, chez vous. Je pense que vous vous en souvenez. Vous m'avez dit alors que vous vous étiez coupé avec une bouteille...

— Ma foi, peut-être.

Mais à quoi bon mentir ? Sur ma main débarrassée de son pansement, on voyait bien les traces d'une brûlure.

— Vous désirez toujours que j'enlève la pancarte, Joe ?

J'hésitai en secouant la tête.

— À vrai dire, je m'en balance. Celui qui voudra concurrencer le Barclay avec ce trou à rats, qu'il essaie !

— Je vais l'enlever.

— À votre gré.

— Je vais l'enlever. Je voulais simplement voir votre réaction.

Il fit sauter les punaises qui retenaient la pancarte et froissa celle-ci avec un sourire grimaçant.

— Je crois que nous ferions bien d'avoir tous deux une longue conversation, Joe. En privé.

— Je suis très pris. J'ai beaucoup de travail à rattraper.

— Pas aussi urgent que le mien. Réfléchissez-y, Joe.

Avec un mauvais ricanement, il s'en alla, traînant la semelle. Et je le laissai partir. Je ne lui éclatai pas de rire au nez, je ne lui dis pas d'aller se faire foutre, comme je l'aurais dû. Je ne pouvais pas. Si vous jouez au poker, vous comprendrez ce que je veux dire.

Vous avez en main, disons, un full aux rois dans un gros coup ; chacun abandonne sauf vous et un autre type, un type avec une

forte cave. Il examine vos jetons, les compte et ponte ferme pour la même somme, exactement. Alors? Vous parieriez votre bras droit qu'il ne peut battre votre full royal, mais on ne mise pas des bras droits: rien que des jetons. Et si vous vous trompez, vous voilà hors jeu. Alors, vous laissez tomber et l'autre type gagne... avec une paire d'as.

Je pénétrai dans la salle et montai à la cabine de projection. Jimmie Nédry n'était pas là. Ni Hap. La cabine présentait un désordre inouï. On voyait même une bobine encore montée dans l'appareil de droite. Je la pris, ensuite je la retournai et la rangeai dans le placard à films. Puis je redescendis et parcourus des yeux la rue à la recherche de Jimmie. Dans le cinéma, c'est comme ça. Quoi qu'on ait dans la tête, on ne peut oublier les séances.

Jimmie habitait une petite maison sordide de l'autre côté des voies, et il n'avait pas le téléphone. Je me demandais si j'y ferais un saut avec la voiture quand je le vis tourner le coin dans l'auto de Blair. Blair stoppa peu après le tournant et j'avançai vers eux.

— Toutes mes condoléances, Joe, fit-il. J'espère que vous avez bien reçu nos fleurs.

— Oui. Merci infiniment, Blair.

— J'avais l'intention d'amener Jimmie et sa femme à l'enterrement, mais ils m'ont répondu qu'ils ne s'y sentiraient pas à leur place.

— Mais pourquoi, Jimmie? demandai-je. Le cinéma était fermé. Vous n'aviez pas besoin d'un faire-part.

— Nous n'y sommes pas allés parce que nous n'avions pas de vêtements convenables à nous mettre, ricana Jimmie.

— Eh bien, je sais que vous aviez le désir de venir de toute façon. C'est l'intention qui compte dans ces cas-là.

Blair rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Ce brave Joe! Toujours conciliant, hein?

— Il le faut bien, répondis-je. Vous montez bientôt, Jimmie? Plus qu'une heure avant la représentation.

Il secoua la tête sans me regarder.

— Je prends quinze jours de congé.

— Hein?

— C'est vrai, Joe. (Blair se pencha en souriant.) M. Chance offre des vacances à Jimmie... à plein tarif. Ne me dites pas que vous n'en saviez rien?

— Je n'en savais rien, mais ça va.

— M. Chance est votre associé, maintenant?

— Tout ce qu'il décide est bien, répondis-je. Il a été assez bon pour m'aider ces jours-ci. Il restera probablement encore quelques jours.

Blair se caressait le menton.

— Mon Dieu, du point de vue technique, il n'a pas le droit reconnu aux propriétaires de salles de projeter les films. Mais on vous passera ça. Étant donné les circonstances...

— Merci.

— Pas de quoi, Joe. Vous ne me devez rien.

De nouveau, il se mit à rire. Jimmie ricana. Et ils repartirent tous deux.

Bouillant de rage, je conduisis à tombeau ouvert jusqu'à l'hôtel de Hap.

À mon arrivée, il se trouvait dans sa chambre, en train de s'habiller. Il avait déjà son pantalon et ses chaussures ; et il vint à la porte tout en enlevant les épingles d'une chemise fantaisie à vingt dollars.

— Cré bon sang, Hap ! Quelle lubie vous a pris de donner quinze jours de vacances à Jimmie ? Par quoi croyez-vous donc me tenir ? Je pense qu'il va falloir que je le paye, par-dessus le marché ?

— Pas la peine, mon vieux. Je l'ai payé moi-même en prélevant sur les recettes.

— Je vous ai demandé ce que cela signifiait.

— Une seconde, je vais ouvrir les fenêtres. Comme ça, on pourra t'entendre non seulement chez les voisins, mais dans tout le quartier.

Je m'assis et baissai le ton.

— C'est bon. Videz votre sac !

— Mais c'est tout simple, fiston. J'ai l'intention de rester ici quelque temps et, pour cela, il me faut bien un prétexte. Par conséquent, le jeune Jimmie a besoin de repos ; un repos qui, malgré mes idées vieux jeu, lui semble dû depuis assez longtemps.

— Vous êtes généreux, hein ?

— Pourquoi ne le serais-je pas, puisqu'il s'agit de ton argent ? (Il haussa les sourcils.) Cependant, je dois dire que j'ai beaucoup d'amitié pour ce petit Jimmie. Il est de ces gens qu'on a toujours intérêt à cultiver. Tu vois ça ? L'humble ver de terre perpétuellement écrasé... mais avec de grandes oreilles ?

— Si vous croyez pouvoir lui extirper des renseignements à mon sujet, vous n'en tirerez pas grand-chose.

— Probable, probable... tu as toujours été extrêmement habile. Et puis, a-t-on vraiment besoin de renseignements, hein ? Pourtant...

— Que voulez-vous, Hap ?

— Ah, te voilà enfin raisonnable !

Il s'assit sur le bord du lit et enfourna un bras dans une manche

de chemise.

— Disons... cinq mille dollars ?

— Pour quoi faire ? Pourquoi vous donnerai-je cinq mille dollars ?

— Pour employer un aimable euphémisme, nous dirons que c'est afin de payer le remplacement de seize bobines d'un film inestimable.

— Inestimable ! Cette ordure !

— Ou, par exemple, pour m'empêcher d'accomplir un devoir désagréable. Désagréable, enfin, du point de vue de perdre cinq mille dollars. À part ça, je me fous pas mal qu'on te pendre ou non.

Il alluma une cigarette et tint l'allumette tout en regardant une mouche qui se traînait sur la table de chevet. Soudain, sa main s'abattit et il transperça la mouche. Il la tendit à la flamme, la tournant et la retournant tandis qu'elle grillait et se recroquevillait. Puis il la fit tomber par terre, et l'écrasa du pied.

— Un foutu truc, le feu, hein ?

— Hap... Supposez que j'aie su que Sol Panzer essayait de m'avoir, que j'étais ruiné. Si j'avais essayé de... si j'avais voulu m'en tirer, j'aurais pu mettre le feu à mon cinéma. Il est assuré pour soixante mille dollars, plus quinze cents dollars par semaine de perte d'exploitation.

— Hum... Ah ! fit-il en hochant la tête. Exactement ce que je pensais, jusqu'au moment où j'ai examiné ta salle. Construction parfaite, fiston. Absolument à l'épreuve du feu.

— Mais... mais je n'ai pas...

— Pas de « mais » avec moi, mon vieux, tu n'auras qu'à distraire à mon petit bénéfice cinq mille dollars sur les vingt-cinq mille dus pour ton épouse regrettée. Et en vitesse. Je suis en train d'acheter une nouvelle voiture.

— Je ne peux pas... Je n'ai aucun moyen de les faire activer.

— Non ? Ça se peut. En tout cas, ça ne va plus traîner maintenant.

— Mais...

Il me jeta un regard aigu.

— Tu n'as pas fait de bourdes, hein ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Tout va à la perfection.

— Si je pensais qu'on puisse t'épingler...

Il s'arrêta en fronçant les sourcils.

— Ma conscience est très élastique, tu sais. Je ne suis pas du tout certain que mille dollars la calmeront.

— Oui, je sais.

Je m'étais encore laissé posséder. Si je lui avais dit tout de suite

d'aller se faire foutre... Mais je ne pouvais pas. Pas plus que je n'avais pu dire à Andy Taylor d'enlever sa pancarte. Et maintenant, tant que j'aurais quelque chose à recevoir, ils ne me lâcheraient plus. Et même, s'ils croyaient que l'on pouvait m'accuser du crime, ils n'hésiteraient pas à m'enfoncer d'un coup d'épaulé.

Faudrait être dingue pour taire des preuves dans une affaire de meurtre, à moins qu'on n'y trouve un gros bénéfice. Car c'est grave d'être accusé de complicité. Et puis, la compagnie d'assurances serait sans doute prête à raquer la forte somme pour obtenir des renseignements qui lui feraient économiser vingt-cinq mille dollars.

Hap finit de s'habiller, et nous descendîmes ensemble. Je lui dis que j'allais en ville.

— Oh ? fit-il. Tu ne vas pas prendre la poudre d'escampette, hein ?

— Ai-je l'air d'un imbécile ? Pourquoi le ferais-je ?

— Non. Je présume que tu ne le feras pas. Tu veux contrôler les renseignements que je t'ai donnés sur Panzer. C'est bien cela ?

— Je veux voir si j'y puis quelque chose.

— Comme par exemple ?

— Je ne sais pas. Mais il faut que je fasse un effort. J'ai ici un immeuble qui vaut cent mille dollars. Je ne peux tout de même pas me le laisser souffler sans lever le petit doigt.

Il m'examina un long moment, puis il approuva de la tête et ouvrit la porte de ma voiture. Il alla jusqu'à me prendre par le coude pour m'aider à monter.

— Eh bien, bonne chance, fiston, et tout et tout !

— Adieu.

— J'ai en toi une confiance illimitée, fiston. Je te porte d'ailleurs un intérêt sordide... tu le sais ?

Je partis sans répondre. Je *savais*, oui. Il prélèverait la part du lion sur tout ce que j'entreprendrais. Plus je recevrais d'argent, plus lui et Andy en exigeraient de moi.

Je ralentis légèrement une fois sorti de la bourgade, et cherchai des yeux un carrefour pour tourner. Ça ne me servirait absolument à rien d'aller en ville. Je ne pouvais retenir Panzer en aucune façon ; et même dans le cas contraire, où cela me mènerait-il ? Tout servirait à payer le chantage.

Comme je viens de le dire, je faillis virer. Puis j'appuyai sur le champignon et filai vers la ville. À toute allure.

Carol ? Bien entendu, il n'était pas question de l'oublier. Je ne l'oubliais pas. Mais aussi longtemps que je pourrais l'empêcher de savoir que j'étais ratissé jusqu'à la moelle, tout irait bien. Aussi

longtemps qu'elle serait sûre que je ne la plaquerais pas, elle se ficherait pas mal de l'argent.

Croyez-moi ou ne me croyez pas, c'était Élisabeth qui m'était sortie de l'esprit. Avec Hap et Andy m'agrafant en moins d'une heure, Élisabeth était passée à l'amère-plan. Et du reste, cela n'avait aucune importance. Élisabeth était censée être morte. Je ne pouvais dire à Hap, ni à Andy, que les vingt-cinq mille dollars lui revenaient.

Il le faudrait bien. Qu'avait-elle dit, déjà? *Les conséquences seront extrêmement désagréables si jamais tu perds la mémoire...*

Elle recevrait tout, jusqu'au dernier centime. Sinon, à quoi bon fermer le bec à Hap et à Andy?

Je devais continuer. Je devais conserver toute sa valeur au Barclay afin d'avoir une monnaie d'échange contre le silence de Hap et de Andy.

Avec la meilleure chance du monde, je ne pouvais rien arranger du tout. Avec un tout petit peu de déveine... un tout petit peu... eh bien...

Ce n'était pas juste. C'était fou! Toutes ces misères à cause d'une bonne femme que je n'avais jamais connu... que je n'avais même jamais vue; une bonne femme qui, après tout, ne valait pas un clou.

XVII

Je me réveillai le lendemain matin vers six heures et je demurai dans mon lit, sans savoir que faire, jusqu'après neuf heures. Au fond de moi-même, je crois, j'essayais de me persuader que Hap m'avait possédé au sujet de Panzer. Ou que, peut-être, ses renseignements étaient faux. Et je n'avais nullement envie de me lever pour découvrir la vérité.

Finalement, peu après neuf heures, je sortis du lit, déjeunai rapidement, me fis raser chez un coiffeur et me dirigeai vers le quartier des distributeurs. Je n'avais apporté aucun objet de toilette. J'avais eu peur de prendre le moindre bagage à cause de Carol. Je me demandais maintenant quelle histoire je pourrais bien lui raconter quand je reviendrais.

Dans toutes les maisons de location, on avait entendu parler de mon incendie, et je perdis bien une heure à serrer des mains et à recevoir des condoléances avant de pouvoir arriver à Utopian. Naturellement, les mêmes histoires s'y reproduisirent. Mais le

directeur, s'apercevant que cela m'embêtait, y coupa court en m'entraînant dans son bureau.

Je vous ai peut-être déjà dit que c'était un de mes vieux amis ? Je le connaissais depuis le temps où il faisait des tournées en province.

On but un ou deux verres, tout en bavardant. Au bout de quelques minutes, il sortit sa montre et la consulta.

— Alors, Joe, fit-il, qu'est-ce qui vous amène en ville ? Que désirez-vous ?

— Pas grand-chose, Al. J'avais seulement envie de changer un peu d'air pendant un ou deux jours.

— Je vois. Compris. (Il remua quelques paperasses sur son bureau.) Eh bien, très content de vous avoir vu.

— Je me demandais si vous n'auriez pas déjà reçu quelques bandes pour la saison prochaine. Je n'ignore pas que vous avez toujours d'excellents films, mais si vous en aviez quelques-uns de tout à fait exceptionnels, je serais heureux de le savoir. Je voudrais agrandir ma salle.

Il souriait, il hochait la tête, assis tranquillement.

— Je crois que j'ai quelques fascicules de publicité, Joe... Tenez, voici quelque chose. Regardez ça. C'est bien, hein ? Je ne veux pas dire du mal de mes concurrents, mais vous voyez vous-même que... que...

Son regard rencontra le mien, et les brochures lui glissèrent des mains. Il toussota, et détourna les yeux.

— Vous avez une très belle salle, Joe. J'ai toujours pensé qu'elle était assez grande comme ça.

— Merci.

J'avais bien deviné que ça allait venir, mais cela n'arrangerait en rien les choses. Je savais que c'était puéril, stupide, de discuter. Mais je ne pus m'en empêcher.

— Al, j'avais cru jusqu'alors que j'étais carré en affaires. Je ne fais pas de cadeaux, mais je n'en demande pas non plus. S'il n'est pas intéressant de travailler avec moi, alors c'est différent. Mais j'avais toujours cru le contraire.

— Oh, ça va, Joe ! Je suis dans les affaires, il me faut bien parler argent, mais je ne crois pas que vous nous ayez roulé six fois en dix ans. Je ne dirais pas ça à n'importe qui, mais je vous le dis à vous. Dans mes livres, vous figurez comme un client de tout repos.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Vous m'avez peut-être roulé quelquefois sur les superproductions et vous avez la sacrée habitude de m'expédier de temps en temps des films que je ne veux pas en même temps que ceux que j'ai commandés, afin de

m'obliger à prendre tout ou rien. Mais quand je me remémore toutes nos années d'amitié, je n'y retrouve que des souvenirs agréables. Je serais navré de voir se gâter nos excellentes relations. Si tant est qu'elles doivent se gâter.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Joe. J'aime faire les choses sur une base amicale. Après tout, de quoi discutons-nous ? Ce ne sont là que des suppositions.

— Bien entendu. Oh, bien entendu ! Mais même si ce ne sont que des suppositions, Al, j'ai du mal à comprendre. Je veux dire... je crois que je saisis, mais sans en être bien sûr. La ville ne va pas prendre une extension formidable, et les locations de films sont basées sur le chiffre de la population. Une boîte de film n'est jamais qu'une boîte de film. Si vous me tenez la dragée trop haute, je la trouverai saumâtre. Avec vingt-cinq pour cent de plus, je ferai encore l'effort. Cinquante, et ce ne sera pas encore de la folie furieuse. On me laissera sortir avec une muselière. Mais plus... Alors là, c'est la camisole de force.

— Ça s'est déjà vu, Joe.

— Vous comprenez ce que je veux dire.

— C'est assez difficile. Personnellement, je n'essaie même pas. Je reste là et je prends les commandes... À propos, avez-vous lu la *Lumière de l'Aube* ? Nous l'avons loué aux salles Panzer, ici en ville, la semaine dernière.

— Je l'ai déjà passé. Vous ne vous rappelez pas que vous aviez majoré vos prix pour ce film ?

Il ne parut pas m'entendre.

— Nous l'avons loué à Panzer pour cinquante pour cent des recettes brutes. Il a fait dix-sept mille dollars les cinq premiers jours.

Je me levai et lui tendis la main.

— Alors, au revoir, dis-je. Il faut que j'aille acheter une pommade.

— Bon sang, Joe, je vous aime bien ! Si jamais je puis faire quelque chose pour vous – à titre personnel, naturellement – n'hésitez pas à vous adresser à moi.

— Je ne crois pas que vous puissiez quoi que ce soit, Al.

— Eh bien... (Il me laissa aller jusqu'à la porte.) Revenez un instant, Joe.

Je revins et m'assis de nouveau.

— Joe, j'ai l'impression de me conduire comme un dégueulasse.

— Pourquoi ? Ce ne sont que des suppositions.

— Allez, pas de salades, Joe. Nous savons tous les deux à quoi nous en tenir. Je trouve ça vache de faire un coup pareil à un type qui vient de perdre sa femme.

— Je ne veux pas entamer la discussion avec vous sur ce chapitre, mais il me semble que si Sol était obligé de construire un nouveau cinéma, il aurait pu choisir une autre bourgade que Stoneville.

— Non, je ne le crois pas, Joe. (Al secoua la tête.) Votre petite ville est la meilleure de la province au point de vue cinéma. C'est la seule où il puisse justifier la construction d'une nouvelle salle Panzer.

— Alors, il y en aura une ? Une de ses séries courantes ?

— Il le faut bien. Vous avez une assez jolie salle vous-même. Sol aurait beau sacrifier trois, quatre ou cinq cent mille dollars à la construction d'un bel établissement, il ne parviendrait encore pas à vous évincer.

— Je ne vous comprends pas très bien.

— Mais si ! Vous l'avez dit vous-même il y a quelques minutes. S'il le fallait, vous pourriez payer vos films trois ou quatre fois plus que maintenant, et tenir le coup. Mais vous ne pourriez pas payer six ou sept fois plus. Sol non plus, avec une salle de moins d'un million de dollars. Je veux dire, il ne pourrait pas prouver le bien-fondé de locations aussi élevées.

— Je vois bien, mais en réalité, il ne vous paiera pas les films plus chers que je ne le fais, si même il paye le même prix que moi. Il vous roulera quelque part ailleurs dans son circuit.

Al haussa les épaules.

— J'ai déjà répondu à cela, Joe. La Société Panzpalace contrôle toutes les salles importantes de notre État, les grosses salles qui prennent les films au pourcentage au lieu de les prendre au forfait. Tant qu'elle ne nous demande pas de faire quelque chose d'illégal, nous sommes bien obligés d'en passer par où elle veut.

— Voulez-vous faire un petit pari ? Parions que durant ces dix ou quinze dernières années, Panzer vous a suffisamment tondus, vous et les autres distributeurs, pour amasser de quoi construire cette nouvelle salle.

— Peut-être. Moi, je ne suis qu'employé ici.

— Vous vous jetez dans la gueule du loup, Al !

— Inquiétez-vous plutôt de vous-même, Joe. Quels sont vos projets ?

— Je... je ne réfléchis pas tellement à l'avance.

— Pourquoi n'iriez-vous pas voir Sol ? Vous pourriez sans doute vous arranger. On m'a dit qu'il avait de la sympathie pour vous.

— Oui. Sûrement !

— Mais si, Joe. (Al se pencha vers moi.) Écoutez : tous ces gros bonnets ne considèrent pas les choses comme vous et moi. Aux yeux de Sol, peu importe qu'il y ait un Barclay à Stoneville ou qu'il

n'y en ait pas. Jusqu'à un certain point, bien sûr. C'est sans importance. Mais s'il n'érige pas ce Panzpalace – et, comme je vous l'ai dit, c'est à Stoneville qu'il lui faut l'ériger – il s'imaginera perdre plusieurs millions de dollars.

Je laissai cette phrase s'enfoncer en moi et, si j'en avais encore été capable, j'aurais rigolé.

— Oui, répondis-je. Il est facile de compter comme ça. On a vite fait d'oublier que ce qui ne signifie rien pour soi signifie tout au monde pour celui qui le possède.

— Exactement.

— Mais comment arrive-t-il à plusieurs millions de dollars ?

— Sol a une réputation de faiseur d'argent, n'est-ce pas ? S'il ouvre une salle, le public la considère comme un nouveau gâteau.

— Ce en quoi il ne se trompe pas. Je vois. Les actions Panzpalace vont faire un bond.

— Oui, mais ne vous bercez pas d'illusions, Joe. C'est le secret de Sol, et lui seul sait exactement quand il va nous en faire la surprise. Il va d'abord faire tomber ses actions. Si vous participez tant soit peu au truc, vous risquez d'y perdre jusqu'à votre chemise.

— Pas mal.

— Et ce n'est qu'un aspect de l'affaire, Joe. (Al leva un doigt.) Un nouveau Panzpalace utilisera environ dix mille dollars par an de matériel de publicité. Si vous ou moi achetions un pareil matériel, nous en serions pour nos dix mille dollars, mais Sol se sert à l'infini des mêmes affiches. Et il possède sa propre imprimerie. Ce n'est pas une grosse affaire, un capital d'environ deux cent cinquante mille dollars. Mais...

Mais c'était bien goupillé. Engouffrer un bénéfice de dix mille dollars dans une société de cette importance, cela entraînait une augmentation des dividendes de quatre pour cent.

— Et puis, il y a aussi sa société de transports-express. Ses bénéfices feront un bond sans que cela entraîne une augmentation des frais généraux... Et ses maisons d'équipement, Joe. Vous savez bien ce que représente l'équipement d'une salle de cinéma ; de gros profits, mais des affaires peu fréquentes. Un ordre important envoyé tout d'un coup à ces maisons...

Ma tête commençait à tourner. Je me croyais assez malin, mais auprès de Panzer, je n'existais pas. Il embrouillerait les choses de dix façons différentes, et la situation qu'il créerait serait toujours licite. Ses sociétés *prendraient* de la valeur. Il perdrait certainement à Stoneville, mais cela ne se sentirait même pas, et la salle ne lui coûterait plus rien au bout d'un certain temps. Il pourrait montrer qu'il accroissait les parts de Panzpalace d'un million de dollars. Et

cela fermerait le bec à tout le monde.

Bien entendu, quelqu'un y perdrait. Il faudrait bien que l'argent vînt de quelque part. Les benêts seraient vidés. Les sociétés de films devraient céder un peu ; il y aurait des baisses de salaires et des mises à pied. Les... Mais après tout, quoi ? Sol gagnerait et il jouerait sur le velours.

C'est ça, les affaires.

Al s'appuya à son dossier.

— À propos, Joe, qui vous a passé le tuyau ?

— Personne. C'est une intuition que j'ai comme ça.

— Je lis les journaux, Joe. Hap Chance semble être devenu tout à coup votre ami intime. Eh bien, moi, je ne voudrais pas être à sa place pour un empire. Cette fois-ci, il va s'enfoncer. Il a dû croire que c'était une tricherie insignifiante qu'on lui passerait facilement.

Je ne répondis rien. Je ne voulais pas parler de Hap. S'il était lessivé comme distributeur – et Sol pouvait le lessiver en une seconde si ça lui plaisait – il n'en serait que plus âpre à me faire chanter.

— Quand Sol veut-il s'installer, Al ?

— Lui seul le sait.

— Où va-t-il bâtir ?

— Ma foi, fit-il en hésitant, j'ai peut-être trop parlé. Mais vous pouvez facilement le deviner. Si vous étiez à sa place, où construiriez-vous ?

— C'est bien simple. On ne peut choisir meilleur endroit que celui où je suis, et les gens ont l'habitude d'aller dans cette direction. Mais... mais...

J'étouffais. Je me sentis devenir violet. Al baissa les yeux sur son bureau, gêné.

— Voyons, Joe... Vous ne voudriez tout de même pas qu'il vous en parle ?

— Nom de D... ! m'exclamai-je. Je lui ferai regretter de s'en être abstenu ! Peut-être que je ne vendrai pas ! Peut-être que, moi aussi, j'ai mes petites idées sur l'art de faire fortune ! Peut-être...

— Vous n'aurez plus aucun revenu, Joe. Combien de temps pensez-vous que vous pourriez tenir ?

— Bien plus longtemps que Sol ne se l'imagine ! Je m'en fous pas mal de crever de faim... Je... je...

De nouveau, j'étouffai. Je n'aurais même pas le temps de crever de faim. Je n'aurais même pas le temps d'avoir de l'appétit avant que Hap, ou Andy, ou Élisabeth, ou...

— Vous voyez, Joe ? Ce ne serait pas fort, n'est-ce pas ?

— Non. Ce ne serait pas fort.

Je me levai et m'en allai.

XVIII

J'ai dû vous donner l'impression qu'Élisabeth ne possédait pas beaucoup de tact ou, du moins, qu'elle ne faisait aucun effort pour le montrer. C'est vrai. Et la plupart de nos ennuis sont venus de là. Mais aujourd'hui que j'y réfléchis, je vois bien que le plus embêtant, c'est que je ne savais jamais comment elle allait réagir en telle ou telle circonstance.

Je ne veux pas dire par là que j'aime les femmes dont l'humeur ne varie jamais, ni que moi, je me pose en modèle. Mais j'affirme que l'on doit suivre une certaine ligne de conduite, sinon on arrive à zéro. On doit savoir si ce que l'on va faire rendra l'autre heureux ou fou de rage. On doit savoir si l'autre est effectivement heureux quand il – ou elle – le paraît, ou assure l'être. Ou du moins, on doit deviner si elle ne l'est pas. Et si tout cela vous paraît embrouillé, ça ne vous le paraîtra jamais autant qu'à moi : depuis le jour même de notre mariage, je n'ai jamais su sur quel pied danser.

... Nous avons fermé le cinéma pendant quinze jours pour partir en voyage de noces ; du reste, il ne faisait pas un rotin. Nous étions en été. Nous avons choisi une station balnéaire de l'Est. L'endroit était minuscule – mais pas bon marché, loin de là !... Et à peine arrivés, on se sentit le point de mire de tous les regards. Les gens savaient qu'Élisabeth et moi étions nouveaux mariés et ils n'arrêtaient pas de faire sous cape de fines plaisanteries à ce sujet. Élisabeth prenait ça très bien – du moins je le croyais – et pourquoi diable l'aurait-elle mal pris ?

Mais lorsque le garçon nous monta notre dîner ce soir-là, elle explosa. Avec de petits rires, il clignait de l'œil vers le lit, familier comme tous les gens de couleur ; l'instant d'après, il était foutu à la porte avec tant de brusquerie que ses basques flottaient au vent de sa retraite. Je ne me rappelle pas exactement ce qu'Élisabeth lui dit. Mais je me rappelle que ce n'était pas ce qu'il fallait. Et avant que j'aie pu me retourner, elle téléphonait au directeur pour se plaindre de ce que le garçon nous eût insultés.

— Bon sang, dis-je, lorsque je pus retrouver mon souffle, pourquoi fais-tu ça, Élisabeth ?

— Je te demande pardon, Joe. J'aurais dû t'en laisser le soin.

— De quoi ? Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Oh ? (Sa bouche se pinça, puis elle se détendit.) Je sais que tu as l'esprit absorbé par les affaires, mon chéri. Mais si tu avais remarqué...

— Je vais te le dire, ce que j'ai remarqué. Je t'ai remarquée plus d'une fois au beau milieu de Stone-ville en train de bavarder et de rire avec une négresse chargée d'un panier de linge et entourée de négrillons en guenilles, le cul à l'air...

— Pas de mots pareils, Joe !

— Bon. Disons seulement « en guenilles », mais...

— En parlant d'eux, dis « les noirs », et appelle leurs rejetons des « enfants ». Ou, si tu préfères, dis « les gens de couleur ».

Peut-on discuter avec une créature pareille, fermement décidée à éluder le point essentiel de la conversation ? Je répondis :

— Y en a marre ! Oublions tout ça et couchons-nous.

— Ce que nous fîmes. Et nous ne discutâmes pas plus avant cette nuit-là. Mais j'enrageais à l'idée d'avoir causé du tort à ce pauvre bougre, sans compter qu'on était bons pour être mal servis après ça. Et Élisabeth savait, comme elle le savait toujours, que ça m'embêtait.

Quand nous descendîmes pour déjeuner le lendemain matin, le maître d'hôtel nous jeta un drôle de regard et nous conduisit à une table située au beau milieu de la salle à manger. Là, il claqua des doigts, et le même garçon qui nous avait servis la veille accourut.

— Georges désire vous faire ses excuses pour hier soir, dit le maître d'hôtel. Je suis certain que vous n'aurez plus d'ennuis avec lui.

— Mais non, dis-je. Passez-nous le menu et n'en parlons plus. Tout ira très bien.

Je lui arrachai presque les cartes des mains ; j'en passai une à Élisabeth et me dissimulai vivement derrière l'autre. Tout cela en pure perte ! Élisabeth n'était pas prête à lâcher prise avant de m'avoir fait passer pour le dernier des imbéciles.

— Mais oui, tout va bien, dit-elle en riant très fort. Georges et moi, on est copains, n'est-ce pas, Georges ?

Et là, devant tout le monde, elle lui serra la main.

Nous prîmes notre petit déjeuner, je suppose.

Ensuite, nous sortîmes pour faire une longue promenade. Nous marchions d'un pas rapide. Élisabeth n'ouvrit pas la bouche. Moi non plus. C'est seulement à midi, après avoir avalé quelque chose dans un petit bistrot de la ville, que nous recommençâmes à échanger quelques mots. Ce ne fut pas brillant.

Je fis tout ce que je pus. Dieu m'est témoin !

J'admis qu'elle s'était fichue de moi et j'essayai d'en rire. Mais au beau milieu de mes plaisanteries, elle se mit à gueuler, et elle rentra toute seule à l'hôtel en courant.

Le Georges en question devait être bougrement apprécié, car je dus verser au maître d'hôtel cinquante dollars pour le faire mettre à la porte. La situation en fut améliorée et, au bout d'un ou deux jours – je devrais plutôt dire une ou deux nuits – Élisabeth et moi commençâmes à éprouver que le mariage n'était pas une si mauvaise affaire, après tout.

Chacun de nous restait un peu sur son quant-à-soi ; mais je dois dire que, d'une façon générale, ce sentiment persista durant toute notre lune de miel, et se prolongea même durant quelques mois. Il n'y eut de nouvelle explosion que lorsque je ruinai Bower.

— Mais tu n'aurais jamais dû faire cela, Joe ! criait-elle. Les Bower sont une des plus anciennes familles de la ville et ils ont

toujours été nos amis. Tu ne peux pas ruiner sciemment des gens comme eux.

— Je ne les ruine pas. Si Bower veut ouvrir une autre salle de spectacle, je n'ai rien contre.

— Tu sais bien qu'il ne le peut pas !

— Alors, c'est sa faute. Moi, je défends nos intérêts, qu'il s'occupe des siens. Tu ne trouves pas ça juste ?

Elle s'assit, et me fixa un long moment. Je me sentis gêné. Sans aucune raison, mais je ne pouvais m'en empêcher.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Qu'en penses-tu, Joe ?

— Je ne pense rien du tout. Tout ce que je sais, c'est que je me crève à essayer de nous faire une bonne situation, et que toi tu ne trouves jamais que des reproches à m'adresser. Quel parti prends-tu, hein ? Le mien ou celui de Bower ?

— Ai-je à prendre parti contre des gens qui ne m'ont jamais rien fait de mal ?

— Écoute. Il s'agit d'affaires, Élisabeth. Tu ne peux...

— Ça va bien, Joe. Je crois que je comprends.

Le sourire dont elle me gratifia ne m'aurait pas trompé plus tard, mais à ce moment-là, je tombai dans le panneau.

Je lui dévoilai donc tous mes projets. Comment je pourrais monter un nouveau cinéma pour rien. Comment je pourrais obtenir la marquise et d'autres choses pour presque rien. Comment je pourrais m'en servir pour obtenir du crédit afin de payer les factures qu'on ne pourrait pas enterrer. Comment nous pourrions rouler le syndicat...

J'ai bien dû bavasser pendant une bonne heure. Et puis, comme tout semblait aller si bien et que nous n'étions pas mariés depuis très longtemps...

Nous montâmes dans notre chambre et alors... il m'arriva la chose la plus folle de ma vie. Du mouvement ? Oui ! Autant que dans un manège de petites autos. De l'affection ? La seule poule à vingt dollars que j'aie jamais eue m'en avait montré beaucoup moins. De l'ardeur ? Comme dans une fournaise. C'était adorable, merveilleux, et tellement truqué que j'en avais des haut-le-cœur...

Je sautai sur mes pieds et me mis à ramasser mes vêtements.

— C'est bon, hurlai-je, fais à ta guise ! Je vais tout laisser tomber, tu peux reprendre ton sale trou à rats tel qu'il est, et je foutrai le camp !

— Mais je ne tiens pas à ce que tu t'en ailles, Joe.

Elle se leva et se tint devant moi.

— Il se trouve que je t'aime.

— Je m'en fous ! Laisse-moi tranquille. Je ne t'embêterai plus.

— Mais je tiens à ce que tu m'embêtes... Je suis peut-être un peu déçue... par certaines choses... mais...

— Déçue ? Pour qui me prends-tu donc ?

Elle ne me répondit pas, et je continuai de me vêtir en hâte, en m'efforçant de ne pas la regarder.

Une fois rhabillé, je me dirigeai vers la porte, mais elle se planta devant moi.

— Alors ? fis-je.

— Aimes-tu mieux ça, Joe ? demanda-t-elle.

Et pan ! elle me flanqua une gifle.

— Aimes-tu mieux ça ?

Avant que j'aie pu reprendre mes sens et rendre la pareille à une créature censée être une femme honnête, mais qui agissait comme une putain de quatre sous, elle m'avait fichu dehors et avait verrouillé la porte.

... Ma foi, je montai mon cinéma. Je fis tout ce que je vous ai déjà raconté. Et de temps en temps, durant ces quelques premières années, je crus que la situation se stabiliserait et que nous pourrions vivre comme doivent vivre des gens mariés.

Je le crus avec plus de conviction encore lorsqu'elle se trouva enceinte. Mais elle fit une fausse couche, et tout empira. Comme je l'ai déjà dit, je ne savais jamais ce qu'elle projetait. Je n'étais jamais certain de la signification de ses paroles ou de ses actes.

Je n'étais persuadé que d'une chose : elle me vomissait, et surtout lorsqu'elle prétendait m'aimer le mieux.

Le plus drôle, c'est que, malgré tous ses grands airs et son ironie, elle profitait quand même des bonnes affaires que je faisais. Elle insista pour que le cinéma restât à son nom ; et elle se glorifiait autant que moi de diriger toute l'affaire. Ce qu'elle faisait ne m'aidait en rien, mais elle y gardait la main, et l'y garda jusqu'à la fin.

Non, je ne crois pas qu'elle ait jamais craint de me voir ficher le camp si elle ne me tenait pas serré. Et je ne crois pas qu'elle ait eu l'idée de m'humilier, bien que cela entrât dans son jeu. Je crois... non, ce n'est pas exact. Si je le croyais, alors rien n'aurait plus aucun sens.

... Je ne pense pas avoir relaté qu'elle renvoya Carol l'après-midi où elle la surprit dans ma chambre. Je la laissai faire. Je savais bien que j'étais dans mon tort, et je me disais que je verrais Carol plus tard, pour lui donner de l'argent afin de tout arranger.

Carol fit ses bagages, ou du moins commença. Mais avant qu'elle eût terminé, Élisabeth l'appela dans le salon.

— Je suis en partie responsable de ce qui s'est passé, nous dit-elle. Et même, du fait que c'est moi qui ai amené Carol ici, c'est à moi qu'incombent toutes les responsabilités. En tout cas, je suis prête à les assumer... Carol, quels sont exactement vos sentiments envers M. Wilmot ?

— Ça ne vous regarde pas, répondit Carol.

— Et les tiens envers Carol, Joe ?

— Inutile que je te réponde. Tu as déjà une idée toute faite.

— En effet... Eh bien, plutôt que de voir cette histoire courir tout le pays, je préfère que Carol reste ici. Allez déballer vos affaires, Carol.

Carol me regarda, je fis un signe d'acquiescement. Lorsqu'elle fut sortie, Élisabeth se leva.

— Je te donne quelques jours pour décider exactement de ce que tu veux faire, Joe. Et quand tu auras pris une décision, j'espère que tu t'y tiendras. Tu as compris ?

— J'ai peut-être déjà décidé.

— Alors ?...

— J'en ai autant marre de toi que tu en as marre de moi !...

— Parfait. Maintenant, reste à savoir ce qu'on va faire...

... Après mûres réflexions, de là où je me trouve à présent, je présume qu'elle croyait m'avoir eu ; elle savait que je ne pouvais pas agir, et s'imaginait que je reculerais. En faisant un retour en arrière, je crois sincèrement qu'elle ne pensait pas à l'assurance lorsqu'elle convint d'accepter vingt-cinq mille dollars. C'était une manière de me laisser entendre qu'elle refusait de transiger.

Je ne veux pas dire par là qu'elle me voulait pour elle-même, car tout ce qu'elle avait toujours dit ou fait indiquait bien qu'elle se souciait peu de moi. Mais elle n'allait pas me laisser à Carol. Non, surtout pas à Carol ! Elle ne détestait pas vraiment Carol ; la jeune fille ne l'intéressait même pas à ce point-là. C'est Carol qui la haïssait et avec quelle violence !... Mais...

Mais là n'est pas la question.

On vint à parler de l'assurance. Il n'y avait qu'une seule façon de la toucher. Et lorsque, peu à peu, je dévoilai mon plan, Élisabeth l'approuva. Cela me surprit. Elle finit par prendre en main la direction des opérations, allant beaucoup plus loin que je n'eusse été moi-même.

Carol s'imaginait que c'était une vaste blague, qu'Élisabeth ne cherchait qu'à nous mettre dedans, elle et moi. Mais je ne le croyais pas. Je ne le crois pas encore aujourd'hui. Élisabeth n'avait pas besoin de feindre. Elle était dans le bain. Et elle n'aurait pu nous créer d'ennuis sans s'y trouver mêlée.

Pourquoi, vers la fin, essaya-t-elle de se suicider par le feu ? Il n'y a qu'une réponse : elle n'essaya pas. Ce ne fut qu'une apparence. Elle connaissait à fond le moteur de l'enrouleuse. Elle pouvait parfaitement s'arranger de ce fil dénudé sans s'exposer le moins du monde. Je ne suis pas venu aussi rapidement qu'elle le pensait et elle a failli griller. Mais c'était un bon truc, et il s'en était fallu de peu qu'il ne réussît.

Sans Carol, sans ce qui s'était passé entre nous... Mais oui, je présume que Carol avait réfléchi aussi de son côté, c'est pourquoi les événements se sont déroulés de la sorte.

Carol voyait juste, même si elle ne trouvait pas toujours la bonne solution. Mot pour mot, je me souviens de ce qu'elle dit le premier soir où nous parlâmes du crime.

— Pourquoi tenez-vous à cet assassinat ? demanda-t-elle, avec un regard dur pour Élisabeth. Je ne comprends pas.

Élisabeth haussa les épaules.

— Il faut bien qu'on fasse quelque chose.

— Joe et moi, peut-être. Vous n'avez pas besoin de vous compromettre.

— Admettons... que je m'efforce de vous venir en aide !

— Ne me faites pas rire !

— Je ne m'en priverais pas si je le pouvais, dit Élisabeth. Votre figure y gagnerait de toute façon. Mais il me faut un minimum de vingt-cinq mille dollars pour partir, et...

— Vous auriez beaucoup plus de vingt-cinq mille dollars en restant.

Élisabeth soupira, haussa encore les épaules, comme pour prendre le ciel à témoin de la bêtise incurable de Carol.

— Je n'ai rien à dire de plus, il me semble. Pensez ce que vous voudrez.

— C'est ce que je fais, répondit Carol, très lentement. Et je... je ne comprends pas...

XIX

Sur la route, en m'éloignant de la ville après avoir quitté Al, je me sentis malade, comme si j'éprouvais un début de grippe. Mon corps, en surface, avait assez chaud, peut-être même un peu trop chaud, mais à l'intérieur, j'avais froid. Je frissonnais.

Mais malade de grippe ou malade de peur, comme vous voudrez, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la façon dont Sol

Panzer avait dressé ses plans. En les réalisant, il me passait la corde au cou, mais je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Nom d'un chien... c'était parfaitement goupillé.

Est-ce que vous saisissez ?

Une affaire comme celle que Sol agençait demande de longs préparatifs et un tas de fric. Il lui fallait provoquer une hausse de ses actions ; il lui fallait être en mesure de prouver qu'il ne bluffait pas. Annoncer dans les journaux ce qu'il avait l'intention de faire n'aurait pas suffi. Les journaux n'auraient pas marché, ni les gogos. Il avait fallu faire établir les plans par les architectes, signer les contrats avec les entrepreneurs en bâtiments et déposer l'argent pour la construction. Et, naturellement, ne pas oublier les maisons de distribution.

Jusque-là, aucun risque de fuite. Sol avait affaire à toutes sortes de gens sur qui il avait la haute main. Il pouvait leur montrer l'avantage qu'ils auraient à la boucler, ou leur faire amèrement regretter la moindre indiscretion. Les autres pouvaient bien penser qu'il préparait quelque chose ; mais sans savoir de quoi il s'agissait. C'est uniquement quand il achèterait un emplacement qu'ils le sauraient. Alors ?...

Alors, il n'en avait pas acheté. Il n'avait pas couru le risque de prendre une option, ni de signer un bail de location, ni d'acheter ferme. Il n'en avait pas besoin. Moi, j'avais l'emplacement qu'il convoitait, et quand il se trouverait prêt, il n'aurait qu'à se montrer et à me l'arracher des mains. J'aurais environ dix minutes pour réfléchir. Je pourrais accepter quelques milliers de dollars et m'en aller, ou risquer de n'avoir rien du tout plus tard. Je pourrais lui causer quelques petits ennuis, mais cela ne m'avancerait à rien. J'accepterais ce qu'il offrirait, sans barguigner. Il le faudrait.

Si j'étais encore là.

J'arrivai à Stoneville peu après la chute du jour, et je fis plusieurs fois le tour de la place, en me demandant ce que j'allais décider. J'avais peur de rentrer chez moi ; j'ignorais ce que j'allais bien pouvoir raconter à Carol. J'avais peur d'aller à ma salle de cinéma ; j'ignorais ce que j'allais raconter à Hap. Finalement, je rangeai ma voiture de l'autre côté du cinéma, juste devant l'ancienne salle de Bower, pour me donner le temps de penser ; et j'avais à peine arrêté mon moteur que je vis Andy Taylor passer sa tête par la portière.

— Je vous cherchais, Joe, dit-il. Il est grand temps que nous ayons ensemble une petite conversation.

— À quel sujet ?

— Je parie que vous le savez !

— Comment croyez-vous me tenir, Andy ?

— Je ne sais pas, Joe. Pas la moindre idée. Mais je sais qu'il y a quelque chose.

— Très bien. Je vous verrai demain ou après-demain. Pour l'instant, je suis malade, harassé. Je crois que j'ai la grippe.

— N'attendez pas trop longtemps, Joe, ricana-t-il. Si je parlais à quelqu'un d'autre ?

Je devinais qu'il allait continuer. Je murmurai quelques vagues paroles au sujet de ma salle, et je traversai la rue pour m'y rendre.

M^{me} Artie Fletcher se trouvait à la caisse, en train de limer ses ongles, et semblait prête à transpercer de sa lime quiconque la dérangerait. Harry Clinkscales, mon portier simple d'esprit, faisait de son mieux également pour faire fuir la clientèle. Il lançait des grains de maïs grillé en l'air et les rattrapait dans sa bouche, trébuchant de par le hall, la tête en arrière et la gueule grande ouverte. Je souhaitai vivement y voir tomber un papillon de nuit.

Lorsqu'il m'aperçut, il s'arrêta et essuya ses mains graisseuses sur son uniforme. *Mon* uniforme.

— Joli petit sketch, Harry, fis-je. Combien me demanderiez-vous pour l'exécuter sur la scène ?

Il sourit comme un orang-outang.

— Y avait un type qui voulait vous voir, monsieur Wilmot.

— Un *monsieur*, Harry.

— Bien, m'sieu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Sais pas. Me l'a pas dit.

— Ça n'est pas très malin de sa part, non ? Qu'est-ce qu'il a répondu quand vous le lui avez demandé ?

Harry piqua un fard.

— Je crois que je sais qui c'est, m'sieu. Je pense que c'est le type... le *monsieur* de l'assurance.

— Oh !

— Il a dit qu'il reviendrait dans la soirée.

— Bon.

Et je montai à la cabine de projection.

Hap venait de mettre une bobine dans l'appareil, et il s'appuyait à la table, regardant le film par la lucarne. Le haut-parleur de la cabine hurlait, le son était trop fort – comme toujours, au début de la soirée, quand il n'y a pas encore assez de spectateurs pour étoffer l'acoustique.

Hap baissa un peu l'amplification et s'essuya le visage avec une serviette sale.

— C'est une vraie fournaise, cette cabine, fiston. Pourquoi n'as-tu pas veillé au conditionnement d'air quand tu as transformé cette salle ?

— Pourquoi faire ? Je ne loue pas de fauteuils ici.

— Ah ! ah ! fit-il en rétrécissant les yeux. Réponse à tout, comme d'habitude, hein ? Alors, ça s'est bien passé en ville ?

— Non. Je n'ai pas vu Panzer.

— Ah ? Tu t'es mis un bandeau sur les yeux ?

— Non. Il était absent.

Il fit un pas vers moi, et je m'écartai. Il sortit une bobine de l'armoire, la glissa dans l'autre projecteur et brancha sur l'arc.

— Tu n'es qu'un fieffé menteur, mon vieux. Un sale cochon de menteur !

— Sacré bon sang, Hap, laissez-moi le temps de respirer ! Cette histoire vient de me tomber du ciel. Et puis quoi ! Je vais toucher l'argent de l'assurance.

— Vraiment ? Je me le demande.

— Je le toucherai si vous... si...

— Ce n'est peut-être pas de moi que ça dépendra.

— Expliquez-vous !

— Ton opérateur vacançard et moi, nous avons déjà eu pas mal de conversations. On est devenus tout ce qu'il y a de copains, le petit Nédry et moi.

— Si vous l'asticotez sans arrêt, il finira par se douter de quelque chose. Fichez-lui la paix, Hap. Il ne sait rien.

— Je voudrais en être sûr. Il m'a glissé quelques remarques assez sinistres. Il a insinué qu'il n'allait pas rester ici bien longtemps, qu'il avait des renseignements qui, une fois transmis à Blair – qui cherche ta peau depuis assez longtemps, il paraît – lui permettraient d'aller travailler dans un cinéma de la ville.

J'éclatai de rire. Je m'étais demandé pourquoi Jimmie et Blair se montraient si souvent ensemble.

— Blair prend ses désirs pour des réalités, fis-je. Et Jimmie est assez bête pour l'écouter. Il restera ici tant que j'aurai besoin de lui.

— Ah ? Tu crois ?

— Je n'en veux pas à Jimmie d'essayer... Ces petits exploitants ne font d'offres d'emploi qu'environ une heure par an, et seuls les types à la coule savent quand ça se présente. Si par hasard quelque nigaud l'apprend, il ne leur reste qu'à lui faire subir un examen que personne ne pourrait passer ou à porter le prix d'inscription si haut qu'il ne peut le payer.

— Je sais tout ça, fiston.

— Eh bien, Blair ne s'amusera pas à perdre son temps et son argent à moins que Jimmie ne lui refile de sales tuyaux. Ce que Jimmie ne fera pas, car il n'en a aucun. Il tâchera d'obtenir son transfert en ville avant de parler.

— Je me demande... On dirait pourtant bien que Jimmie sait quelque chose. Et à supposer que Blair lui obtienne ce transfert ? Qu'aura-t-il à lui raconter ?

— Il n'aura rien à lui raconter. Il enverra l'autre se faire voir. Il sera installé à ce moment-là dans un secteur qui ne dépendra plus de Blair.

— J'espère que tu vois juste, petit gars. Je l'espère sincèrement. Dans mon propre intérêt.

— Je vois juste. À propos, vous ne voulez pas que je vous remplace un peu ?

— Oh non ! Nédry va revenir d'ici quelques minutes ; il me relaie deux fois par jour.

— Ah ? C'est drôlement gentil de sa part !

— N'est-ce pas ?

— Alors, bonsoir !

— À la prochaine ! Surtout... vas-y sur la pointe des pieds. Je ne vais pas m'éterniser dans ce bled.

Il mit l'autre projecteur en route, fit glisser le volet sur le premier, et se mit à retourner sur l'enrouleuse la bobine qui venait de passer. Longuement, je regardai sa nuque. Puis, je redescendis.

C'était une soirée semblable à trois mille autres. Les gens entraient, allaient à la caisse ou s'arrêtaient pour regarder les photos. Ils s'inquiétaient de ma santé, je m'inquiétais de la leur. De temps à autre, une auto passait lentement, avec un léger coup de klaxon. Je me retournais. Je faisais un petit signe de la main, auquel on me répondait par un signe amical. Quelques petites jeunesses se tenaient près du distributeur de cacahuètes, pouffant et bavardant avec Harry, tout en me guignant du coin de l'œil. Au-dessus de la marquise, l'enseigne lumineuse, haute de dix mètres, s'allumait, s'éteignait, peignant de vert et de rouge la rue et les voitures. Sans la regarder, sans même y prêter attention, je connaissais son rythme :

B-A-R-C-L-A-Y, puis BARCLAY, ensuite *BARCLAY*...

Je me rappelais toutes les disputes que nous avions eues, Élisabeth et moi, à propos de cette enseigne. Comme j'avais détesté Élisabeth, aussi, non pas parce que je tenais à voir mon propre nom là-haut, mais parce qu'ELLE s'y opposait, parce qu'elle n'était pas aussi fière du nom de Wilmot que de celui de Barclay. Quelle importance en vérité ? Tout le monde savait qui avait monté ce cinéma. Les gens savent toujours tout. Et puis, Élisabeth était la dernière du nom de Barclay, la plus ancienne famille de la province.

Quand une femme ne possède plus autre chose qu'un nom, on

ne peut pas lui en vouloir d'y tenir... Et peut-être... peut-être seulement... N'était-ce pas là la vraie raison. Peut-être était-ce là sa façon à elle de se sentir responsable. De me soutenir, en face de tous ces bons sangs de gens...

Ah! merde...

J'avais eu chaud là-haut dans la cabine, et maintenant je commençais à frissonner. J'échangeai quelques mots avec M^{me} Fletcher, et traversai la rue pour retrouver ma voiture.

Je m'y installai, remontai les glaces des portières, et allumai une cigarette. La tête appuyée contre le dossier, j'essayai de me reposer. Je me suis peut-être assoupi un peu, mais je ne le crois pas. Je crois que je me tourmentais tellement à propos de Carol, d'Élisabeth, d'Hap Chance, d'Andy et de Sol Panzer, en me demandant ce que diable j'allais pouvoir faire, que je devenais sourd et aveugle à tout le reste.

J'ignore combien de temps Appleton resta planté près de ma voiture à me regarder. Mais finalement, je tournai la tête, et je le vis.

Je faillis sursauter. Puis, j'ouvris la portière et le fis monter.

XX

— Vous vous extasiez sur votre victoire? me demanda-t-il. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire.

— Votre cinéma, fit-il. Il paraît que vous avez ruiné votre concurrent.

— Ah, oui... Non. Je me reposais. En me demandant si je n'allais pas casser une petite croûte avant de rentrer chez moi.

— À propos, j'ai assisté à la représentation hier...

— Je voulais vous offrir une invitation. Je ne crois pas en avoir sur moi, mais...

— Je vous en prie, Joe! C'est porté sur ma note de frais. Mais je voulais vous parler de vos loges. Vous êtes sûr qu'elles ne présentent aucun danger?

— Elles font l'objet d'une prime spéciale.

— Bon! (Il se mit à rire.) Tout va bien, alors, du moment que vous êtes assuré.

Je savais que j'avais gaffé, et qu'il allait essayer de me faire parler, mais je m'en foutais pas mal. J'avais les nerfs à fleur de peau. Je me sentais trop malade et trop cafardeux pour réfléchir.

— J'ai également examiné vos sorties de secours, Joe. Vous

savez que les lois de notre État exigent deux portes de sortie dans le fond des salles.

— J'en ai deux.

— Vous avez une double porte qui se ferme sur le même montant.

— L'inspecteur s'en contente.

— Ah? Alors, s'il s'en contente, de quel droit irions-nous ergoter?

De nouveau, il se mit à rire, en me donnant un petit coup de coude. J'eus envie de lui cogner dessus. On ne peut pas se surveiller à perpète.

— Où en êtes-vous de votre enquête? lui demandai-je. Elle doit être à peu près terminée.

— Ma foi... je crains bien que non. Ces choses-là, ça demande du temps, vous savez.

— Je ne sais rien du tout. L'affaire me paraît simple. Les autorités se déclarent satisfaites. Je paie mes primes depuis six ans; et vous avez eu tout le temps voulu pour découvrir ce qui pouvait clocher. Il me paraît, à moi, que j'ai droit à une indemnité, ou alors à une explication en règle.

Il ne se fâcha pas le moins du monde. Tout au moins, il n'en montra rien.

— Mon Dieu, c'est comme cela que vous voyez les choses, dit-il. Mais moi, je vais vous dire comment nous les voyons, nous. Nous n'avons plus rien à gagner avec vous. Vous n'allez pas continuer de payer l'assurance pour votre femme, naturellement, et il y a bien des chances pour que vous laissiez tomber la vôtre. Nous, nous ne voulons pas vous payer. Et nous ne vous paierons pas, si nous pouvons l'éviter.

— Merci! Je suis heureux de savoir enfin à quelle équipe j'ai affaire.

— Ne répétez pas ce que je vous dis là, Joe. Vous me permettez de vous appeler Joe, n'est-ce pas?... Cela me désolerait de vous traiter de menteur.

— Vous en aurez peut-être l'occasion. Je ne veux rien demander de plus que ce à quoi j'ai droit, mais...

— Oh, mais vous avez parfaitement raison! Tout le monde le fait. C'est comme si vous ne vouliez pas tirer d'une chose plus que vous n'y avez mis. Quel serait l'intérêt d'une affaire comme celle-là?... Mais... vous nous menaciez d'aller en justice?...

— Non, je ne vous ai pas menacés. Je ne tiens pas à me lancer dans la procédure, à moins que...

— Vous n'irez pas en justice, Joe. Vous êtes trop malin. Il n'existe pas dans ce pays un seul tribunal qui ne nous accorde de

trois mois à un an pour terminer notre enquête. Mais il y a tout lieu de croire que mon rapport sera prêt bien avant cela. Nous ne refusons pas de payer l'indemnité. Nous ne refuserons que si nous avons une raison.

Je reprenais mon sang-froid.

— Ça va ! dis-je. Il n'y a pas de presse. Je me suis un peu emballé parce que vous m'avez parlé de ma salle. Je sais fort bien que les loges et les sorties ne sont pas ce qu'elles devraient être, mais je ne peux pas tout faire à la fois. Je n'en ai pas encore eu les moyens.

— Bien sûr. Sans importance, Joe.

— Mais je suis quand même curieux... Voudriez-vous me dire une chose ?

— L'histoire de ma vie, si ça peut vous faire plaisir.

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas ; dans ce cas, dites-le-moi. Mais... sur quoi enquêtez-vous ? Je veux dire... tout me semble net et clair. Le feu a tout détruit, et...

— Pas tout, Joe...

— Enfin, vous savez ce que je veux dire.

— Mais vous, vous ne savez pas ce que je veux dire. L'indice le plus révélateur de n'importe quelle catastrophe, c'est l'individu qui en profite. Ne prenez pas ça en mauvaise part. Je n'insinue rien.

— Comment travaillez-vous sur l'indice que je représente ?

— Ma foi, je n'erre pas aux alentours en semant des insinuations perfides, ni en faisant des clins d'œil aux gens. Je ne suis pas balourd à ce point-là. Non. C'est plutôt en allant et venant, en observant, en écoutant, en recueillant des impressions : en imaginant si le type serait capable de...

— J'imagine que vous vous mettez dans la peau de... de l'autre ?

— Non. Non, pas le moins du monde, Joe.

Il abaissa la vitre, jeta son mégot et alluma une autre cigarette. Puis il reprit :

— Pour agir ainsi, il faudrait avoir une opinion préconçue de ce qu'est *l'autre*. Se faire une image de lui avant de commencer le travail. Comment qualifieriez-vous une enquête de ce genre ?

— Je n'y ai jamais songé de ce point de vue. On entend si souvent cette expression... « se mettre dans la peau de l'autre ».

— Cela ne vaut pas tripette, Joe. Si on se met trop souvent « dans la peau de l'autre », on finit par y rester. Certains criminels notoires ont commencé leur carrière dans la police. Et il y a probablement un plus gros pourcentage de folie chez les psychiatres que dans n'importe quelle autre profession. Cela me rappelle une affaire sur laquelle j'ai enquêté il y a quelques

années...

Il se tut, me jetant un regard qui semblait demander s'il ne m'embêtait pas. Je lui dis de continuer. Sa conversation était intéressante, et je ne tenais pas à rentrer à la maison.

— Il s'agissait d'un crime, Joe. D'une mort horrible, comme je n'en ai jamais vu. Une femme avait été littéralement déchirée à coups de griffes, lacérée et mâchurée à mort. De toute évidence, l'assassin était un dégénéré ou un fou ; il nous fallait un expert en psychologie morbide pour remonter aux origines du crime. L'un des plus grands psychiatres du pays habitait justement dans le voisinage. Avec l'autorisation officielle, nous lui demandâmes de nous aider.

« La police lança ses filets habituels, et ramena tous les demi-fous qu'elle put trouver. Et notre psychiatre se mit à l'œuvre. Joe, je vous jure, ça faisait frissonner de le voir travailler ! Il s'installait dans une cellule en face d'un bonhomme que ni vous ni moi n'aurions touché avec des pincettes – cette sorte de bonshommes qui font des choses telles que les journaux n'osent même pas les publier – et devenait copain avec lui. Il lui parlait comme à un frère prodigue. Il découvrait le genre de folie spéciale du type, et se faisait en tout semblable à lui. Si on les écoutait en fermant les yeux, on ne pouvait discerner lequel des deux parlait. Pourtant, ce psychiatre était un des hommes les plus sympathiques que j'eusse connus. Il parlait aussi mon langage. Nous nous entendions à merveille.

« Nous en étions arrivés au point que nous nous rencontrions souvent en dehors du travail. Il venait me prendre une ou deux fois par semaine ; ou bien c'est moi qui l'invitais. Nous vidions quelques pots, nous avalions un morceau, et nous faisons une virée. Et peu à peu, à mon insu, je vins à bout de sa méfiance. Il se mit à laisser voir le bout de l'oreille. »

Appleton secoua la tête, fouilla ses poches pour trouver une cigarette. Je lui en donnai une et lui tendis une allumette.

— Je vous en prie, dis-je, racontez-moi la suite !

— Il possédait un grand berger allemand, Joe, une espèce de brute qui tenait bougrement plus du loup que du chien. Et je commençai à remarquer... que lui et son chien se ressemblaient joliment. Une fois, il se jetait sur un sandwich ou un morceau de viande, tout comme le chien. Une autre fois, on détectait comme un grondement dans sa voix, ou bien il se grattait la nuque avec cette vivacité qu'ont les chiens. Une autre encore, ils se ressemblaient physiquement.

« Le dénouement arriva un soir qu'il jouait avec son chien. Au début, ce fut bien un jeu ; mais bientôt ils étaient par terre tous les

deux, mordant, déchirant, griffant... oui... et aboyant ! Tous les deux. Et quand j'eus appelé les flics, ils se ruèrent sur nous... les deux chiens. Des loups ! Je n'ai pas besoin de vous dire qui était notre assassin. »

Je frissonnai. Il eut un petit rire.

— Pas très joli, hein, Joe ?

— Je crois que j'ai piqué un rhume, dis-je. J'ai eu des frissons toute la soirée.

— Alors, je file et je vous laisse. On dîne ensemble, un soir de cette semaine ?

— Oui. Mais ne vous sauvez pas. Parlez-moi encore de ce type.

— Que voulez-vous savoir de plus ?

— Eh bien pourquoi il avait choisi d'être un chien. Cela n'a aucun sens. Je peux encore comprendre qu'un type ayant toujours affaire à des escrocs devienne escroc lui-même, mais...

— C'était un homme d'une sensibilité innée, très profonde, Joe. Et il faut bien qu'on s'identifie à quelque chose. Il faut bien qu'on s'imagine *être* quelque chose. Sinon, on est sans défense. Il n'existe plus ni mobile, ni guide, pour ce que l'on fait et ce que l'on pense.

— Oui, fis-je. C'est exact, n'est-ce pas ?

— Cet homme-là ne pouvait s'identifier à la race humaine. Il semblait pouvoir le faire avec une facilité remarquable, mais en réalité il perdait un peu de son caractère et de sa personnalité à chaque contact. Et à la fin, il ne lui restait plus rien : rien que la notion que l'humanité était pourrie. Alors...

— Je vois.

Je frissonnai de nouveau ; il prit la poignée de la portière.

— Allez donc vous coucher, Joe. De toute façon, il faut que je vous quitte. J'ai une autre affaire à voir. Pendant quelques jours, je vais être obligé de m'en occuper.

— De quel incendie s'agit-il cette fois ?

Il secoua la tête.

— Ceci n'est pas tout à fait de mon ressort, mais puisque je suis sur place, on m'en a chargé. Une affaire de disparition. Paraît qu'une bonne femme est arrivée ici, venant de la ville, il y a quelques jours, et qu'on n'a plus entendu parler d'elle.

— Non, sans blague !

Il me lança un regard étrange.

— Laissez donc la politesse de côté, Joe. Moi non plus, cela ne m'intéresse pas beaucoup. Il y en a des centaines comme ça tous les ans.

— Mais... mais où aurait-elle pu disparaître dans une petite ville comme la nôtre ?

— Elle n'a sûrement pas disparu. Je la retrouverai d'ici

quelques jours. C'est une gouvernante, venue ici pour entrer dans une nouvelle place. Ce qui circonscrit mes recherches. Il n'y a pas beaucoup de gens par ici qui peuvent se payer une gouvernante.

— Non. Et comment avez-vous su qu'elle avait disparu ? Qui vous l'a signalé ?

— Sa logeuse. Cette femme n'avait aucune parenté, paraît-il, et elle devait beaucoup d'argent à sa logeuse. En témoignage de sa bonne foi, elle lui a transféré une petite police échue qui aurait tout juste payé son enterrement si elle était venue à mourir. Elle en a fait bénéficier sa logeuse, jusqu'à ce qu'elle se trouve en mesure de rembourser sa dette. Bref, elle a quitté la ville en hâte, et elle devait envoyer prendre ses affaires, mais elle n'en a rien fait. Naturellement, la logeuse est certaine – enfin, elle espère – qu'il lui est arrivé quelque chose. Et elle se retourne contre nous, les assureurs.

— V-v-vous êtes sûr de la r-r-retrouver ?...

— Comment puis-je ne pas la retrouver ?... Mais dites donc, vous avez une sacrée fièvre, hein ?

Mes dents claquaient si fort que je ne pus répondre. Je hochai la tête affirmativement ; il me souhaita le bonsoir, et descendit. Du trottoir, il me cria de ne pas oublier notre rendez-vous pour dîner. Je hochai de nouveau la tête.

Je fis marche arrière, exécutai un virage en épingle à cheveux et pris la direction de ma demeure. Au moment de quitter la place, je jetai un coup d'œil au rétroviseur. Appleton était toujours où je l'avais laissé. Debout sur le trottoir, le chapeau rejeté en arrière, les mains aux hanches.

M'épiant.

XXI

Je devais être à moitié dingo en arrivant chez moi. Sans ça, je n'aurais pas agi comme je le fis. À peine la voiture était-elle arrêtée que je montai en courant les marches du perron. J'ouvris brusquement la porte, manquai tomber à l'intérieur, et restai, pantelant, adossé au chambranle.

— Élisabeth, dis-je, haletant... Élisabeth...

Et, naturellement, ce n'était pas Élisabeth ! J'eus beau m'en rendre compte, je ne parvins pas à recouvrer mon sang-froid. Cela m'enferma davantage.

Je voulus lui demander pardon, lui dire que le nom d'Élisabeth

m'avait échappé; mais je me sentais tellement moche, tellement affolé, que cela agit sur elle. À ce moment-là, elle n'était plus pour moi quelqu'un que je désirais épargner. Elle me mettait dans le même état qu'Élisabeth auparavant.

À grand-peine, je me retins de la frapper.

— Saloperie... pourriture... Nom de D... ! *Elle* ne savait pas où elle allait, hein ? Tout a marché comme sur des roulettes, hein ? Maintenant, on est faits, ON EST FAITS ! Ils...

Je ne sais plus ce que je lui criai, les mots arrivaient en se bousculant, mais Carol comprit tout de même.

— Ce n'est pas vrai, Joe ! Elle n'en savait rien, je te le jure.

— Hein ?... Comment...

— Elle était trop contente d'avoir trouvé une place pour me poser des questions. Je lui ai dit que je l'engageais pour une amie. Et que je lui donnerais l'adresse exacte quand nous arriverions ici. J'ai évité de lui dire le nom. Elle ne savait rien du tout quand nous sommes montées dans le car !

— Elle a dû téléphoner de quelque part ! Ou elle a écrit ! Sa logeuse...

— Je te dis que non, Joe ! *Elle ne savait rien !* Je ne l'ai pas quittée une minute !

— Mais Appleton...

— Mais tu ne vois pas, Joe ? C'est quelqu'un d'autre. Une autre femme. Forcément !

— Oh... oh...

Mes genoux pliaient sous moi. J'allai en chancelant jusqu'au divan, où je m'écroulai.

— Tu es bien sûre de tout, Carol ? Élisabeth est partie sans encombre ?

— Oui.

— Et la femme ? Personne ne t'a vue, ne t'a entendue, lorsque tu...

— Non, fit Carol. Nous étions seules. Nous... elle a compris ce qui lui arrivait à la dernière seconde, mais elle ne pouvait plus rien faire. Personne ne pouvait l'entendre. J'étais plus forte qu'elle. Elle n'a même pas essayé de lutter. Elle...

— Carol ! Pour l'amour du ciel ! Tu n'as pas besoin de me faire un dessin.

— J'essaie de t'expliquer, Joe. Tout va très bien. Il n'y a aucune raison de s'effrayer.

L'étrange regard disparut de ses yeux. Elle baissa les paupières, en avançant sa lèvre supérieure. Et elle souffla sur la petite boucle qui lui retombait sur le front.

Ce petit geste me reconquit, comme toujours. Et d'un seul coup,

nous nous retrouvâmes à l'instant de cet après-midi dominical où elle était entrée dans ma chambre avec sa robe rapetassée, et où elle m'avait tellement fait pitié que je ne savais plus si je devais rire ou pleurer.

— Viens ici, Carol.

Et elle vint, sur le divan.

Je lui souris, lui serrai la main et, un instant plus tard, elle se coulait contre moi.

— Pardon, lui dis-je. Cet imbécile d'Appleton m'a mis hors de moi. Tu t'imagines ce que tu ressentirais si on te lançait une nouvelle pareille en pleine figure.

— Oui. Je me l'imagine.

— Je voulais te dire que je me rendais en ville ; mais je n'en ai pas eu le temps. Je suis parti en toute hâte.

— C'est vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Pourquoi ?

— Questions affaires. Je pourrais te l'expliquer, mais tu ne comprendrais pas.

— Oh !

— Quoi ? *Oh !* C'est la vérité, Carol. Je joue un rôle de premier plan dans cette histoire. Je ne peux pas te donner des explications chaque fois que je tourne les talons. Il faut que j'avise au mieux.

— Je sais.

— Alors ?

Elle hésita, puis me regarda carrément. Du moins, aussi carrément qu'elle le pouvait avec ses drôles d'yeux.

— Veux-tu répondre à une question, Joe ?

— Certainement.

— Et dire la vérité?... Un instant, Joe ! Je ne voulais pas t'offenser. Mais il faut que je sache.

— Allez, dégoise.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, au cinéma ?

Je secouai la tête. Je ne trouvais pas mes mots.

— Tu n'es pas... C'est la vérité, Joe ?

— Bien sûr, que c'est la vérité. Où veux-tu en venir ? Qu'est-ce qui pourrait ne pas marcher ?

— Je ne sais pas. Mais il y a quelque chose qui cloche. Quelque part. Et tu as peur de me le dire. C'est ça... que... que je ne peux pas supporter. Tu as peur de moi.

— Oh, zut ! (J'essayai de l'entourer de mon bras.) Pourquoi veux-tu que j'aie peur de toi ?

— On ne répond pas à une question par une question, Joe. (Elle s'essuya les yeux.) Ce qu'il nous faut, ce sont des réponses. Nous

sommes dans le bain tous les deux, mais nous nageons dans des directions différentes. Tu n'as pas confiance en moi.

— Toi non plus... tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup confiance en moi.

— Je t'aime, Joe. On peut aimer quelqu'un si fort qu'on n'ait plus confiance en lui.

— Je ne sais trop ce que tu veux que je te réponde.

— Je... crois qu'il n'y a pas grand-chose à dire.

Je sautai sur mes pieds et me dirigeai vers la cuisine. Sans me retourner, ni m'arrêter lorsqu'elle m'appela. Les coups m'arrivaient trop vite, je ne pouvais plus les rendre. Il me fallait agir vite, sinon, je le savais, je lui hurlerais la vérité. *Tu as rudement raison de dire que j'ai peur ! Tu crois que je t'ai entraînée dans cette histoire pour nous sortir du trou, Élisabeth et moi ! Tu crois que je dénoncerais n'importe qui ! Tu...*

J'ouvris la porte du placard et m'emparai du flacon de whisky. Je le levai, en me retournant ; elle était debout sur le seuil, à m'épier.

Le whisky n'atteignit pas ma bouche. Je ne pus le soulever aussi haut. Le liquide coula sur mon plastron, et la bouteille se fracassa sur le sol, où je la suivis.

Immédiatement, Carol fut près de moi, à me relever. Malgré ma fièvre et mes vertiges, la seule pensée qui me vint à l'esprit, c'est qu'elle était extrêmement forte. Je pèse environ quatre-vingt-dix kilos, mais elle me souleva et m'étendit sur la table aussi facilement que si j'avais été un enfant.

— Joe chéri... Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Joe ?

— Je suis malade... malade, Carol ! répétais-je sans arrêt.

— Tu veux que j'appelle le docteur ?

— Non !

Non, je ne voulais pas de docteur. Il m'aurait donné quelque chose qui m'aurait, peut-être, fait délirer.

— Je suis horriblement fatigué, et faible. J'ai trop couru aujourd'hui. Sans manger. J'ai pris froid...

Elle posa sa paume sur mon front.

— Oui, tu as la fièvre.

— Je vais me coucher. Au lit, je me sentirai mieux.

— Bien, Joe.

Elle allait me soulever à nouveau, mais je la repoussai.

— Nous ne pouvons continuer de demeurer ici seuls tous deux, Carol. Il faut faire venir quelqu'un.

— Tu veux que j'appelle M. Chance ?

— Seigneur, non !... Il se peut que je doive garder le lit plusieurs jours. Il nous faut quelqu'un qui puisse rester ici tout le

temps. Demande la femme du pasteur Whitcomb. Prends la voiture et va la chercher. Elle ferait n'importe quoi pour quelques bons repas.

Elle se redressa lentement, avec hésitation.

— Il suffirait que je lui téléphone, Joe.

— Et comment viendrait-elle ? Les Whitcomb ne possèdent pas de voiture. Vas-y vite. Va la chercher tout de suite.

— Mais... mais je ne conduis pas très bien. Je déteste rouler dans le noir.

— Tu conduis assez bien comme ça. Tu as bien roulé dans le noir pour revenir de Wheat City, n'est-ce pas ?

— Bon. Je vais y aller.

Après son départ, je restai longtemps assis devant la table, à réfléchir, ou du moins à essayer ; quelque chose me chatouillait l'esprit. Quelque chose d'important. Mais l'idée ne voulut pas prendre corps. J'étais trop fatigué.

J'ignore quelle heure il était lorsque Carol revint, avec M^{me} Whitcomb. J'étais déjà couché et profondément endormi.

... Un jour, à la maison de correction, un avocat célèbre était venu nous parler à la chapelle, nous exposant que la nature avait horreur du crime. « La Nature abhorre le crime », c'est comme ça qu'il s'exprimait.

À l'époque, j'avais pensé que ce n'était jamais qu'une aspersion d'eau bénite de plus. Pour un type qui avait la nature contre lui, je trouvais qu'il se portait assez bien. Mais maintenant, près de vingt-cinq ans plus tard, je commençais à comprendre le sens de ses paroles.

Nous avions tout combiné à la perfection. Par toutes les lois de la logique, rien ne pouvait clocher. Et pourtant... ma foi, pourquoi en parler ?

Par-dessus tout, je craignais de perdre le nord.

Le lendemain matin, je m'éveillai de très bonne heure, et, sur la pointe des pieds, je me rendis à la salle de bains. Je bus un verre d'eau du lavabo, et restai planté là, à regarder par la fenêtre. Et je vis le garage, comme le nez au milieu de la figure. Oui, il était bien là. Le vieux hangar au toit rond, transformé en garage. Il se présentait à moi tel que je l'avais contemplé durant dix ans. Je ne sais pas... Peut-être l'œil conserve-t-il des images qui ne s'effacent pas, qui ne veulent plus s'effacer, jamais. Peut-être le type moyen est-il tellement concentré sur lui-même que tout ce qu'il aperçoit prend de l'importance, et qu'il ne veut rien abandonner, vis-à-vis de lui-même, jusqu'à ce qu'il ait passé le stade de voir et de se rappeler.

Je ne sais pas...

Mais tout ce que je sais, c'est que je faillis pousser un hurlement qu'on aurait pu entendre de la province voisine.

Je dus plaquer ma main sur ma bouche pour retenir ce hurlement.

Je me recouchai en frissonnant. Je finis par me rendormir. Mais d'un mauvais sommeil. Peu profond. Je rêvais sans cesse qu'Élisabeth se trouvait dans la chambre avec moi. Et on eût dit que je revivais ou que j'attendais une scène déjà vécue.

Elle grimpait sur une chaise pour prendre un objet accroché au plafond – j'ignore quoi – une chaise entièrement en paille qui, visiblement, ne pouvait la supporter. Mais elle s'obstinait à y grimper et moi, je courais pour la retenir ; alors, elle se jetait dans mes bras et elle m'embrassait.

Ensuite, un petit bonhomme venait continuellement à la porte pour essayer d'entrer. Et il n'y avait aucune raison pour qu'elle eût peur de lui, tant il était petit et grotesque. Mais il revenait sans cesse, et j'allais à la porte pour lui crier de foutre son camp ; alors, il disparaissait une ou deux minutes. Je retournais vers le lit. J'arrachais les couvertures pour découvrir Élisabeth ; mais au lieu de faire ce que j'aurais dû, je restais planté sur place, à rire. Parce que, nom de Dieu, je sais bien que c'est idiot, mais elle se transformait en statue. Elle l'était sans l'être. C'est-à-dire que nous devons faire l'amour, sinon elle deviendrait statue ; mais que si nous ne le faisons pas, elle *était* une statue. Et...

Et puis, c'était l'anniversaire de notre mariage. Elle me rappelait que nous nous étions promis d'être toujours ensemble le jour anniversaire de notre mariage, quelles que fussent les circonstances. Et même dans mon rêve, je savais que c'était vraiment notre jour anniversaire, et je me rappelais notre promesse, celle que se font tous les jeunes époux, je présume, aux premiers temps de leur mariage.

Elle s'assit à mon chevet, et posa la main sur mon front. Elle se pencha et m'embrassa sur la bouche.

... Et je m'éveillai. C'était Carol !

— Comment te sens-tu ? murmura-t-elle.

Je clignai des yeux.

— Très bien.

— Ta fièvre semble être tombée.

— Oui. Je me sens mieux. Mais faible.

— Que désires-tu pour ton déjeuner ?

Je lui demandai une petite tartine et du café.

— Et apporte également du whisky. Je gèle.

Dix minutes plus tard, elle remontait avec un plateau. Je me

mis sur mon séant, et feignis de m'apprêter à manger.

— Descends, Carol. Cela ferait mauvais effet que tu t'attardes auprès de moi.

— Je... j'ai quelque chose à te dire, Joe.

— Oui ?

— Mais il faut d'abord que je sache... J'ai besoin de savoir la vérité. Est-ce que... est-ce que tu m'aimes vraiment ?

— Oh, nom d'un chien !

Je reposai brusquement ma tasse à café.

— Si tu as quelque chose à dire, crache ! Sinon, fiche-moi un peu la paix. Il ne faut pas qu'on nous sache ensemble, je suis malade, j'ai mille et mille choses en tête. Je regrette, mais...

— C'est bien, Joe. Je m'en vais.

— Je t'aime, Carol. Tu le sais.

Mais elle était déjà partie.

J'avalai une ou deux bouchées et crachai le reste des tartines dans un tiroir de commode, sous mes chemises. Je bus la moitié de mon café, et remplis la tasse avec du whisky. Après la seconde tasse d'alcool, je me trouvai d'attaque. J'aurais pu me lever. Mais je restai où j'étais. Je ne me sentais pas encore prêt à affronter les gens ! Andy Taylor et Appleton et Happy Chance... Je ne serais peut-être jamais en mesure de les affronter, mais en tout cas pas maintenant.

Le surlendemain, vers midi, je sortais de mon bain quand j'entendis arriver une voiture. Je regardai par la fenêtre, mais l'auto avait déjà tourné le coin de la maison.

Quelques minutes plus tard, Carol frappa à ma porte et je lui criai d'entrer.

— Il y a un homme qui vient te voir, Joe. Il a simplement dit qu'il s'appelait Sol.

— Oh ! demande-lui de monter.

— Qui est-ce, Joe ? Serait-ce...

— Dis-lui de monter, répétait-je.

Son visage prit cette expression dure et bornée qu'elle arborait toujours auprès d'Élisabeth. Enfin, elle se détourna et descendit l'escalier, en prenant tout son temps.

XXII

Sol Panzer ressemblait plus à un jockey qu'au propriétaire d'un circuit de quatre-vingt-dix salles. Il avait environ un mètre

cinquante-deux et pouvait peser dans les cinquante kilos avec des vêtements mouillés. Ses cordes vocales devaient mal fonctionner, car sa voix s'accordait parfaitement avec le reste de son corps. Elle était basse et faible, ne dépassant pas le souffle.

Si Carol écoutait à la porte, comme je me l'imaginai, elle n'en entendrait pas lourd.

L'espace d'un instant, il resta planté sur le seuil, me regardant à travers ses énormes lunettes cerclées d'écaille. Puis il s'approcha de mon lit à la vitesse de l'éclair, agrippa ma main, la secoua et enfin se laissa tomber dans un fauteuil juste en face de moi.

— Joe, me dit-il de sa voix basse et précipitée, je suis navré de vous voir malade. La mort de M^{me} Wilmot m'a beaucoup affecté. J'espère que vous avez reçu nos fleurs. Quelle belle maison vous avez !

— Merci, dis-je. Restez dans les parages, vous l'aurez peut-être pour pas cher.

— Excusez-moi, Joe – son débit se ralentit – c'était désintéressé.

— Il n'y a pas de mal. Vous prenez un verre ?

— Non, non. Je ne bois jamais pendant les heures de travail.

— Si vous êtes ici pour travailler, abordons tout de suite le sujet.

— J'y vais carrément ?

— Pas besoin de prendre des gants.

— Alors... un dollar et des poussières ?

— Minute. Le cinéma est à moi. À combien estimez-vous les... poussières ?

— Disons dans les cinq mille.

Je poussai un grognement.

— Cinq mille dollars. Ce n'est même pas le prix de mes projecteurs et de mes têtes sonores.

— Probable, Joe.

— Et puis, il y a les fauteuils. Quinze cents. Avec la facture de l'usine, dix-huit dollars soixante-quinze, pièce.

— Vous avez acheté à bon prix. Ils doivent bien valoir dans les vingt-deux dollars et demi à l'heure actuelle.

— J'ai mille mètres de tapis à six dollars le mètre.

J'ai pour quatre mille dollars de conditionnement d'air. J'ai...

— Joe !

— Oh, ça va. Vous n'en voulez pas.

— Je ne pourrais pas acheter tout ça, même si je le voulais, Joe. J'ai des amis chez les fournisseurs de salles. Des amis très chers, vous savez. Ils la trouveraient saumâtre si je ne les soutenais pas. Ils seraient capables de se vexer, Joe. Vous le savez bien.

— Pardi. Je m'en doute.

J'avais deviné comment l'entrevue allait se dérouler. Mais je n'étais pas en état de lutter et quand on ne peut lutter, le mieux c'est de manœuvrer.

— Alors, Joe ?

— Alors. Vingt-cinq mille dollars, ce n'est pas mal pour l'emplacement. J'accepte.

— Ma voix n'est pas très forte, Joe. Vous ne m'avez sans doute pas entendu. J'ai dit : cinq mille.

— Vingt.

— Cinq. Mais n'ayez pas peur de marchander, Joe. Ma façon de refuser est toujours polie.

Je vidai mon verre et allumai une cigarette. Je considérai le plancher, feignant d'étudier la question. Manœuvres !

— Je ne sais pas trop, Sol, fis-je. Vous n'avez pas l'impression que c'est un mauvais tour à jouer à un ami ?

— Un ami, Joe ? C'est à peine si je vous reconnais quand je vous croise dans la rue.

— Disons un ennemi, alors. Vous vous trouvez obligé de venir dans cette bourgade. Je ne sais pas jusqu'à quel point vous vous êtes avancé, mais ça doit être assez loin. Il faut absolument que vous vous y installiez et je suis assis à la place que vous convoitez.

— Et alors, Joe ?

— Eh bien, prenez-la d'en dessous mes fesses !

Il hocha la tête et se laissa aller contre le dossier du fauteuil.

— Vous avez des dettes criardes, Joe. Il vous reste à payer l'assurance, les impôts. Vous avez fait un emprunt à la banque, peut-être même deux. Ce n'est pas énorme, ça ne va pas loin... si vous continuez à rouler. Mais laissez votre boîte fermée, et vous verrez combien ces petites choses prendront d'importance. Vous verrez avec quelle rapidité les gens commenceront à vous tomber dessus. À ce moment-là...

— Oh, ça va comme ça ! Je suis...

— Je n'ai pas fini, Joe. Je pourrais attendre deux ou trois mois, mais je n'ai même pas besoin de ça. Je vais fondre sur vous si vous faites seulement semblant de vous entêter. Je vous aurai pour cette marquise que vous m'avez escroquée.

— À vous ?

— À moi. J'avais des intérêts dans cette société. J'en ai toujours. J'ai commencé à vous surveiller quand vous m'avez battu dans cette transaction. Je me suis dit que vous en valiez la peine. Je me suis dit que je gagnerais plus à laisser courir ces cinq mille dollars qu'à vous tomber dessus à ce moment-là. Drôle, s'pas ? Si vous aviez été correct avec moi, il ne me serait jamais venu à

l'idée de m'intéresser à Stoneville. Je n'aurais pas remarqué l'affaire que vous mettiez sur pied.

— Bon sang, Sol, vous avez tort de m'en vouloir pour ça. Je ne savais même pas que cette société vous appartenait !

Derrière les lunettes cerclées d'écaille, les yeux se fermèrent un instant.

— Joe !

Puis il secoua la tête et soupira.

— Je ne vous en veux nullement, Joe. Je vous démontre simplement ce qui se passera si vous essayez de me stopper. Je vous ferai un procès pour cette marquise, j'exigerai le remboursement de son prix véritable, plus les intérêts, plus des dommages et intérêts pour la condamnation injuste qu'a encourue un produit de ma fabrication. Je me fais bien comprendre ? Je m'installe. Ou bien j'achète votre emplacement, ou bien je le prends.

— Mais cinq mille dollars, Sol... Ce n'est rien du tout ! Vous pouvez faire mieux que ça. Vous savez fichtrement bien que vous donnerez à l'immeuble une valeur de trente ou quarante mille dollars.

— Ça, c'est une idée à moi, Joe. Vous n'espérez tout de même pas toucher de l'argent sur une idée à moi, non ?

— Et qu'est-ce que je vais faire de mon équipement ? Il ne sert à rien si je n'ai pas de cinéma où l'installer.

— C'est ce que je me suis laissé dire. Vous avez payé à votre premier concurrent cent cinquante dollars pour tout son matériel, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules, un sourire au coin des lèvres.

— Ne pleurnichez pas, Joe. Ça ne vous va pas, les larmes ! Et puis, pas de chichis. Cette histoire de marquise n'est pas la seule que j'aie contre vous. Des filouteries de ce genre à votre actif, il me faudrait une sacrée provision de salive pour les énumérer.

— Je ne fais pas de chichis. J'essaie de réfléchir. On dirait que tout me tombe dessus à la fois. La maladie, la perte de ma femme, et maintenant...

— Je sais, Joe. (Son visage s'adoucit un peu.) Mais je n'emménage pas demain. Vous pouvez rouler jusqu'à la fin de la saison.

— Vous voulez mon accord pour acheter en fin de saison ?

— Exactement.

— Fort bien.

Et je cours le plus grand risque de ma vie.

— Signez-moi un chèque de cinq mille dollars, et ce sera affaire conclue.

S'il avait accepté, j'aurais été nettoyé. Mais j'avais la certitude qu'il refuserait, et c'est ce qui arriva. Pensez donc ! Pourquoi se serait-il donné la peine de faire le voyage jusque chez moi pour me contraindre à lui vendre ce qu'il pouvait prendre ?

— Si vous le désirez ainsi, Joe, dit-il lentement. Mais dans votre propre intérêt, je vous conseillerais de tenir. Il faut que vous fassiez marcher votre salle jusqu'à la fin de la saison. Vendre maintenant ruinerait votre crédit.

— Évidemment, lui concédai-je, ça n'arrangerait rien. Néanmoins, je supposais...

— Je désirais simplement me mettre d'accord avec vous. Je ne crains pas que vous essayiez de vendre à un autre. Personne n'irait acheter un immeuble aussi important sans faire une enquête approfondie. Et je peux faire échouer toute transaction que vous essaieriez de manigancer.

— Je sais. Alors, nous convenons de cinq mille dollars en fin de saison pour mon emplacement. Et je garde tout le reste.

— À condition que vous le déménagiez.

— C'est entendu.

Il se leva et me tendit la main.

— Nous laisserons donc courir l'option tant que nous serons bien d'accord.

— Je m'en remets à vous, Sol.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte que je refermai sur lui, et je me versai un autre verre de whisky. Au moment où je l'avalais, je partis à rire et, pendant quelques minutes, je crus que j'allais m'étrangler.

Lorsque Carol entra, je tournais dans la chambre en chancelant, toussant et riant comme une hyène affligée d'une terrible coqueluche.

Carol me donna de grands coups entre les omoplates et me fit avaler un verre d'eau.

Enfin je repris mon souffle.

— Tu es saoul, Joe. Tu as tort de boire à un moment comme celui-ci.

— Ma gosse, je n'ai jamais été moins saoul de ma vie !

— Qui était cet homme ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— C'est Sol Panzer. Sol est le plus hab... (je dus m'arrêter une seconde)... le plus habile exploitant de toute l'industrie cinématographique ! Il voulait acheter le Barclay.

— Oh ! (Elle se raidit.) Et combien t'en offre-t-il ?

— Rien, mon chou. Rien ! Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'il n'en veut pas.

— Mais tu viens de dire...

Je restai silencieux un instant. Puis, je l'entourai de mes bras, et la serrai contre moi à en écraser ses seins, dont je voyais les veines grossir et trembler. Enfin, je lui dis :

— Laisse-moi faire, mon petit. Encore quelques jours. Laisse-moi faire et nous quitterons ce pays avec deux cent mille dollars. Tu promets ?

Je la sentis faire « oui » de la tête, lentement, à contrecœur. Tendue par le désir.

— Oui, Joe. Oui ! Et... M^{me} Whitcomb... Elle s'est endormie, Joe...

À un moment, tout près de la fin, comme on fait toujours, je scrutai son visage. Puis, je fermai les yeux, et les gardai fermés.

XXIII

Hap Chance téléphona dans l'après-midi. Je lui fis dire par Carol que je dormais. Andy Taylor appela également ; et je lui fis dire que je le verrais le soir même. Puis, Carol téléphona à Appleton de ma part et lui donna rendez-vous pour dîner. Elle était dévorée de curiosité, bien entendu, mais elle ne me posa aucune question. J'avais obtenu ça, au moins pour un moment.

J'arrêtai ma voiture devant l'hôtel vers six heures. Appleton m'attendait dans l'entrée. Nous échangeâmes une poignée de main avant de nous installer à une table de la salle à manger.

— Dites donc, Joe, fit-il en me contemplant des pieds à la tête, votre repos forcé a l'air de vous avoir fait joliment du bien.

— J'en avais besoin. J'ai l'impression d'avoir vécu dans le brouillard depuis l'accident. Je ne pouvais plus continuer comme ça. J'étais au bout de mon rouleau.

— C'est l'effet que cela produit, répondit-il en consultant le menu. À propos, qu'est-ce que ces on-dit ? Il paraît que vous auriez un concurrent par ici ?

Le verre d'eau que je tenais faillit m'échapper des mains.

— Où avez-vous entendu dire une ânerie pareille ?

— Oh, rien de bien net. Des ragots.

— Dans notre métier, il se débite autant de ragots que de centimètres de pellicule ! Vous venez de dire que vous aviez entendu des racontars. Je veux savoir d'où ça sort.

Je voyais bien qu'il ne savait rien, en réalité. Il y a toujours des cancanes dans un endroit où quelqu'un tient le haut du pavé. Un type quelconque se demande combien de bénéfices peut faire

l'exploitant, et s'il ne serait pas bon d'avoir un cinéma de plus dans le coin. Et, en un clin d'œil, l'histoire finit par se transformer au point qu'on annonce la construction d'une nouvelle salle.

— J'ai cent mille dollars investis dans mon affaire, dis-je. Si des bruits circulent, je veux savoir à quoi cela tient, et qui les répand.

— Mais il n'y a rien du tout, Joe ! Un mot en l'air, sans doute. N'en parlons plus.

— Je ne peux pas me permettre de laisser clabauder de cette manière-là.

Pour une fois, il se mit sur la défensive. Il marmotta :

— N'en parlons plus ! Si j'entends encore raconter quelque chose, j'y mettrai le holà.

Il ne bavarda pas beaucoup durant le repas. Dès que nous eûmes fini, nous montâmes dans sa chambre.

— Nous y voici, Joe, fit-il, en reprenant son sourire. Le repaire de l'enquêteur n° 31.

C'était l'une de ces pièces à échantillonnages qu'utilisent les voyageurs de commerce. Appleton avait transformé deux des grandes tables en une sorte de laboratoire. Il avait même une petite balance de précision, et un centrifugeur comme on en a dans les crémeries, bien qu'un peu plus petit. L'une des tables était recouverte de débris provenant de l'incendie : de petites enveloppes remplies de cendres, des morceaux de bois, de fil de fer, de métal.

Je tournai la tête. Une photographie représentant une femme et un petit garçon se dressait sur la commode. L'enfant paraissait avoir environ quatre ans.

— C'est votre fils ? demandai-je. Ce qu'il peut vous ressembler !

— Oui, c'est mon fils. Vous trouvez qu'il me ressemble ? Peu de gens le remarquent.

— Mais c'est vous tout craché ! Quel âge a-t-il ? Dans les six ans ?

— Il a quatre ans. Il ne les avait même pas quand on a pris cette photo.

— Il est joliment grand pour son âge ! Je lui aurais bien donné six ans.

Appleton fit un signe affirmatif, son sourire s'élargit.

— Oui, c'est un grand bonhomme ! Si vous le voyiez jouer au base-ball avec moi ! Jamais je n'ai vu un gosse aussi fou de base-ball, et il joue comme un professionnel. Vous comprenez, Joe ? Il a le sens du base-ball. Il...

Il sembla se secouer et m'adressa un clin d'œil.

— Sacré Joe !

— Qu'y a-t-il ?

— Laissons tomber... Quoi de nouveau depuis qu'on ne s'est vus ?

— Rien d'important. Je ne me rappelle plus si je vous ai dit la dernière fois que j'avais causé avec le juge d'instruction du canton. Il reste persuadé que l'incendie est dû à un accident.

Appleton secoua la tête.

— Je serais assez de son avis, Joe. Du moins je déclarerais la même chose, probablement, si j'étais fonctionnaire.

— Que voulez-vous dire au juste ?

— Un fonctionnaire est au service du public, Joe. Du public « vivant ».

— Je trouve la plaisanterie macabre.

— Pas du tout. Je n'insinue pas que M. Clay soit déloyal. Il est magistrat. M^{me} Wilmot est morte. Vous êtes l'un des citoyens les plus en vue de la ville. Pourquoi irait-il s'embêter à prouver une chose qui, selon toute probabilité, ne s'est pas produite ?

— Tout de même, je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Vous n'avez pas à me remercier, Joe.

— J'ai réfléchi pendant ma maladie. De toute évidence, j'ai dû faire l'imbécile la première fois que je vous ai parlé. La fois suivante aussi. Mais plus spécialement la première fois !

— Quand je vous ai dit que l'incendie était volontaire ?

— Voilà. Je ne sais pourquoi...

— Je vais vous le dire. Je ne voulais pas vous assener ça d'un seul coup. J'ai pensé qu'il valait mieux vous le laisser ingurgiter peu à peu. À parler franc, si vous vous étiez mis à offrir des primes pour l'arrestation du meurtrier et à fournir des preuves de votre innocence, vous me seriez devenu diablement suspect.

— Que voulez-vous que je réponde à ça ?

— Tout ce que vous voudrez, Joe. Les bistrots sont fermés ce soir. C'est pourquoi je vous ai fait monter ici.

— Parfait. Alors, que pensez-vous de tout ça ?

— Je vous l'ai déjà dit : il y a des chances pour que ce n'ait été qu'un accident. Bien sûr, M^{me} Wilmot et vous ne vous entendiez pas très bien, mais...

— Qui a dit ça ?

— Vous. Tout en vous le dit. Tout ce que j'ai appris d'elle le dit. Mais le fait que vous étiez en opposition constante ne suffit pas à prouver que vous l'avez tuée. Je suis persuadé que vous l'aimiez infiniment.

— Merci quand même !

— Bien que cela ne me regarde pas, voudriez-vous me dire quelque chose ? Comment un homme et une femme comme vous deux ont-ils bien pu se marier ?

Malgré moi, j'éclatai de rire. La question était si directe qu'au lieu de me fâcher, j'eus pitié de lui.

— Je vais vous le dire, répondis-je, en le regardant droit dans les yeux. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, c'était pour dire une bourde. Elle était sur le point de faire naufrage. Je passais mon temps à la repêcher et, finalement... ma foi...

— Hum ! C'est donc ça ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rien du tout, Joe. Je pense tout haut. Puis-je vous poser une seconde question ?

— Allez-y donc !

— Eh bien, cette petite Farmer... M^{me} Wilmot m'apparaît comme une femme d'éducation raffinée, un peu collet monté. Comment a-t-elle bien pu prendre chez elle une fille comme la Farmer ?

C'était là une question que je m'étais bien souvent posée à moi-même, et je n'eus pas besoin de feindre pour me montrer perplexe.

— C'est justement ce qui me chiffonne !

» Élisabeth était assez près de ses sous, et j'ai d'abord pensé qu'elle avait trouvé un moyen de se faire aider sans bourse délier. Mais elle n'était pas pingre à ce point-là tout de même ! Elle n'aurait pas fait une chose qui lui déplaisait uniquement pour économiser un peu de fric.

— Je vois.

— En tout cas, nous n'avions nullement besoin d'aide. Il n'y avait que nous deux, et la plupart du temps je prenais mes repas au-dehors. Et puis, Élisabeth avait sa manière à elle de tenir la maison, et rien d'autre ne lui convenait. Elle avait plus de mal à montrer à Carol comment s'y prendre qu'à faire le travail elle-même.

— Elle s'apitoyait sans doute sur le sort de cette petite ?

— Elle ne le montrait guère ! Si je n'avais pas... enfin, si je ne l'avais pas secouée de temps en temps, Carol n'aurait jamais eu ni argent de poche, ni robes, ni rien.

— Oh ? Est-ce que ça ne sortait pas un peu de votre caractère... j'entends... de faire œuvre charitable ?

— Je n'aime pas beaucoup cette réflexion. J'appartiens à une rude profession. Je ne crois pas que je me sois jamais montré plus dur qu'il ne le fallait.

— Voulez-vous qu'on en reste là, Joe ?

— À vous d'en décider. Pour ma part, je sais encaisser.

— Voilà ce que j'allais dire : si cette Farmer était une poule de luxe, la chose serait un peu plus compliquée... ou plus simple. Une brouille comme un crime n'empêche pas une femme de prendre

l'homme dont elle a vraiment envie, surtout si elle croit qu'elle n'aura pas de peine à l'aider à dépenser une somme aussi rondelette que vingt-cinq mille dollars. Mais dans mon catalogue, il n'y a rien de plus moche que la Farmer ! Je ne vous vois pas du tout en train de lui faire du plat.

— Merci !

— Donc, elle n'entre pas en ligne de compte, et vous non plus, à ce point de vue-là. Évidemment, vous héritez les biens de votre femme en plus de l'assurance. Mais, à tout bien considérer, vous aviez déjà la jouissance de ces biens, et vous n'aviez pas besoin de cet argent. Pas au point de tuer pour l'obtenir. Vous avez de solides revenus, une affaire prospère. Vous aimiez votre femme. Vous ne couriez pas après une poule. S'il n'y avait pas quelques ombres dans votre passé...

— Tiens, vous avez découvert ça ? En voilà une saloperie ! Aller rechercher ce qu'un bonhomme a fait quand il était même pour le salir...

Il secoua la tête.

— Ne vous emballez pas. Il n'est pas question de salir qui que ce soit, et ce n'est pas nous qui avons été rechercher ça. Prenez-vous-en à vous-même. Les compagnies n'accordent pas d'assurances aussi importantes sans enquêter.

— Merde ! J'avais quatorze ans ; je ne savais pas distinguer une oie d'un canard ! Je n'étais jamais sorti de l'orphelinat. J'ignorais ce que signifiaient les scellés sur un wagon de marchandises. Je ne cherchais qu'à y entrer pour m'abriter de la neige. *Détournement de Biens Nationaux* ! Bon sang, est-ce qu'on croyait que j'allais me trisser avec un sac de ciment ? Il n'y avait que ça dans le wagon.

— Ce n'était qu'une bêtise insignifiante.

Je me mis à rire :

— Insignifiante ? C'est vous qui le dites ! Sept ans à scier des arbres, à recevoir des coups, à abattre un boulot qui crèverait un adulte ! Sept ans, de quatorze à vingt et un... *jusqu'à ce que j'aie appris à respecter la propriété d'autrui* ! Ce sont des trucs comme ça... qui...

Je m'arrêtai net.

— Allez, dites-le, Joe, fit Appleton. Ce sont des trucs comme ça qui font les criminels.

— O.K. C'est vous qui parlez.

— Ai-je l'air d'un criminel ?

Il s'appuya sur son dossier, souriant, les mains croisées derrière la tête.

— Quel rapport ?

— Moi aussi, j'ai fait de la maison de redressement. Pendant le

même nombre d'années, exactement.

— Charriez pas !

— Mais si ! J'avais emprunté une voiture pour promener ma petite amie, et les flics m'ont coincé. Mon paternel ne m'aimait pas beaucoup avec ça, alors j'ai été embarqué... Non, des choses pareilles n'ont que l'importance qu'on leur donne.

— Mais vous venez de dire que votre compagnie...

— Elle est obligée de considérer les faits, certainement.

Il épousseta doucement son genou, les yeux baissés.

— Je vous demande pardon, Joe. Je sais très bien ce que vous ressentez. Ne pouvez-vous trouver une explication logique – une explication valable pour la compagnie d'assurances – de cet incendie ?

— Non. Je ne peux pas.

— Le moteur était en bon état ? Il n'existait aucune possibilité de court-circuit ?

— Absolument pas. Car dans ce cas, je l'aurais fait réparer.

— Oui. Naturellement.

— Ce n'est pas tellement la question d'argent. Mais je voudrais voir tout ça réglé !

— Bien entendu !

Il hochait la tête d'un air de sympathie, tout en m'examinant.

— Je vais vous dire quelque chose, Joe, à condition que vous n'en parliez pas. Je vous ai fait un peu marcher. Car je suis d'accord pour qu'on vous paie. Seulement, j'attends pour expédier mon rapport.

— Vous attendez quoi ?

— Des ordres. (Il eut un sourire en coin.) Vous n'avez pas de veine, Joe. Vous vous rappelez la disparue dont je vous ai parlé ?

— Oui.

— Eh bien, voilà le hic ! Il faut que je la retrouve. Et, du moment que je suis sur place et que ça ne coûte pas un sou de plus à la compagnie, on m'a demandé de ne pas clore votre affaire. En ce qui me concerne, c'est terminé pour vous. Dès que j'aurai retrouvé cette femme, je mettrai la date sur mon rapport et je l'enverrai.

— Eh bien, c'est toujours ça !

J'aurais voulu être dehors pour pouvoir aspirer un grand coup. Ou pousser un hurlement. De pure délivrance.

Peu m'importait de ne jamais recevoir leur argent. J'allais en avoir assez sans ça.

Jusqu'à minuit, nous parlâmes du cinéma, de la guerre et d'un tas d'autres choses. Enfin, je jugeai qu'il était temps de partir.

Nous nous serrâmes les mains.

— Vous avez des indices, au sujet de votre disparue ? demandai-je.

— Oh... un ou deux, Joe. J'attends un coup de théâtre d'une minute à l'autre.

— Alors, bonne chance.

— À vous aussi, Joe. Et... Joe...

— Oui ?

Il avait ouvert la porte, et j'étais déjà presque au milieu du couloir.

— Soyez chic avec vous-même. Tâchez de réfléchir un peu à quelques-unes des choses dont nous avons discuté ce soir. Sans doute cela vous irritera-t-il pendant quelque temps, mais, par la suite, vous vous en trouverez bien. Cela vous facilitera bigrement la vie avec vous-même.

— Vous me parlez chinois !

— Vous comprendrez tout seul, Joe. Bonne nuit et ne vous en faites pas.

— Pour ça, comptez sur moi !

XXIV

La façade de l'immeuble était sombre, mais j'aperçus une faible lueur par-derrière. Je tapai sur la vitre et agitai la poignée de la porte. Deux minutes plus tard, Andy Taylor, traînant ses savates, contourna le paravent qui sépare son soi-disant bureau de sa pièce d'habitation.

J'ignore s'il était déjà au lit. Il avait encore ses vêtements, mais j'ai toujours pensé qu'il couchait avec.

— Ça vous en a pris du temps pour venir jusqu'ici, dites donc ! fit-il. Entrez.

Je le suivis dans le fond du logement, et il déposa sur une caisse d'emballage la lampe à pétrole qu'il portait. Il n'avait pas de vrais meubles. Un lit de camp, quelques caisses et un petit poêle. Je m'assis sur le lit de camp.

— Ainsi, vous vous êtes décidé à suivre mes conseils, dit-il. Bon, très bien !

Il enleva une assiette sale et une tasse à café de l'une des caisses et s'assit en face de moi. La lueur de la lampe faisait paraître sa barbe plus rousse que d'habitude. Il ressemblait au diable coiffé d'un chapeau.

— Pas si vite, dis-je. Suivre vos conseils en quoi ?

— Je ne sais pas, Joe. Je ne sais pas !

— Je me suis brûlé à la main, voilà tout. Les gens qui travaillent dans l'électricité autant que moi se brûlent à chaque instant.

— Bien sûr !

— Alors ?

— Vous étiez disposé à annuler le bail du cinéma Bower.

— Je voulais l'annuler de toute façon. Je pense depuis longtemps que je n'ai pas été très chic avec vous dans cette affaire.

— Oui. Je m'en doute !

Il se frotta le menton, tout en regardant droit dans la flamme de la lampe. Un instant, j'eus peur de m'être montré trop détaché, et qu'il ne marchât pas droit dans mon piège.

Puis il se mit à rire, mais des lèvres seulement. Et je sus que tout allait bien.

Il n'avait plus besoin que d'être un peu aiguillonné.

— C'est parfait, Joe ! Je ne vous tiens donc en aucune façon. En aucune façon. Pourquoi ne vous levez-vous pas pour vous en aller tranquillement ?

— Bon. C'est ce que je fais !

Je me levai lentement, époussetant mon veston, et me tournai vers la porte. Il m'épiait, tandis que le sourire narquois de son vieux visage ridé s'élargissait de plus en plus.

— Naturellement, fit-il, vous savez que je vais parler de votre brûlure à Appleton.

— Dans quel but ? Pourquoi lui en parlerez-vous, Andy ?

— Qu'est-ce que ça peut vous fiche ? Puisque ça ne signifie rien.

Je haussai les épaules, et fis un pas vers la porte. Puis, je feignis de me rembrunir, et vint me rasseoir sur le petit lit, avec un soupir de désespoir.

— O.K., Andy. Vous gagnez !

Il hocha la tête, le regard perplexe.

— Je le savais. Mais je me demande pourquoi, tout de même.

Je gardai le silence.

— Le moteur était en bon état de marche. Autrement, Élisabeth ne s'en serait pas servie. Pas Élisabeth !

— Non, fis-je.

— Et nous savons que l'incendie n'a pas été allumé volontairement. On en a la preuve absolue.

— Non, on n'a pas mis le feu.

— Et vous étiez en ville quand c'est arrivé.

— Exact. J'étais en ville.

— Mais il y a quelque chose qui cloche et diablement ! Au point

que vous consentiriez à me donner... combien allez-vous me donner, Joe ?

— Combien voulez-vous ?

— Faites-moi une offre.

— Pour l'instant, je suis à court de numéraire. Mais je puis vous laisser une partie de l'argent que me versera la compagnie d'assurances.

— Pas une partie, Joe. Tout !

— Mais enfin, bon Dieu... Oh ! Et puis merde... Tout !

Il ricana et secoua la tête.

— Voyons, Joe. Je me garderai bien de toucher à cet argent. De quoi aurais-je l'air, si je déposais vingt-cinq mille dollars à la banque après une combine pareille ? Voyons ! Je voulais seulement me faire une idée du prix que vous mettriez à mon silence. Avoir une base de négociation.

— Bon ! Vous l'avez maintenant.

— Oui, maintenant, je l'ai. Et vous savez ce que je vais faire, Joe ? Une chose dont je rêve depuis des années.

— Accouchez ! Nom d'un chien, vous savez bien qu'il me faudra en passer par où vous voudrez. Qu'est-ce que vous désirez au juste ?

— Rien de plus que ce que vous me devez, Joe. Je possédais une excellente affaire, naguère, et vous m'en avez dépouillé. Maintenant, je vous rends les plâtras, et je prends « votre » excellente affaire.

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Où diable voulez-vous en venir ?

— Je vous propose un échange, Joe. Je vous donne le Bower contre le Barclay.

Voyez-vous, c'est crevant. J'attendais ça et je le désirais. Je l'aiguillais sur cette voie-là depuis le début. Maintenant qu'il était tombé dans le panneau, je n'avais plus besoin de simuler la colère ou la surprise. Pourtant, j'étais aussi fou de rage que lorsqu'on m'avait dévoilé le plan de Panzer. C'est crevant, j'ai du mal à l'expliquer. Mais ce cinéma... cette salle...

Non, je ne peux pas l'expliquer.

Je parvins à contenir mon indignation, au bout d'une minute ; mais pour sauvegarder les apparences, je continuai de sang-froid à jurer et à discuter pendant un bon moment.

— Ce n'est pas raisonnable, Andy. Le Barclay est une salle de premier ordre. Le Bower n'est qu'un trou à rats.

— Il n'a pas toujours été un trou à rats. Vous pourrez sans doute le remonter.

— Vous parlez ! Je me vois d'ici essayer de faire repartir le

Bower, avec le Barclay comme concurrent !

— Oh, je ne suis pas un salaud, Joe ! Je n'ai pas l'intention de vous réduire à la misère. Je n'en serais probablement pas capable, même si l'envie m'en prenait.

— Alors, faisons autre chose, Andy ? Associons-nous. Je dirigerai l'affaire et nous...

Il se mit à ricaner.

— Oh, que non, Joe ! J'ai déjà eu ma petite part d'expérience dans les affaires en participation avec vous. Je n'aurais pas eu le temps de faire « ouf » que je serais déjà sur la paille.

— Mais ça paraîtra louche ! Je ne passe généralement pas pour cinglé ! Les gens se douteront bien qu'il y a quelque chose de pas catholique entre nous deux.

— Vous êtes plus malin que ça, Joe. (Il secoua la tête.) Les gens ne sauront rien de plus que ce que nous leur dirons... et je suis bien sûr que ni vous ni moi ne l'ouvrirons. On procédera à un échange, avec des clauses additionnelles. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des transactions immobilières se font de cette manière-là.

— Mais Appleton...

— Appleton sera reparti lorsque j'entrerai dans le jeu. Je vous l'ai déjà dit, Joe. Pour rien au monde, je ne veux me trouver associé avec vous dans une affaire. Vous continuerez de faire marcher le Barclay jusqu'à la fin de la saison. À ce moment-là, je le prendrai.

— Andy, ne pourrions-nous...

— Oui ou non, Joe ?

— Oh, merde !... Oui !

Il alla dans son bureau et revint avec des formules légales tout imprimées et sa vieille machine à écrire, et l'affaire fut conclue sur-le-champ. Nous établîmes un contrat de transfert d'actions pour la fin de la saison ; il me remit un chèque d'un dollar, j'en fis autant pour lui et, sur chacun des chèques, nous inscrivîmes une petite remarque pour indiquer à quoi il s'appliquait.

Ainsi, notre contrat devenait parfaitement valable, même en l'absence de témoins. Ni lui ni moi ne pouvions plus nous dérober.

En partant, je lui tendis la main, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Je n'insistai pas. Il aurait encore moins envie de me serrer la main lorsque arriverait la fin de la saison !

Il était près d'une heure du matin. Je me demandai si je rentrerais à la maison et décidai de n'en rien faire. Cela m'éviterait des discussions et des explications et, de plus, il ne me restait pas beaucoup d'heures à dormir. Je voulais me trouver en ville quand les bureaux ouvriraient au matin.

Je pénétraï dans mon cinéma, pris le réveil dans la cabine de projection, et préparai la sonnerie pour deux heures plus tard. Je m'installai dans une des loges, plaçai le réveil sous mon fauteuil et m'accotai au dossier. En une seconde, je me trouvai reporté en arrière aussi loin que pouvait remonter ma mémoire.

Avec ma mère. Ou du moins la femme qui, je crois, était ma mère. Et je revivais tout ça...

... La grande aiguille de l'horloge pointait vers le douze et la petite vers le six et la femme montait l'escalier, lentement... lentement... comme toujours, comme si elle n'était pas sûre de l'endroit où se trouvait le palier. Puis une clé grinçait dans la serrure, arrivait finalement à tourner, et la porte s'ouvrait. Et la femme avançait en chancelant vers le lit, où elle tombait pour se mettre immédiatement à ronfler.

Elle rapportait quelque chose dans un sac qu'elle écrasait à moitié sous elle; je devais pousser et tirer pour m'en emparer. C'était un morceau de gâteau à la confiture et une tranche de rôti, amalgamés l'un à l'autre, que j'engouffrais aussitôt. Après, je fouillais les poches de la femme pour y trouver les billets crissants et verdâtres qu'elle me rapportait toujours, et je les cachais dans le tiroir du bureau avec les autres.

Puis, c'était de nouveau le matin et elle était repartie. Je remplissais mon écuelle en étain de flocons d'avoine et de lait concentré, et je mangeais. Puis je jouais avec les billets verts, et je regardais par la fenêtre; puis, je mangeais encore des flocons d'avoine au lait condensé.

La grande aiguille de l'horloge pointait vers le douze et la petite vers le six. Puis, elles dépassaient ces chiffres. J'en riais en tenant ma main serrée sur ma bouche afin qu'on ne pût m'entendre.

Je m'endormais en riant encore.

Au matin, elle était partie; mais elle était toujours partie au matin. Je mangeais un peu de flocons d'avoine au lait condensé, je jouais avec les billets verdâtres, et je regardais par la fenêtre. Et la grande aiguille de l'horloge pointait vers le douze et la petite aiguille vers le six, et... et...

C'était comme un rêve dans un rêve. Je mâchais le papier qui se trouvait à l'intérieur de la boîte de flocons d'avoine, et je me coupais le bout de la langue en essayant de le passer dans le petit trou de la boîte de lait, et le pot à eau était rouge de mon sang. Je ne regardais plus par la fenêtre. J'étais au lit depuis très longtemps et les billets verdâtres étaient éparpillés autour de moi.

Et puis... et puis, c'était une autre pièce et une énorme femme aux yeux qui louchaient me tenait dans ses bras et me berçait :

« Môtman ? Bien sûr, maint'nant, qu'tu vas en avoir un gros tas !
J'serai ta môtman, moi !

— Mon argent ! Il faut que j'aie mon argent !

— Comme si j'le savais pas ! Amène son petit tas, Mike... Toutes ces saloperies d'étiquettes de whisky... »

... Le réveille-matin se mit à sonner et je m'éveillais. Je fis ma toilette dans le lavabo des hommes. Puis, je me mis en route pour la ville.

XXV

Sol Panzer ne fit pas la moitié des histoires auxquelles on aurait pu s'attendre. Il était refait ; nous le savions tous deux, et il n'appartenait pas au genre pleurnichard.

J'étais arrivé à son bureau à neuf heures. À onze heures, tout était terminé, et je repartais.

J'arrivai à Stoneville au crépuscule, stoppai à mon cinéma, et montai vivement à la cabine de projection. Hap ne s'y trouvait pas. Jimmy Nédry faisait marcher les appareils.

— Ça va bien, Jimmie ? dis-je. Vous remplacez un peu M. Chance ?

— Paraît, fit-il sans me regarder.

— Quand revient-il, le savez-vous ?

— Il ne reviendra pas, dit Jimmie. Il se donne congé ce soir.

— Oh ! Eh bien, je vous remercie de travailler à sa place.

— Y a pas de quoi.

Il rougit violemment, et alla se poster entre les deux appareils de projection. Je comprenais sa gêne. À moins d'être encore plus bête que je ne le croyais, il devait savoir que je n'ignorais rien de ce qu'il avait fait.

Je lui souhaitai bonne nuit, comme si nous avions été les meilleurs copains du monde, et conduisis ma voiture jusqu'à l'hôtel de Hap. Il ne s'y trouvait pas non plus. Je rentrai chez moi.

Une grande conduite intérieure toute neuve stationnait dans la cour. Celle de Hap évidemment. Je me sentis joliment content d'avoir réglé l'affaire avec Panzer. Hap n'aurait pas attendu plus longtemps.

Il était vauté dans le salon, un flacon de whisky et un verre près de lui, les pieds en l'air sur l'un des coussins brodés d'Élisabeth. Les mégots débordaient du cendrier. On voyait un grand cercle de cendres et de bouts de cigarettes sur le tapis.

Je contemplai ce désordre, puis je regardai Hap. Il se redressa lentement avec un sourire forcé.

— Eh bien, fiston, dit-il. J'ai l'impression que tu as tiré les marrons du feu?... Bois un coup et raconte-moi tout.

Je m'obligeai à sourire.

— Mais oui, Hap. Où est Carol ?

— Dans sa chambre, je présume. Elle n'a pas l'air très désireuse de me tenir compagnie.

— Je me demande pourquoi !

Je me rendis à la cuisine, d'où je rapportai un verre et un vieux journal. J'étais le journal sous le cendrier et posai dessus le flacon, après avoir empli deux verres.

— Très bien, fit Hap, en hochant la tête. Tu ferais un mari modèle. Mais raconte-moi les nouvelles, fiston, je suis tout ouïe.

— Vous voulez tout depuis le commencement ?

— Absolument tout !

— Voilà. Tout d'abord, j'ai entendu dire que Sol voulait mon emplacement. Là-dessus, j'apprends qu'il va s'installer à Stoneville et qu'il aura ma peau. Dans les maisons de distribution. Chez vous. Partout où je me sers. Et hier, pour couronner l'affaire, il vient ici me dire qu'il m'offre cinq mille dollars pour mon terrain, qu'il me donne ces cinq mille dollars pour vider les lieux à la fin de la saison et que, si je m'obstine, il me ruinera.

Je m'arrêtai pour boire un peu. Hap commença à froncer les sourcils.

— Il est homme à le faire, fiston. Le petit Sol pourrait te chauffer ta liquette et te réclamer des dommages-intérêts parce que tu l'as portée !

— Je n'en doute pas.

— Toujours la même vieille combine, en somme. Tu t'es fait avoir. Tu n'as réussi à lui tirer que cinq mille misérables dollars.

— Ne croyez pas ça ! Je n'ai pas vendu. Sol ne désire nullement mon terrain.

— Tu dis qu'il t'en a offert cinq mille dollars ?

— Exact.

— Et qu'il n'en veut pas ?

— Je vous assure que non.

Chance se laissa aller en arrière contre le dossier du divan. Il se tapa sur le front.

— J'ai la comprenette difficile, mon p'tit gars. Vas-y doucement !

— Que ferait Panzer de mon emplacement ?

— Ce qu'il en ferait ? Aussi étrange que ça puisse paraître, je présume qu'il y construirait un cinéma. Rien de tel que

l'emplacement d'un vieux cinéma pour en construire un neuf. Les gens ont l'habitude de venir à tel endroit, et...

— Et il y a trente-quatre mètres du trottoir à la petite rue de derrière. De quelque manière qu'on s'arrange, on ne peut avoir plus de trente mètres de l'appareil de projection à l'écran.

Hap cligna des yeux.

— Nom d'un chien ! murmura-t-il... Je commence à y voir clair... Mais, un instant ! Il a peut-être l'intention de donner aux fauteuils l'inclinaison inverse et de placer les projecteurs sous l'écran.

— Ça ne lui donnerait tout de même pas assez de longueur. Pas pour une salle d'un million de dollars. Un million qui devra produire l'effet de deux millions.

Hap agita une main.

— Mais, fiston... c'est fantastique !

— Appelez ça comme vous voudrez, les faits sont là. Il y a autant de largeur qu'on veut, mais pas de profondeur... Alors, vous comprenez, Hap ? Sol utilisait le vieux truc des prestidigitateurs : détourner l'attention. Lorsqu'on me dit qu'il désirait mon emplacement, que j'entendis ça de tous les côtés, je fus persuadé, comme tout le monde, que c'était vrai. L'idée ne me vint jamais d'en douter. Si la pensée m'effleurait que l'histoire n'était pas très claire, je l'écartais. Sol savait ce qu'il faisait. Il le fallait bien.

« Mais il en a un peu trop mis. Trop dans un sens et pas assez dans l'autre. Quand il me crut à point et prêt à accepter ses cinq mille dollars, il convint de laisser l'affaire en suspens pendant quelques mois. Alors, je compris qu'il n'avait pas du tout envie de mon emplacement. Il détournait mon attention. Et il le faisait, parce qu'il ne pouvait pas obtenir l'emplacement qu'il convoitait.

— Quelle imprudence ! Je ne puis croire cela de Sol.

— Pour l'imprudence, vous repasserez ! Comment aurait-il indiqué qu'il voulait s'installer à Stoneville ? En achetant son terrain. C'était un moyen de dissimuler jusqu'au moment de faire le coup.

— Je persiste à trouver que c'était imprudent. Suppose que quelqu'un ait fait le coup avant lui... comme... tu as dû le faire, si je comprends bien ?

— Personne ne le pouvait. Ce qu'il voulait, c'était l'emplacement du Bower, et je l'avais sous bail. Je gardais l'établissement fermé. Une fois ruiné, j'aurais évidemment perdu mon droit au bail, et Sol aurait pu acheter.

Hap secoua la tête.

— Magnifique, fiston ! Positivement génial ! Et c'est le seul

endroit de la ville où Sol aurait pu s'installer ?

— Le seul. C'est le seul pâté d'immeubles sans rue derrière ; le lotissement continue très loin. L'emplacement du Bower est un peu en forme de bouteille. Une ouverture qui va en s'élargissant, au bout de quelques mètres.

— Et il n'y a pas d'autre établissement dans ce pâté de maisons ?

— Si, deux... La banque et l'hôtel.

— Formidable ! Encore une question, mon vieux ; comment t'es-tu arrangé pour acquérir ce magnifique petit bout de terrain ?

— Vous le savez, Hap. J'ai offert en échange quelque chose qui va perdre toute sa valeur.

— Oh, non ? Ta salle?... Je le pensais ! Mais il y a encore un point obscur. Notre ami Taylor ne sait pas que ta salle va perdre sa valeur. Il la considère comme une petite mine d'or. Comment n'a-t-il éprouvé aucun soupçon quand tu la lui as échangée contre son vieux trou à rats ?

Je venais encore de faire un faux pas ! Désormais, il savait que je marchais sur la corde raide.

Il eut un petit rire étouffé.

— C'est encore mieux que je ne le supposais, fiston... ou pis ! Vois-tu, je crois que je vais augmenter mes exigences. Je le crois vraiment.

— Qu'avez-vous à voir dans mon affaire avec Taylor ? Vous ne savez rien, Hap.

— Ne t'ai-je pas répété sans cesse ? J'en connais assez pour donner l'alerte. Les pompiers – pour employer une métaphore – feront le reste.

Il ne retint pas un bâillement.

— C'est drôle, hein, qu'on retombe toujours sur le sujet « incendie » !

— Que désirez-vous ?

— Ma foi... quel piège tends-tu donc au petit Sol ? Sur l'honneur, hein ! Je serais désolé de te prendre en flagrant délit de mensonge.

— J'ai dans ma poche un chèque de cinq mille dollars.

— Ah ! ah ! Quelle belle évasion ! Si j'en parlais à Sol et que je lui explique mon intérêt dans l'affaire ?

— J'en recevrai cent cinquante mille de plus quand il s'installera.

— Tu vois bien ? (Hap haussa les épaules.) Tu peux dire la vérité quand tu y es forcé !

Il se redressa et s'empara du flacon de whisky.

— On arrose ça... cher associé ?

- Oui.
- Associés ?
- Associés.

Il remplit les verres, et nous trinquâmes; et je ne pouvais m'empêcher de songer combien il serait agréable de verser un brin d'arsenic dans sa boisson. Puis, je vis une ombre dans le vestibule, et devinai que Carol écoutait. Je m'imaginai... enfin, peu importe. Quelquefois, on a de drôles d'idées qui vous viennent, et il est difficile de s'en débarrasser.

Hap faisait tourner l'alcool dans son verre, tout en m'étudiant. Enfin, il prononça :

- Sais-tu... tu as vraiment de la veine, Joe.
- Oui. Je le sais.

— Oh, mais c'est vrai. Si je ne m'étais pas intéressé au succès de ton petit plan – qui implique nécessairement ta propre sécurité – j'aurais tranquillement laissé le destin suivre son cours. Un cours très désagréable pour toi.

- Et alors ? Où voulez-vous en venir, maintenant ?

— Rappelle-toi le matin du drame, mon vieux. Tu t'arrêtes à ta salle et tu examines la cabine de projection; et, tout à coup, tu découvres que ta provision de cellules photoélectriques est épuisée. Tu en es extrêmement surpris. Tu n'avais pas l'intention de te rendre à la ville, mais maintenant, tu t'y vois contraint. Donc, tu te fabriques un alibi pour t'absenter de notre bourgade.

- Alors ?...

— Mais tu avais déjà ta valise dans ta voiture. Jimmie Nédry l'a vue en arrivant au travail. Donc, tu devais déjà projeter d'aller en ville avant d'avoir remarqué la soi-disant absence de ces cellules.

- Et puis ? Peut-être que j'allais...

— ... porter des costumes à la teinturerie ? Ça ne colle pas, fiston. On aurait pu contrôler. En tout cas, là n'est pas la question. Ce n'était pas la première fois que tu embêtais Jimmie au sujet d'articles manquants; et il avait pris ses précautions. Il est prêt à jurer que les cellules que tu as soi-disant achetées en ville portent les mêmes numéros que celles qui avaient disparu. Bref, mon vieux, ton alibi ne tient pas.

- Il... il vous a dit ça ?

— Hum ! Il a beaucoup de sympathie pour moi, Nédry. Et demain matin, lorsque Blair aura signé son transfert, il lui racontera tout.

Il me sourit de derrière son verre, et je commençai à voir rouge. Merde alors ? Voilà où j'en étais. J'avais couru les risques, j'avais tout combiné, et c'était celui-là qui en profiterait !

- Qu'il parle, ce petit salaud ! Qu'il aille au diable ! Il ment ! Il

a inscrit de faux numéros. Il...

— Ah, ah... Mais, même dans ce cas, ça ne changerait rien. Tu ne peux te permettre de le laisser raconter cette histoire.

— Il peut raconter ce qui lui plaît ! Bon sang, je...

Hap lança sa main en avant. Il agrippa mon col, tourna et serra. Durant une minute, je crus avoir le cou rompu.

— Voilà l'effet que produit une corde de chanvre, fiston. Tout à fait ça. Mais ne t'emballe pas. Si tu te sors de cette affaire, je m'arrangerai directement avec toi.

J'avais l'impression d'avoir avalé un cantaloup !

— Combien... c... combien croyez-vous...

— Rien. Pas un radis.

— Rien ?...

— Pas d'argent. Ça ne servirait à rien. Ton opérateur est un des types les plus bougrement honnêtes que j'aie jamais connus. Il éprouve même des scrupules à se servir de ce renseignement pour obtenir de Blair une place meilleure.

— Mais il ne lui a encore rien dit ?

— Non. Et il ne lui dira rien.

— Je vois.

Il fit un signe affirmatif, et consulta sa montre.

— Il est temps que je file. J'ai prévenu l'hôtel que je m'en allais ce soir. J'en ai avisé pas mal de gens, du reste. Il faut que je rentre en ville.

— Désolé de vous voir partir.

— C'est triste, hein ? Mais les meilleurs amis du monde, et cætera, et cætera... Ah, oui...

— Quoi ?

— Les rues sont terriblement désertes lorsque l'ami Nédry quitte son travail. J'ai pensé que ça te mettrait dans un sacré embarras si on le retrouvait assommé. Il vaudrait mieux que tu sois chez toi vers onze heures et demie. M^{lle} Farmer témoignera de ta présence.

— Très bien, Hap.

— En y réfléchissant, j'incline à penser qu'on pourrait suspecter le témoignage de la jeune Farmer. Appelle donc ta standardiste à onze heures et demie. Demande-lui l'heure exacte. Ce service-là marche toujours ici, hein ?

— Oui.

— Au revoir, donc !

— Au... revoir.

Dans le frigidaire, il y avait un gâteau au chocolat et un reste de jambon fumé. Mais je les dédaignai, et ouvris une boîte de soupe. Je n'avais pas très faim, et j'avais beaucoup trop mangé ces derniers temps. Ce matin encore, j'avais constaté que je prenais un peu de ventre.

J'entendis Carol franchir le seuil, et je la sentis derrière moi. Je continuai de manger; presque tout de suite, elle avança pour se trouver dans mon champ de vision. Et je fis un effort surhumain pour ne pas éclater de rire.

Elle avait changé de coiffure, portait une robe noire, et s'efforçait de se tenir droite tout en gardant le menton effacé. Oui, Élisabeth. Ou du moins l'idée que se faisait Carol d'Élisabeth.

Je me baissai vivement vers mon assiette de soupe.

— Tu es rudement bien comme ça, Carol, dis-je, aussitôt que je pus parler.

— Tu me préfères ainsi ?

À ça, je ne sus que répondre.

— Tu es toujours très bien à mes yeux. Tu veux un peu de potage ?

— J'ai déjà mangé... dîné.

— Du café ?

— Non. Continue.

Je continuai donc, en prenant largement mon temps, et j'en profitai pour réfléchir. C'était la deuxième ou la troisième fois que je l'avais devinée écoutant aux portes. Elle me parut énervée, effrayée, naturellement; j'étais du reste moi-même un peu mal à l'aise, mais moi, je ne l'épiais pas chaque fois qu'elle ouvrait une porte !

Je me demandais si ce serait ainsi à perpète. Si je ne pourrais plus jamais aller et venir sans l'avoir sur mes talons.

Sans me tourmenter de la voir se tourmenter.

Je repoussai mon assiette et allumai une cigarette.

— Tu sais, je pense, qu'il y a eu des embêtements.

Elle fit un signe affirmatif.

— Oui. Je le sais *maintenant*.

— Content que tu aies entendu. Je voulais tout te raconter dès que je verrais le moment d'en sortir. Je ne tenais pas à t'ennuyer à moins d'y être forcé.

— Tu... tu n'avais pas peur de me le raconter, Joe ?

— Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?

— Je... je ne pourrais pas supporter que tu aies peur de moi, Joe ! Je devine ce que tu éprouves... ce que tu es forcé d'éprouver.

Je suis différente, maintenant ! Quand on tue quelqu'un, ça vous transforme. Mais...

— J'avais peur, mais pas de cette façon-là. Toi, tu tendrais le cou à la corde ! On dirait que l'affaire ne peut rien te rapporter. Tu peux penser que nous... que je l'ai su depuis le début. Que je t'avais mise dans le pétrin, pour te plaquer ensuite.

— Afin d'aller retrouver Élisabeth ? lança-t-elle.

— Tu vois bien ! Ne pense plus jamais à ça, Carol. J'avais Élisabeth, et je n'en voulais pas. Elle m'avait, et elle ne voulait pas de moi. J'imagine qu'elle t'a amenée ici dans l'espoir que je coucherais avec toi.

— Oh, non, pas du tout !

— Elle avait ses raisons de le faire, et ce n'était sûrement pas dicté par l'esprit de charité.

— Elle me voulait ici pour se faire mousser ! Je suis femme, et je l'ai deviné. C'est pourquoi je la détestais à ce point ! Tu penses bien que, si elle avait voulu se débarrasser de toi, elle aurait choisi une fille qui aurait été plus... plus...

— Carol !

Je me levai, l'entourai de mes bras, et la serrai contre moi.

Cette poule était dingue d'avoir des idées pareilles au sujet d'Élisabeth. Élisabeth n'avait nullement besoin de repoussoir !

— C'est la vérité, dit Carol.

— Non, c'est faux, répondis-je, en la conduisant vers le salon. Et tu te mets dans tous tes états, sans raison. L'essentiel, c'est que nous serons tirés d'affaire à partir de demain, avec énormément d'argent. Ne gâchons rien.

— Promets-moi que tu n'essaieras jamais de la revoir, Joe.

— Mais naturellement. Tu ne crois pas que je vais courir un risque pareil ?

— Tu me donneras son... l'argent, et tu me laisseras le lui envoyer moi-même ?

— Je t'ai déjà dit « oui » ! Allons, n'en parlons plus.

Elle s'essuya les yeux, et eut un sourire tremblant. Je nous versai à boire. Je crus un instant que les discussions et les explications étaient finies, mais évidemment je me trompais.

Je commençais seulement à m'apercevoir qu'elles ne seraient jamais finies. Je me demandais ce qu'Élisabeth éprouvait à ce moment.

— Combien de temps faut-il encore attendre pour que tout soit réglé, Joe ?

— Deux ou trois mois.

— Puis-je rester ici jusqu'à...

— Non. Tu sais bien que non, Carol.

— Jusqu'à ce que l'enquêteur de l'assurance s'en aille, Joe ! Laisse-moi rester jusque-là seulement. Il... me fait peur. Je ne veux pas te quitter tant qu'il sera là.

— Bon. On verra.

J'avais bien l'intention de la faire partir de la maison le lendemain ou le surlendemain, même si je devais pour cela l'expédier par la fenêtre.

La pluie se mit à tambouriner sur le toit. Elle commença tout doucement, puis frappa de plus en plus fort. En moins d'une demi-heure, c'était un déluge. La foudre tomba avec un bruit effrayant, tout près ; Carol frissonna et se blottit contre moi. J'allongeai le bras derrière moi, et tournai la clé du poêle.

— Joe !

— Oui ?

— On est bien comme ça, hein... n'est-ce pas ? À pouvoir faire exactement ce qu'on veut dans la maison.

— Plutôt !

— Élisabeth aurait dit qu'il était encore trop tôt pour allumer le poêle.

— Oui, c'est sûr.

Mon ton n'était pas très convaincu, aussi je me hâtai d'ajouter autre chose :

— Tu aurais dû voir sa vieille, pour connaître quelqu'un de vraiment avare ! Nous avons nettoyé sa chambre après sa mort ; elle avait tout un placard rempli de pain rassis... rien que des petits morceaux.

Carol ricana :

— Elle devait être piquée !

— Je crois que oui, vers la fin. Mais on ne pouvait pas trop lui en vouloir, avec un mari qui passait sa vie à écrire l'histoire du pays.

— Pour quoi faire ?

— Dieu seul le sait !

Carol se nicha encore plus contre moi. La pièce se réchauffait vite. Le vent soufflait par rafales, lançant la pluie sur le toit en longs coups de fouet, et Carol semblait respirer à l'unisson.

Le poids de son corps commençait à me donner des crampes, mais je ne bougeai pas. Je n'avais plus la moindre envie de parler d'Élisabeth, de ses parents, ou de quoi que ce fût. Tout allait à la perfection, désormais. Je lui avais répété des centaines de fois que je l'aimais, et que je n'aimais pas Élisabeth. On ne peut pas passer toute sa vie à remâcher les choses anciennes.

Je somnolai pendant ce qui me parut être quelques minutes seulement. Lorsque je m'éveillai, l'horloge finissait de sonner.

Vivement, je sortis ma montre. Onze heures et demie. Je repoussai Carol, qui se réveilla sous le choc, et je me rendis en chancelant dans le vestibule. Mes jambes s'étaient engourdies sous le poids de Carol, et je pouvais à peine marcher.

À l'instant où j'allais saisir le récepteur, le téléphone sonna. Je répondis automatiquement.

— Joe ?

— Oui ?

— Il faut que je vous parle, Joe. Dans combien de temps pouvez-vous être là ?

— Mais... que se passe-t-il ?

— Je suis dans mon bureau. Voulez-vous venir tout de suite ?

— Moi foi... il fait rudement mauvais...

Pas de réponse.

— Bon, entendu, fis-je. J'arrive !

Je raccrochai.

Carol était toujours sur le divan, le visage si blanc que je ne désire plus jamais en voir de tel. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit.

— Web Clay, dis-je et, comme si elle ne le savait pas, notre juge d'instruction.

XXVII

Elle avala sa salive à deux reprises, et put enfin parler.

— Que... que veut-il ?

— Je l'ignore.

— M. Chance...

— Bon Dieu ! hurlai-je, je te dis que je ne sais rien !

Hap ne devait pas me téléphoner, mais retourner directement à la ville. Je ne présumais du reste pas qu'il s'agît de lui. Hap était bien trop malin pour se laisser prendre par les clowns de Stoneville. S'il y avait eu le moindre risque d'être coincé, il n'aurait rien fait.

Mais, même si on l'avait arrêté, que pouvait-il dire ? Et que pouvait dire Jimmie Nédry ? Assez pour faire rouler la boule de neige, bien sûr ; mais la boule de neige n'aurait pas encore eu le temps matériel de rouler. Web Clay lui-même était trop avisé pour commettre un impair avec moi avant d'avoir plus de preuves en main.

Au portemanteau, je pris mon chapeau et mon pardessus. Et...

Elle ne prononça pas un mot, je ne l'entendis pas bouger. Mais sa main croisa la mienne, et elle agrippa son manteau.

Je sursautai. Avant de me rendre compte de ce que je faisais, je me retournai et la plaquai contre la muraille. Cela lui fit mal. Et j'en étais fichtrement content !

Elle bondit en avant, essayant de m'éviter. Je la saisis aux poignets, et nous nous battîmes. Puis nous nous arrê tâmes, comme des lutteurs sur une photo. Honteux. Terrorisés.

— Pardon de t'avoir fait mal, ma chérie, dis-je. Mais tu m'as fait bondir.

— Ça ne fait rien, Joe. (Elle essaya de me sourire.) Je veux seulement aller avec toi.

— Tu sais bien que tu ne peux pas. Ça ressemblerait à quoi, Carol ?

— Il faut que j'y aille, Joe !

— Tu ne peux pas !

— On ignore qu'il y a quelque chose entre...

— Tu parles ! Et on n'apprendra rien de plus. Qu'est-ce qu'on penserait de te voir à pareille heure ? Dehors, à traîner avec moi ?

— Tu ne comprends pas, Joe. Je... je...

— Je comprends fort bien. Tu as peur que je ne me mette à table. Tu veux être là pour entendre tout !

C'était mesquin de ma part, mais je ne pus me retenir. Je m'étais tu aussi longtemps que possible. Et puis, autant lui prouver que je n'ignorais pas ses espionnages. Nous savions où nous en étions, maintenant.

— Tu... tu crois ça, vraiment, Joe ?

— Qu'est-ce que tu veux que je croie ? Tu n'es sûrement pas tourmentée par l'idée que je cours après Élisabeth !

— Non. Je ne me tourmente pas pour ça.

— Crache, alors, si tu as quelque chose à dire !

— Va-t'en, Joe, ça vaudra mieux.

— Tu resteras ici ?

— Où voudrais-tu que j'aille ? Oui, je resterai ici.

J'enfilai mon manteau, et m'écartai d'elle. Elle parla de nouveau, au moment où j'ouvrais la porte.

— Joe...

— Quoi encore ?

— Je voulais te dire, Joe... Tout ira très bien... Tu n'as pas besoin d'avoir peur.

— Pas plus que toi. Ne l'oublie pas.

J'embrayai et, tout en dérapant dans l'allée, je rejoignis la route. Là, je tournai le capot vers la droite, vers la ville. Il le fallait

bien. Mais quelque chose avait failli me pousser à prendre ma gauche.

Les habitants de Stoneville ont l'habitude de se coucher de bonne heure, même lorsqu'il n'y a pas de tempête pour les empêcher de vaguer par les rues. Je parcourus la moitié de la ville sans rencontrer personne et sans voir aucune lumière, sauf celles du tribunal. Plusieurs voitures stationnaient devant l'entrée, mais je ne vis pas celle de Hap. Je commençai à respirer plus librement. Il avait dû faire le boulot et décamper.

Il y avait bien une façon de m'en assurer. C'était de passer devant la maison de Jimmie Nédry et de voir s'il s'y trouvait. Mais je n'avais aucun prétexte pour faire ce détour, et le temps me manquait.

Il y avait déjà près d'une demi-heure que Web m'avait téléphoné. Il devait se demander si je n'allais pas bientôt arriver.

Je rangeai ma voiture et courus vers le perron. Je montai les marches, traversai le vestibule, sans trop me presser, mais sans ralentir non plus. Je fis prendre à mon visage l'expression voulue – perplexe et un peu surprise – puis j'ouvris la porte du bureau de Web, et j'entrai.

Web était assis derrière sa table, l'air aussi mal à l'aise que moi. Rufe Waters, le shérif, debout, s'appuyait au mur. Il semblait se désintéresser totalement de ce qui se passait.

Je m'assis devant Web, secouai mon chapeau pour faire tomber les gouttes de pluie, puis j'attendis. Il se racla longuement la gorge.

— Eh bien, Joe, dit-il enfin, vous devez vous demander pourquoi je vous ai fait venir ici.

— Ce serait assez naturel, fis-je.

Rufe se mit à rire et murmura quelque chose entre deux tons. Web lui lança un regard furieux.

— Rufe s'imagine que j'agis en imbécile, dit-il. Mais c'est *moi* qui dirige cette enquête, et il me faut bien faire ce que je crois être le mieux. Je ne vous aurais jamais demandé de venir ici, Joe, si je ne l'avais pas jugé nécessaire.

» Voilà : je voulais savoir, Joe... je me demandais si, par hasard, vous ne croyiez pas...

Une fois de plus, Rufe Waters éclata de rire : – Je vais vous dire, Joe. Il croit que ce n'est pas M^{me} Wilmot qui est morte dans l'incendie.

Je voulus me retenir de sursauter. Puis, je me rappelai à temps que je devais le faire, qu'une déclaration pareille aurait fait sursauter n'importe qui, et j'eus un tressaillement bien visible.

Je me penchai en avant, sourcils froncés, d'un air passionné.

— Web doit avoir ses raisons pour parler ainsi ! m'écriai-je. Qu'y a-t-il, Web ?

Il s'essuya le visage, soulagé de voir que je ne me fâchais pas.

— Appleton vous a-t-il jamais parlé d'une disparue qu'il recherchait ? Une bonne femme arrivée ici le jour de votre incendie, et qu'on n'a plus revue ?

— Tiens... oui, répondis-je. Je crois qu'il me l'a mentionné.

— Eh bien, voilà. Il a fouillé Stoneville de fond en comble à sa recherche, puis il a eu recours à nous, et nous avons interrogé toutes les personnes qui engagent des domestiques. Tous, sauf vous et, évidemment, Élisabeth.

— Oui, dis-je. Continuez, Web.

— Eh bien, Joe, nous nous imaginons, Appleton et moi, que cette femme a dû se rendre chez vous.

— Pas possible. Élisabeth ne m'a jamais dit qu'elle engageait quelqu'un.

— Ce qui ne signifie pas qu'elle ne l'ait pas fait !

Web eut un petit rire, comme pour s'excuser.

— Ne vous fâchez pas. Je veux dire qu'elle n'aurait pas été une Barclay, si elle ne s'était pas montrée un peu indépendante. Comme tous les Barclay.

— Vous avez raison. Mais...

— Vous étiez en ville, Joe. Vous n'êtes pas retourné chez vous après votre départ, au matin. Donc, la femme aurait pu se trouver dans votre maison, sans que vous en sachiez rien.

Je secouai la tête, faisant semblant de n'être pas convaincu. Je voyais bien où il voulait m'entraîner, mais je ne pouvais faire autrement que de le suivre. C'était folie de voir comment les choses tournaient, et que j'allais être fait à cause d'une bonne femme dont on aurait pu si facilement se passer. Mais c'était comme ça.

Et je ne pouvais pas aider Carol. Tout ce que je pouvais faire, c'était sauver ma tête.

— Je ne crois pas qu'Élisabeth aurait agi ainsi, fis-je. Mais dites-moi le reste.

— Voici comment nous voyons la chose, dit Web. M^{me} Wilmot a fait paraître une annonce dans l'un des journaux de la ville, et a engagé cette femme. Elle l'a engagée, et la fille Farmer n'en a rien su jusqu'au soir où M^{me} Wilmot est venue la chercher en voiture à Wheat City. Élisabeth s'est probablement montrée un peu

cinglante, et Carol s'est mise en colère. On le comprend. Elle rentrait de vacances, ayant sans doute dépensé tout son argent, et elle se retrouvait sans travail.

« Il y a quarante-huit kilomètres d'ici à Wheat City. Nous pensons que, quelque part sur la route, Carol a tué Élisabeth et a caché son cadavre. Nous pensons que Carol est rentrée en conduisant elle-même, qu'elle a tué l'autre femme pour ne pas être dénoncée, qu'elle a placé le corps dans le garage, et qu'elle a mis le feu.

— Je... je ne crois pas que Carol soit capable d'agir ainsi, Web.

— Oh ! c'est très possible. (C'était Rufe Waters qui parlait.) Toute cette famille Farmer est un ramassis de sauvages. Je ne serais pas étonné qu'ils aient un ou deux meurtres sur la conscience. Mais tout le reste de l'histoire est une ânerie. J'entends, ce que vous racontez au sujet de l'autre femme, et le reste.

Web le regarda avec colère.

— Comment, une ânerie ? Tout colle à merveille, non ?

— Je ne veux pas discuter, répondit Rufe. Je veux bien admettre avec vous que cette jeune fille se soit disputée avec M^{me} Wilmot et l'ait tuée, mais c'est tout.

— Je n'en crois pas un mot, dis-je. Carol et Élisabeth s'entendaient fort bien... du moins, lorsque j'étais là.

— Ce qui semble une bonne entente aux yeux d'un homme, fit Web en traînant, n'est pas du tout la même chose pour une femme. En réalité, un homme ne devine jamais si les femmes sont bien ou mal ensemble.

— Mais si Élisabeth n'avait pas voulu de Carol...

— ... Elle l'aurait renvoyée, dit Web. Et je prétends que c'est justement ce qu'elle a fait ! Sans rien dire à personne, elle a sacqué la môme.

D'un air songeur, Rufe se gratta le crâne. Web venait de marquer un point.

— C'est un peu trop facile, dis-je. Carol était chez nous depuis un an. Si Élisabeth avait voulu la renvoyer, elle aurait pu le faire bien avant.

— Et si les disputes n'ont commencé que tout récemment ? Et si Élisabeth n'a pu trouver personne pour remplacer Carol ? Et si elle a attendu que Carol fût absente ? Ça tombe sous le sens, non ?

— Ma foi, dis-je en hésitant, cela me paraît assez bien raisonné.

— Je vous le dis, Joe, il s'est sûrement passé quelque chose dans ce goût-là. Je ne dis pas que la petite ait tué délibérément. Probable que ça n'a été qu'un accident. Elle était folle de rage. Elle s'est jetée sur Élisabeth, et l'a tuée avant même de savoir ce qu'elle

faisait. Ensuite, elle a dû faire le reste pour se protéger.

Il me contempla, attendant ; je hochai la tête une ou deux fois.

— Je me le demande, Web. De la façon dont vous exposez la chose...

— Il est certain que le feu n'a pas pris tout seul, dit Rufe Waters.

— Non, il n'a pas pris tout seul, fit Web. Il a fallu que la gosse l'allume, Joe. Elle seule a été en mesure de le faire.

J'aurais pu dire : « Comment êtes-vous tellement certains que la femme est restée chez nous ? Et qu'elle ne se trouve pas dans une autre bourgade, en train de tirer une bordée ? » Mais tout ce que je déclarai, ce fut :

— Vous avez sans doute raison.

— Cette idée ne vient pas de moi uniquement, continua Web. C'est l'enquêteur de l'assurance, Appleton, qui a commencé par l'avoir. Ne vous a-t-il pas questionné sur les relations existant entre Carol et M^{me} Wilmot ?

— Si.

— Eh bien, il... nous n'avions pas encore trouvé grand-chose, à ce moment-là. Nous pensions que nous n'aurions aucune peine à retrouver la disparue. Mais quand il a constaté qu'il n'en trouvait aucune trace, il s'est mis à réfléchir, et nous en sommes venus aux conclusions que je viens de vous donner. Ce soir, il a reçu une lettre de sa compagnie ; la direction pense qu'il se trouve sur la bonne voie. On le soutiendra dans tout ce qu'il fera. C'est pourquoi je vous ai fait venir ici.

— Je vois, dis-je.

— Appleton va demander l'exhumation du corps... des restes... pour examen approfondi demain matin. Si l'on n'y trouve pas la preuve que c'est bien Élisabeth qui est morte dans l'incendie, il portera plainte et fera inculper d'homicide Carol Farmer. Il m'est très désagréable qu'il prenne ainsi la direction des opérations. S'il y a un crime à démêler, nous autres, gens du pays, devrions être en mesure de le faire nous-mêmes.

— Surtout avant les élections, dit Rufe.

— Cela n'a rien à voir ! s'écria Web en le foudroyant du regard. Enfin, voilà ce que j'ai pensé, Joe. Inutile que Rufe ou moi essayions de parler à cette jeune fille. Elle se retranchera dans le silence, comme tout le reste de cette misérable tribu des Farmer. Alors je veux que ce soit vous qui lui parliez. Dites-lui...

— *Moi...* lui parler ? criai-je.

— Oui, vous, Joe.

— Mais, bon sang, je...

— Vous avez le chic pour convaincre les gens, pour faire appel

à leurs meilleurs sentiments. Vous arriverez à la faire parler, alors qu'elle ne voudrait même pas en regarder d'autres. Vous savez quoi. Montrez-lui votre sympathie, mais faites-lui comprendre qu'elle n'a aucune chance de s'en tirer. Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais...

— Je ne crois pas. (Mon regard alla de Web à Rufe, ma mâchoire se durcit.) Si les choses sont telles que vous le croyez, j'ai le devoir de les tirer au clair.

— Je savais bien que vous répondriez ainsi, Joe.

— Si j'hésitais le moins du monde, ce serait de crainte de tout faire rater. Si cette fille est coupable, je veux être certain qu'elle paiera pour son crime. Que ferai-je si elle essaie de s'enfuir, ou si...

— Un instant, dit Rufe.

Il traversa la pièce, ouvrit la porte communicante avec ses bureaux, et disparut une minute.

Quand il revint, il tenait un Colt à la main. Il le lança en l'air, le rattrapa par le canon et me tendit la crosse.

— Prenez ça, Joe.

— Mais, fis-je en reculant un peu, je ne crois pas que *cela* soit nécessaire.

— Prenez-le, Joe, dit Web. Savons-nous si cette fille ne possède pas un revolver, elle aussi ? Elle pourrait vous tomber dessus avec un couteau. Elle pourrait essayer de vous assommer à coups de gourdin, et réussir à s'échapper. Vous ne devez courir aucun risque. Prenez ce revolver, et si vous êtes obligé de vous en servir, n'hésitez pas.

Durant quelques minutes, je refusai encore. Mais finalement ils me convainquirent de prendre l'arme.

Tout en conduisant ma voiture sous la pluie battante, les boyaux tordus par l'angoisse, je songeais à Élisabeth. Quelle affreuse injustice qu'il m'échoie à moi d'accomplir la sale besogne dans une affaire qu'elle avait, elle, montée de toutes pièces !

Ce n'est pas moi qui avais engagé Carol. Jamais je n'aurais fait entrer une fille pareille chez nous. Ma vie conjugale n'était peut-être pas très heureuse, mais il ne m'était jamais venu à l'esprit d'y remédier. C'est Élisabeth qui avait amené Carol à la maison. Encore une de ses stupidités qui me retombait sur le nez !

Environ un an après sa fausse couche, je rentrai à la maison un après-midi, pour trouver dans le salon une bonne femme en grande conversation avec Élisabeth. Je passai la tête dans l'entrebâillement de la porte pour dire un petit bonjour ; toutes deux prirent un air embarrassé. Puis Élisabeth se mit à rire et me

dit d'entrer, en ajoutant :

— C'est M^{me} Fahrney, Joe... M^{me} Fahrney s'occupe de la Société de Protection de l'Enfance.

— Ah? fis-je, en me demandant si elle n'aurait pas à se plaindre d'un des films que j'avais passés. Cela doit être passionnant !

— Mais... certainement, répondit la bonne femme, en jetant un coup d'œil à Élisabeth.

Et Élisabeth se remit à rire.

— Autant le lui dire, fit-elle. Il faudra bien qu'il signe les papiers, de toute façon.

— Les papiers? demandai-je.

— Je voulais t'en faire la surprise, mon chéri. Nous allons avoir un fils. Le plus adorable petit bébé que tu aies jamais.

— Un instant! fis-je. Tu veux dire que tu vas adopter l'enfant de quelqu'un d'autre?

— Pas de « quelqu'un d'autre », Joe. Un enfant à nous. J'aurais peut-être dû t'en parler plus tôt, mais...

— Oui, tu aurais certainement dû! Cela aurait épargné à cette dame la peine de faire le voyage jusqu'ici. Quand j'aurai des gosses à moi, je promets de les nourrir, d'en prendre soin et de faire tout ce qu'il faudra. Mais je ne perdrai pas mon fric et mon temps pour les rejetons des autres. À aucun prix !

Élisabeth se mordait les lèvres, les regards fixés sur le plancher. La bonne femme se leva et s'approcha d'elle.

— Je suis désolée, madame, dit-elle. Je me sauve.

— Oh, attendez un peu, dis-je. Je n'ai pas voulu aller si loin! Si elle a envie d'adopter ce... petit garçon, moi, ça m'est égal.

— Mais pas à moi, fit la bonne femme, me transperçant du regard. Adieu, madame!

Et elle franchit la porte, fière et digne, sans que j'aie pu discuter avec elle.

Je tentai d'expliquer mes sentiments à Élisabeth. Un gosse, ça vous pousse à des dépenses folles, et nous gagnions à peine assez d'argent avec le cinéma. Et puis, est-ce qu'on savait ce qui pouvait nous attendre, avec un gosse pris à l'orphelinat?

Mais tout ce qu'Élisabeth me répondait, c'était: « Je comprends », et elle ne comprenait rien du tout.

Ma foi, personne ne peut dire que je ne possède aucun sentiment humain, et j'étais un peu honteux de la façon dont j'avais agi. Je présume qu'elle se trouvait seule dans cette grande baraque, et quand elle prit un chat, je gardai le silence. Je n'aime pas les chats. Ils exigent trop d'attentions. Si on essaie de lire, de manger ou n'importe, le chat est toujours dans vos pattes. À moins

de les tuer, il n'y a aucune façon de les empêcher de se frotter à vos jambes, de sauter sur vos genoux, ou de vous embêter à tous moments.

Malgré ça, je ne disais rien. Quand j'en arrivais au point où le chat m'exaspérait, je me contentais de monter dans ma chambre et de verrouiller ma porte.

J'imagine qu'il finit par taper aussi sur les nerfs d'Élisabeth, car elle le donna à quelqu'un. Je ne lui demandai jamais à qui, et elle ne m'en parla plus. Il me suffisait de constater qu'il était parti.

Environ six mois plus tard, elle acheta un chien, un petit colley marron et blanc. Et je ne dis rien non plus cette fois-là, mais je n'eus plus une minute de tranquillité à la maison jusqu'au jour où elle s'en défit. Je ne peux pas supporter les chiens. Je ne peux pas ! Et si vous aviez vagabondé autant que je l'ai fait, vous comprendriez pourquoi.

Enfin, ceci nous amène à Carol. Et je sais ce que vous pensez – exactement ce que je pensais au début – mais ce n'est pas le cas. Elle ne prit pas Carol chez nous en remplacement du chat ou du chien. Elle était loin de la traiter aussi bien qu'elle avait traité ces deux bêtes.

Je vous ai déjà conté qu'elle ne lui avait même pas offert un repas convenable le soir de son arrivée. Exemple typique de la façon dont elle agissait envers la jeune fille. Et cela ne m'avança pas beaucoup de lui en parler.

— Vraiment, Joe, tu me stupéfies ! me dit-elle avec un drôle de sourire. Comment diable peux-tu t'intéresser au bien-être d'une fille pareille ? Je suis déjà toute prête à admettre que c'est une erreur de l'avoir amenée ici.

— Enfin, bref, elle y est, dis-je, et elle doit rester. Donc, nous allons la traiter d'une manière convenable.

— Vraiment ?

— Bon ! N'en fais rien, alors. Mais si, toi, tu ne veux pas la traiter proprement, ne me mets pas de bâtons dans les roues.

— Non, dit-elle, toujours souriante. Je te le promets. Je ne te gênerai en rien.

Et c'est là-dessus que cela se termina.

Tout ce qui fut jamais fait en faveur de Carol, c'est moi qui l'accomplis. Je n'avais pas menti à Appleton à ce sujet. Mais avant tout, c'est Élisabeth qui l'avait installée chez nous. J'ignore pourquoi ; encore une façon à elle de se ficher de moi, mais ça n'a aucune importance.

Tout ce que je constate, c'est que la venue de Carol chez nous a été à l'origine de tous nos embêtements, et que c'est à moi que devait incomber la tâche de tout arranger.

... Il y a une chose qui m'a toujours étonné et qui m'étonne encore : la question d'argent. La façon dont Élisabeth s'était refusée à tout partage. La façon dont elle n'avait cessé de me menacer si je ne lui envoyais pas l'argent de l'assurance en totalité.

Les gens qui se soucient vraiment d'argent sont ceux à qui il manque quelque chose s'ils n'en ont pas. Élisabeth se trouvait toujours aussi heureuse, respectable et importante, que son sac fût plein de dollars ou qu'elle n'eût pas un sou. Elle se montrait économe et parcimonieuse bien sûr, mais plus par habitude que par inclination. Elle avait prouvé plus de cent fois que l'argent ne l'intéressait pas.

Quand elle avait commencé à faire des histoires à ce sujet, j'avais pensé qu'elle agissait ainsi uniquement pour m'embêter, pour rendre les choses plus difficiles entre elle, Carol et moi. Et je crois que, jusqu'au dernier moment, je m'attendais à l'entendre dire : « Bon, prends ta Carol et tout le reste avec. Je préférerais récupérer les parquets plutôt que de recevoir un sou de toi. »

C'aurait bien été dans la ligne d'Élisabeth. Je l'aurais peut-être prise au mot. Ou peut-être pas. L'ennuyeux, c'est qu'elle avait fait juste le contraire, et ce n'était nullement dans son caractère. Et maintenant que cela n'avait plus aucune importance, je ne pouvais m'empêcher d'y penser.

Je me rappelai l'insistance de Carol à vouloir envoyer elle-même l'argent à Élisabeth, et la réponse qui me vint à l'esprit me fit frissonner. Elle n'avait pas l'intention d'envoyer cet argent. Elle l'aurait plutôt brûlé ! Elle haïssait tellement Élisabeth qu'elle aurait risqué de nous faire tous prendre pour se donner la satisfaction de lui porter un dernier coup.

Cela ne pouvait s'expliquer autrement. Car, moi qui n'écrivais même pas une lettre d'affaires si je pouvais l'esquiver, je n'aurais certes pas écrit à Élisabeth après notre séparation définitive. Elle me taquinait du reste toujours pour cela, parce que je n'écrivais à personne. Tout au moins au début, durant la première année de notre mariage.

Cette année-là, nous nous trouvions dans une purée noire. Nous avions de belles perspectives et je savais bien qu'à la longue nous nous en tirerions, mais j'entreprenais trop de choses à la fois et nous nous trouvions démunis. Au point que j'envisageai un moment la fermeture de ma salle pour reprendre la route avec le camion de transport de films. Mais, juste au moment où la situation devenait impossible, un brave vieil oncle d'Élisabeth mourut, et tout s'arrangea. Il lui laissait deux mille cinq cents dollars, ce qui suffisait pour lever l'hypothèque sur la maison Barclay, avec mille dollars de marge.

Je conduisis Élisabeth au train qui devait l'emmener loin vers l'Est pour régler cet héritage. Tandis que nous attendions sur le quai, elle me demanda de lui envoyer un dollar. Je me mis à rire.

— Un dollar?... Pour quoi faire? Tiens, je vais te donner...

— Non! Je veux que tu m'envoies un dollar, Joe. Je sais que ce sera la meilleure manière d'avoir de tes nouvelles.

— Oh, voyons! Ce n'est pas à ce point-là! Je t'enverrai une carte.

— Oh! si, c'est à *ce point-là*! Envoie-moi un dollar, sinon tu t'en repentiras quand je reviendrai.

Elle plaisantait, bien sûr, comme le font les nouveaux mariés. Mais je crus que cela aurait tellement d'importance pour elle que je résolus de lui faire plaisir. Et ce fut là l'origine des plus grands tourments que j'eusse jamais endurés pendant deux semaines.

Je fais attention à l'argent; il le faut bien, dans les affaires. J'avais inscrit, plutôt deux fois qu'une, l'adresse de l'hôtel où Élisabeth avait l'intention de descendre. Sur l'enveloppe de la lettre que je lui écrivis, j'avais indiqué mon adresse. Et puis, par quelque malentendu incompréhensible, la lettre me revint; sur l'enveloppe se lisaient ces mots : DESTINATAIRE INCONNUE ICI.

Affolé?... Tourmenté?... Mince!

Je ne savais pas où écrire. Je savais qu'elle était censée être à l'adresse qu'elle m'avait donnée. Et, naturellement, elle crut que j'avais manqué à ma promesse et elle ne m'écrivit pas non plus. Finalement, elle céda, et m'envoya un télégramme auquel je répondis par un autre télégramme et... cela se termina ainsi.

Mais, jusqu'au moment où je reçus de ses nouvelles, j'avais imaginé mille versions différentes pour en conclure qu'elle devait être morte...

Il y a bien des années, je voyais assez souvent un des agents de distribution de la ville. C'était le pire ivrogne que j'eusse jamais connu; plus soûlaud que le dernier des soûlauds. Et savez-vous une chose?... Ce type-là ne pouvait pas souffrir la vue d'un autre ivrogne. Et ce n'était pas du chiqué. Il haïssait véritablement les gens saouls. Il aurait fait un détour d'un kilomètre pour ne pas en croiser un dans la rue.

Je pensais à lui, tout en me demandant pourquoi, lorsque je m'engageai dans l'allée, vers la maison. Après avoir coupé les gaz, je restai assis un long moment dans la voiture, essayant de reprendre mon sang-froid; je pensais – ou je m'efforçais de penser – à tous les embêtements que Carol m'avait amenés en venant travailler chez nous. Puis, je tâtai le revolver dans ma poche, essuyai la sueur de ma paume et sortis de l'auto.

Je montai les marches du perron.

Je traversai le porche et j'ouvris la porte.

D'où je me tenais je vis que tout était resté dans le même état qu'à mon départ. Les volets étaient fermés. Le radiateur à gaz brûlait toujours, envoyant ses ondes de chaleur. Les lumières...

— Carol, appelle-je. Carol !

Et toutes les lumières s'éteignirent à la fois.

Je restai cloué sur place, paralysé, trop ému pour avancer. Et le radiateur, soudain, sembla ne plus chauffer. L'air devint de plus en plus froid. Il fouettait mon visage comme lorsqu'on ouvre un frigidaire. Finalement, je réussis à donner derrière moi un coup de pied à la porte pour la fermer. Une idée me traversant, je verrouillai la serrure et empochai la clé.

J'appelai de nouveau :

— Carol !

Rien ne répondit.

Ce n'était donc pas l'ouragan. C'est elle qui avait baissé l'interrupteur. Elle l'avait fait avant même de savoir ce que me voulait Web, avant de savoir que j'agirais. Et elle m'avait reproché de n'avoir pas confiance en elle !

J'étais furieux et soulagé tout à la fois. Cela simplifiait les choses.

Sur le point de frotter une allumette, je me retins. Elle m'aurait vu la première et elle n'avait pas éteint pour s'amuser. Elle était certaine que je l'avais dénoncée. Ou, sans doute, elle avait deviné que je ne me sentirais pas en sécurité tant qu'elle vivrait. En tout cas, elle se tenait à carreau.

Notre vestibule traverse la maison, de la façade à la cuisine. À gauche, en entrant, se trouve le salon. À droite, la salle à manger.

Je me dirigeai vers le salon, sur la pointe des pieds, et entrouvris légèrement les tentures. Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité et je distinguais vaguement les choses, la forme imprécise des meubles, les taches confuses des tableaux aux murs.

Le salon semblait vide et je m'en tins là. L'interrupteur général se trouvait dans la cuisine. Elle n'avait pas eu le temps de s'en éloigner.

J'essayai d'imaginer par où elle passerait. Par le vestibule, en venant vers moi, ou par la porte donnant sur la salle à manger. À moins qu'elle ne fût encore dans la cuisine.

J'avançai dans le couloir et m'arrêtai net.

Une porte avait craqué. Celle qui faisait communiquer la cuisine avec la salle à manger. Elle venait par là. Pour me tourner.

Je pivotai et marchai prudemment jusqu'à la salle à manger. Je me glissai entre les portières, retenant mon souffle.

La porte de communication craqua encore et s'ouvrit un peu plus. Je distinguai une longue ligne noire, tandis que le battant s'écartait.

J'aperçus une ombre, une sorte de tache brouillée sur le fond noir.

J'appuyai sur la détente.

L'explosion fut assourdissante, mais j'entendis quand même Carol entrer en courant dans la cuisine. Une des chaises tomba. J'avançai encore, un peu ébloui par l'éclair du coup de feu. À la porte conduisant à la cuisine, je tombai à quatre pattes pour franchir le seuil.

Au bout d'une minute ou deux seulement, j'aperçus son ombre sur le mur du fond. J'attendis un peu, puis je la vis se diriger vers l'endroit où se trouvait la porte donnant sur le couloir. Alors, lentement, je me relevai.

Je ne fus pas assez rapide. En une seconde, la porte s'ouvrit puis se referma avec un grand bruit.

Je restai debout, pantelant, le visage inondé de sueur. En tâtonnant, j'allai jusqu'à l'interrupteur.

Comme je le pensais, la boîte était ouverte et l'interrupteur baissé. Je le relevai, clignotant des yeux sous la lumière revenue. Je verrouillai la porte de derrière et mis la clé dans ma poche. Puis j'attendis, les yeux vers l'étage.

Écoutant.

Enfin, un bruit me parvint : un ressort du lit grinçait. Tout doucement, je sortis de la cuisine, puis m'arrêtai de nouveau. Il fallait attendre qu'elle sortît de sa chambre. Ça paraîtrait bizarre, si j'enfonçais la porte.

Je sifflotai en réfléchissant. Puis je me mis à siffler plus fort, assez fort pour qu'elle m'entendît, tout comme si je n'avais pas un souci au monde.

Je montai lourdement l'escalier, et frappai à la porte de sa chambre.

— Carol ! Tu dors ?

Pas de réponse, mais le lit craqua derechef. Je l'imaginai assise dessus, pelotonnée aussi loin qu'elle le pouvait. Guettant la porte.

Je laissai échapper un petit rire embarrassé.

— Tu as entendu tout ce chahut que j'ai fait ? L'interrupteur s'est décroché et a coupé le courant. Je croyais qu'il y avait un cambrioleur dans la maison.

Je me mis à rire de nouveau.

— Je crois que je serais encore en train de tirer si mon revolver ne s'était pas enrayé.

Je *pouvais* très bien avoir un revolver. Elle ne *pouvait* être sûre

que je n'en avais pas.

J'entendis – ou crus entendre – un faible soupir de soulagement. Un soupir de peur, de doute.

— Habille-toi, Carol. Il faut que nous filions. Tout de suite, cette nuit même.

Absolument aucun bruit, rien que je pusse identifier ; mais son silence même semblait poser une question. Je frappai à la porte une fois de plus.

— Tu m'entends, Carol ? Il faut qu'on fiche le camp. « Ils » ont découvert quelque chose au sujet de la femme que tu avais engagée. Ils ne connaissent pas toute la vérité, mais ils en savent assez. Ils vont faire ouvrir la tombe demain matin. Dès qu'ils constateront que ce n'est pas Élisabeth, nous serons foutus. Ils pourchasseront Élisabeth, et elle se mettra à table pour sauver sa tête. Tout nous sera imputé, à nous deux !

Je tambourinai plus fort sur la porte.

— Allons, vite, nous serons déjà bien loin à l'aube. Ouvre la porte, je t'aiderai à faire les valises !

Elle ne me répondit pas. Je compris qu'elle ne le pouvait pas, probablement. Elle était trop affolée, terrorisée de ce que sa voix pourrait m'apprendre.

Mais elle s'était levée. Elle était debout. Et maintenant, elle s'approchait de la porte.

Affolée, oui. Diablement terrorisée. Mais plus encore de ne pas ouvrir.

Je levai mon revolver au bon niveau. Mon bras tremblait et, de ma main gauche, je saisis mon poignet pour le raffermir.

La clé tourna dans la serrure. La poignée de la porte remua.

Et la porte s'ouvrit d'un seul coup, à la seconde même où je tirais.

Il y eut une longue explosion qui se répercuta dans toute la maison. Et puis, tout fut fini...

À travers la fumée, j'aperçus Appleton et son sourire narquois.

— Merci mille fois ! Je pense que cela prouve « l'intention de tuer », même si vous ne tiriez que des cartouches à blanc.

Son sourire s'élargit, faisant plisser ses yeux.

— Bien que ce soit superflu, après vos si intéressantes révélations. Vous êtes un dur de dur, Joe. Nous pensions que vous auriez quand même donné quelques explications à la petite, avant de tirer !

— Je... je... C'est le shérif qui m'a remis cette arme. Je... je croyais qu'elle allait me tuer, et...

— Oh, voyons, Joe !

Il secoua la tête.

— À votre idée, qui jouait ce petit jeu avec vous... pour essayer de vous faire parler ? Pourquoi Waters vous a-t-il remis un revolver chargé à blanc ? Qu'est-il arrivé à votre copain, Chance ?

J'avalai ma salive. Avec difficulté.

— Vous avez eu... Hap ?

— Hum, hum ! juste au moment où il assommait Jimmie Nédry. Il s'est montré des plus soumis, seulement les renseignements qu'il nous a donnés ne nous servaient pas à grand-chose. Il vous a dénoncé, mais cela ne nous avançait pas beaucoup. Pas plus que ce qu'Andy Taylor nous avait raconté.

— Pas de bobards !

Je lui éclatai de rire au nez. J'étais fait, mais cela ne signifiait pas que je fusse un imbécile.

— Si Andy vous avait raconté quoi que ce soit...

— Mais certainement, Joe, réfléchissez un peu. Que pouviez-vous bien offrir à un homme dans la situation de Taylor, qui compensât le risque d'un long internement ? Ne vous mettez pas à sa place. Inutile. Taylor nous a prévenus lorsque vous lui avez offert d'annuler le bail du Bower. Nédry nous a raconté l'affaire des cellules photoélectriques ; Nédry et Blair. Mais cela ne nous donnait toujours pas assez de preuves. Vous pouviez avoir eu pitié de Taylor. Nédry et Blair vous en voulaient.

Il se tut, un sourcil levé, et je hochai la tête.

— Continuez. Dites-moi tout.

— Vous le savez déjà, Joe. En grande partie, du moins... J'étais certain que vous aviez aimé votre femme. Je savais que, si le feu avait été mis volontairement, cela n'avait pu être par vous, puisque vous étiez absent. Cela nous donnait une possibilité, ou peut-être même deux. Si un crime avait été commis, Carol en était complice. Et si vous la protégez – et de ça, nous n'en étions pas sûrs – alors vous en étiez aussi et...

Sa voix traîna, puis s'arrêta. Et il me sembla qu'il évitait de me regarder.

— Asseyez-vous donc, Joe.

— Pourquoi diable ? Je peux encaisser. Vous vous êtes imaginé que nous avions dû... que nous avions dû faire venir une autre femme. Vous avez fabriqué de toutes pièces l'histoire d'une soi-disant disparue pour voir comment je la prendrais ; c'est bien cela, hein ? Il n'y avait pas d'autre femme ?

— Non, Joe, il n'y avait pas d'autre femme. Quand je vous l'ai insinué pour la première fois, j'ai cru que cela avait porté. Mais plus tard, le soir où nous étions dans ma chambre, je n'en fus plus aussi certain. En réalité, j'étais prêt à jurer que vous étiez innocent. Si vous n'aviez pas fait cette combinaison à sens unique

avec Andy Taylor...

J'éclatai de rire.

— Seigneur ! C'est donc moi qui vous ai fourré les atouts en main ! Si je m'étais tenu peinard, vous n'auriez jamais su... que ce n'était pas Élisabeth.

Il secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas, Joe. Waters et Clay étaient vos amis. Ils ne voulaient rien vous dire qui risquât de vous peiner. Ça, c'était au début. Plus tard, lorsque ces histoires de Nédry et de Taylor nous vinrent aux oreilles, ils acceptèrent de garder le silence. On pouvait compter sur eux, quelle que fût la tournure des événements. Vous ne pouvez leur en vouloir de s'être tus sur leurs activités professionnelles, puisque c'est moi qui le leur ai demandé.

— Vous parlez beaucoup. Vous parlez beaucoup et vous ne dites pas... Vous ne dites pas...

— Acceptez la vérité, Joe. Faites front et que ce soit fini.

— Je... je ne sais que...

— Vous devez savoir. Sinon, nous vous aurions arrêté dès le début... Je ne sais pourquoi elle a agi ainsi. Je ne sais pourquoi elle est revenue ici pour marcher droit dans le piège qu'elle avait tendu elle-même. C'est une chose qu'il vous reste à découvrir tout seul, si vous ne l'avez pas déjà découverte. Tout ce que je puis vous dire, Joe, c'est ceci : nous avons identifié le cadavre il y a déjà plusieurs jours et... (Il baissa la voix)... *Carol est rentrée seule de la ville !*

Il tendit la main en me voyant chanceler. Je le repoussai.

— Carol... Où est-elle ?

— Sur le lit. Regardez, Joe.

Il s'écarta.

Je regardai.

La poignée des ciseaux se dressait sur la poitrine de la jeune fille comme une grosse épingle de nourrice ouverte. Ce fut tout ce que je vis d'elle. Les ciseaux, et son sein tendu en offrande.

— Elle a laissé un mot, Joe. Ses aveux. Elle allait s'accuser de tout. Mais j'ai réussi à la faire parler. Elle m'a dit qu'elle raconterait tout au juge d'instruction. Je l'ai laissée remonter ici pour s'habiller et...

Il se tut et me scruta du regard.

— Si elle m'avait dit... murmurai-je. Si elle m'avait dit...

— Oui, Joe ? Si elle vous avait dit avoir tué la femme que vous aimiez ?

Je me détournai du lit pour le considérer, puis mes regards revinrent au lit. Je fis un pas en avant.

— Alors, Joe?... Cela aurait tout arrangé ?

Je ne répondis pas. Je ne le pouvais pas. Je ne compris que lorsque j'eus atteint le lit. Et quand j'eus compris, je restai muet.

Ce n'était pas tant son expression que la mienne, car je n'avais jamais vu en elle que moi-même, cette infime partie de moi-même qui était toute bonté, toute pitié, ou ce que l'on voudra. Et maintenant, à la fin de tout, cela même avait disparu. Et il ne restait plus que ce que je voyais dans ses yeux. Ses yeux morts, un peu révulsés.

Je frissonnai et m'efforçai de ne pas la regarder. Et je me dis :

« On ne peut plus me pendre. Je suis déjà mort. Il y a longtemps, bien longtemps que je suis mort... »